

L'Association Culturelle Joseph Jacquemotte

présente

Marx, à mesure

***Une anthologie commentée des écrits
de Marx et d'Engels***

par

Le Cercle d'Etude des Marxismes

Fascicule 1 – 2^e édition

Présentation générale

Le CEDM entreprend avec ces pages de constituer une anthologie commentée des écrits de Marx et d'Engels.

Le projet s'inscrit dans le cadre des activités de formation de l'Association Culturelle Joseph Jacquemotte : il s'adresse à quelque public désireux de se mettre à l'étude des textes qui constituent l'apport de Marx et d'Engels et d'autres qui, au nom du marxisme, s'en réclament.

Une anthologie

Le principe d'un recueil ne réclame aucun commentaire spécial. Les ouvrages de ce genre sont légion dans l'univers des apprentissages. Leur avantage est d'offrir un éventail d'extraits significatifs d'une œuvre.

Les écrits de Marx et d'Engels se prêtent particulièrement à ce traitement, en raison de leur ampleur et de leur chronologie propre. Du reste, les recueils n'ont pas manqué. Ainsi dans le domaine de l'édition francophone, les *Morceaux choisis* édités en 1934, aux éditions Gallimard par H. Lefebvre et N. Gutermann ou les deux tomes des *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, par Maximilien Rubel en 1970, chez Payot. Aujourd'hui toutefois, les ouvrages de ce genre sont devenus plutôt rares. Excepté les publications en français des Editions du Progrès, de Moscou, d'accès difficile, on ne compte pratiquement plus en édition courante que le recueil de Kostas Papaioannou intitulé *Marx et les marxistes*, dans la collection *Tel* de Gallimard.

Cette situation de pénurie, aggravée par la crise, puis la disparition des Editions sociales, suffit à justifier l'utilité de la présente publication.

Une anthologie commentée

Ces ouvrages ont en commun de proposer un assemblage de courts extraits regroupés par thèmes.

Nous avons choisi une autre méthode.

D'abord l'ampleur plutôt que la brièveté : en effet, il importe à nos yeux de respecter au plus juste le rythme des argumentations. Les coupures, supposons-les pertinentes, seront accomplies de sorte à préserver les articulations du raisonnement dans l'écrit complet.

Ensuite le commentaire plutôt que la citation brute : c'est évidemment le plus délicat.

Nous aurons de ce point de vue un double souci.

Un souci de forme : celui de permettre à la fois une lecture cursive des extraits et une consultation des commentaires. De préférence aux notes de bas de page, nous avons choisi un regroupement des remarques en fin de document, chacune se trouvant annoncée dans le corps du texte étudié par un soulignement en gras et par une référence numérique.

Un souci de rigueur : nous veillerons à accompagner au plus près ces analyses par une bibliographie des ouvrages où sont construites et débattues les questions qu'elles soulèvent et par des annexes qui donnent accès à des documents périphériques indispensables à la compréhension.

Enfin nous avons opté pour une présentation chronologique en échelonnant les écrits dans l'ordre de leur élaboration par leur(s) auteur(s). Ce choix garantit, à nos yeux, que l'on respecte, dans chaque contexte particulier, le processus même de la recherche, ses tâtonnements, ses rectifications, ses avancées.

Une anthologie commentée pour une étude collective des écrits de Marx et d'Engels

Insistons sur la dimension pédagogique de l'entreprise, laquelle ne souhaite qu'offrir un outil de travail pour la formation au marxisme et aux théories qui s'en réclament ou qui s'y réfèrent. Le segment « à mesure » dans le titre général indique que les textes se succéderont dans l'ordre chronologique de leur écriture par Marx et Engels. Mais c'est aussi une manière de dire notre souhait d'« y aller à mesure » dans un rapport d'apprentissage en groupe, en évaluant les savoirs et les apports de chacun(e) en ces matières.

Pour servir cet objectif, la publication se fera sous la forme de fascicules d'ampleur variable. Ce dispositif souple et évolutif nous semble le mieux approprié à l'usage auquel ces pages sont destinées. Il présente l'avantage d'enregistrer à la commande tous les ajustements, toutes les modifications qui s'imposeront dans le cours du travail collectif. L'électronique permet de modifier sans peine chacune des versions qui seront ainsi référencées et datées selon leur dernière mise au point. Chaque tirage sera reproduit sur le site Internet de l'ACJJ.

Sommaire

Le présent fascicule contient les **deux cahiers** suivants :

1. Mise en place

1.1. Mise en place (1), paginé Mep(1) de 1 à 9

- 1.1.1. L'idéalisme hégélien, première approche
- 1.1.2. Hegel, deuxième approche : la philosophie du droit
- 1.1.3. La philosophie de l'Histoire de Hegel
- 1.1.4. Jeunes hégéliens

1.2. Mise en place (2), paginé Mep(2) de 1 à 13

- 1.2.1. Saint-Simon
- 1.2.2. Les saint-simoniens

1.3. Mise en place (3), paginé Mep(3) de 1 à 17

- 1.3.1. Charles Fourier : Eléments de biographie
- 1.3.2. Charles Fourier : Eléments de doctrine
- 1.3.3. L'expérience de la phalange de Condé-sur-Vesgre
- 1.3.4. Fourier sous le regard de Marx et d'Engels

2. Tranches de vie

- 2.1 K. Marx : 1818-1843, paginé TdV-KM de 1 à 9
- 2.2 F. Engels : 1820-1843, paginé TdV-FE de 1 à 3

Mise en place

Ce cahier est destiné à accueillir un ensemble d'informations qu'il est souhaitable de parcourir avant d'aborder la lecture des textes eux-mêmes. Ce sont des données utiles, sinon indispensables à leur compréhension et dont le rappel en cours d'analyse perturberait trop l'examen des textes.

La présente édition contient **trois sections** :

Mise en place (1) concerne pour l'essentiel le rôle déterminant du philosophe allemand Friedrich Hegel dans le contexte des trente premières années du 19^e siècle en Prusse, le rôle non moins de ceux qui, sous le nom de jeunes-hégéliens, vont radicaliser ses enseignements au tournant des années 1840.

Mise en place (2) propose un aperçu du mouvement social naissant en France au début du 19^e siècle. Le présent chapitre concerne Saint-Simon et les saint-simoniens.

Mise en place (3) propose un aperçu du mouvement social naissant en France au début du 19^e siècle. Le présent chapitre concerne Charles Fourier.

Mise en place (1)

Les notes de cette première section concernent pour l'essentiel le rôle déterminant du philosophe allemand Hegel dans le contexte des trente premières années du 19^e siècle en Prusse et de ceux qui, sous le nom de jeunes-hégéliens, vont radicaliser ses enseignements au tournant des années 1840.

Marx s'inscrit à l'université de Berlin le 22 octobre 1836. Il a 18 ans.

La scène intellectuelle allemande reste dominée par Hegel, qu'une épidémie de choléra vient d'emporter en pleine gloire en 1831. Dès sa formation d'universitaire et durant toute sa vie de chercheur, Marx ne cessera de dialoguer de près ou de loin avec Hegel sur trois problématiques centrales : celle de la dialectique, celle de l'Histoire, celle de l'Etat.

C'est dire toute l'importance des relations entre les deux pensées. La littérature sur cette question est du reste l'une des plus abondantes.

Hegel est un auteur difficile à lire. On n'entre pas dans cette œuvre sans précaution et sans admettre qu'il faudra revenir plus d'une fois sur les mêmes pages pour mettre à l'épreuve la compréhension qui en est issue. Il n'existe pas de voie royale. Tous les chemins ouvrent leurs perspectives. Et les piétinements ont quelquefois leur utilité. Le mieux est de ne pas se laisser intimider par la dimension technique des textes et de procéder à mesure à partir d'éléments de vulgarisation vers les écrits eux-mêmes et les commentaires les plus instruits.

Notre but n'est pas d'obtenir une compétence experte sur l'œuvre philosophique de Hegel, mais de fournir quelques moyens d'apprécier l'importance des enjeux dans le marxisme de certaines problématiques qui en portent l'empreinte

1.1.1. L'idéalisme hégélien : première approche

1. La philosophie hégélienne est un **idéalisme** en ce sens que le fondement du réel est conçu comme une « puissance » de nature immatérielle qu'il appelle l'Esprit, ou l'Idée absolue, ou encore la Raison.
2. La première originalité de l'idéalisme hégélien par rapport aux autres idéalismes (philosophiques ou religieux) est sa conception de la **réalité** comme un **processus** se déroulant dans l'**Histoire**, développement au cours duquel l'Esprit déploie, étape par étape, toutes ses potentialités pour en arriver à se réaliser (au sens propre : il passe dans le réel) dans la plénitude de ce qu'il est et à fournir en même temps la pleine connaissance de ce qu'il est. La réalité historique est donc gouvernée par la **Raison**.
3. La seconde originalité de l'idéalisme hégélien réside dans le « moteur » qui fait avancer l'Esprit dans l'Histoire. C'est, pourrait-on dire, un « moteur à trois temps ».

- 3.1. **Premier « temps »** : le moment de la **stabilité** : une structure « se pose » dans un état d'équilibre. Elle est « en soi ». C'est le moment de la **thèse**. Exemple : la structure familiale accomplit une des formes stables que prend l'Esprit dans sa dimension sociale, collective.
- 3.2. **Deuxième « temps »** : le moment de **crise**. La structure va éclater sous l'effet de contradictions internes. Elle entre en crise. Elle « sort de soi ». C'est le moment de l'**antithèse**. Exemple : la famille est ainsi faite que ses membres « sortent » d'elle pour entrer dans la société civile où s'affrontent les égoïsmes individuels. C'est le moment du conflit généralisé, de la lutte de tous contre tous.
- 3.3. **Troisième « temps »** : le moment de la **stabilisation** à un « niveau » supérieur. La structure « revient » vers elle-même en dépassant/conservant l'expérience des contradictions surmontées. C'est le moment de la **synthèse**. Exemple : l'unité familiale brisée se reconstitue au niveau de l'Etat qui est, à travers un corps de fonctionnaires recrutés sur base de leurs seules compétences, l'expression des intérêts universels, le lieu « en soi et pour soi » de réalisation de la Raison.

4. Le dispositif hégélien est donc

- 4.1. Une formidable machinerie **révolutionnaire** : en soutenant que toute structure établie est vouée à disparaître parce qu'elle porte en elle, dans ses contradictions, les conditions

d'un monde nouveau à venir, la dialectique hégélienne fournit à la fois un cadre conceptuel et une matrice d'espérance aux forces sociales et politiques qui œuvrent pour le changement.

- 4.2. Une formidable machinerie **réactionnaire** : la logique hégélienne conduit à considérer l'Etat comme la forme achevée de la Raison dans la figure du bureaucrate élevé au rang de « fonctionnaire de l'universel ».
- 4.3. Une formidable machinerie **religieuse** : ce qui est à la commande du processus de bout en bout, c'est un pur principe spirituel.

Parmi les multiples ouvrages qui offrent une vue d'ensemble sur la pensée de Hegel, on consultera l'étude de **Jean-Christophe Goddard, *Hegel et l'hégélianisme***, dans la collection *Synthèse, Série philosophique*, chez Armand Collin.

L'auteur insiste de manière très éclairante sur le modèle *trinitaire* du système hégélien. A Dieu le Père dans la théologie chrétienne correspond l'Idée absolue ; avec l'incarnation du Fils commence le processus d'accomplissement historique de l'Esprit ; enfin le Saint Esprit marque le terme d'un retour à soi dans la plénitude de la Raison. Une seule *logique* s'active au principe de ce processus en *trois phases*, toujours : un état de stabilité, une crise nécessaire puis un retour à l'équilibre. Le dynamisme de l'ensemble évoque le déploiement d'une spirale avec cette particularité que le début et la fin de cette courbe se rejoignent.

1.1.2. Hegel, deuxième approche

La philosophie du Droit

La philosophie du droit est assurément la composante la plus **politique** du système hégélien. On y trouve les développements relatifs à la société en général et tout particulièrement à **l'Etat**. C'est dans la préface des *Principes de la philosophie du Droit* parue en 1821 que Hegel donne à lire la fameuse formule : « Tout ce qui est rationnel est réel ; tout ce qui est réel est rationnel », formule qui condense sa thèse sur rôle de la nécessité historique à chaque étape du développement de l'Esprit.

On ne peut envisager ici un exposé systématique de la philosophie hégélienne du droit. Nous ne retiendrons que les éléments nécessaires pour comprendre la critique que va lui adresser Marx et au terme de laquelle, prenant congé de ce mode de pensée, il s'engage dans une voie nouvelle.

Nous renvoyons ici à l'étude signée par Jean-Pierre Leffèvre et Pierre Macherey, *Hegel et la société*, dans la collection *Philosophies* des éditions PUF. Elle constitue l'une des introductions les plus utiles à la philosophie du droit de Hegel : un modèle de rigueur et de clarté.

Le texte de Hegel *Principes de la philosophie du droit* a été publié dans la collection de poche « Texte intégral » des éditions Garnier Flammarion dans une traduction de J-L Vieillard-Baron.

Le texte des *Principes de la philosophie du droit* date de 1821. C'est une œuvre relativement tardive. Hegel y expose sa conception de l'accomplissement historique de l'Esprit dans le monde objectif, monde dans lequel Hegel insère, à côté du droit au sens strict des juristes, la morale, l'économie et la politique, autrement dit les principaux aspects de la culture humaine. Ces institutions se développent par étapes à partir d'une modalité de l'Esprit objectif que Hegel nomme la « *Stillichkeit* », terme que l'on reproduit en allemand en raison de la difficulté de lui trouver un équivalent français. De quoi s'agit-il ? Die Sitte, c'est d'une certaine manière la coutume, la bonne habitude sociale, l'usage ; c'est ce qui est passé dans les mœurs. La « *Stillichkeit* » désigne donc la moralité publique, la socialité, l'éthique sociale.

1. La famille

La famille constitue la manifestation la plus naturelle de l'Esprit dans sa dimension collective. C'est en elle que l'Esprit objectif s'incarne d'abord. C'est une structure qui socialise l'individu en l'intégrant dans un cadre affectif élémentaire. Elle fonde un lien communautaire affectif. C'est une unité dont la cohésion est assurée par l'instinct. Sa base est encore biologique. Elle est cependant travaillée par une contradiction interne qui la

pousse à « éclater », une éducation réussie étant celle qui donne à l'enfant les moyens de son autonomie.

2. La société civile

La deuxième sphère où s'accomplit le développement de la *Stillichkeit* est la « *Bürgerlichen Gesellschaft* », que l'on traduit non par « société bourgeoise » mais par « société civile » (que Hegel nomme aussi « système des besoins »). C'est le deuxième moment du mouvement : il accomplit une action de crise, de décomposition. C'est le monde de la division du travail, de la mise en concurrence des individus isolés. C'est un ordre fondé sur la compétition. Si la famille marche à l'instinct, la société civile marche à l'opinion.

3. L'Etat

Il est l'instance où s'accomplit la réalisation de la rationalité. On n'est plus dans un univers régi par l'instinct (la famille) ou par l'opinion (la société civile) mais dans un ordre de pure rationalité. Le pouvoir de décision y appartient à des fonctionnaires détachés de toute pression venue d'un groupe particulier et recrutés sur base de leur seule capacité à prendre en compte les intérêts généraux. Cette bureaucratie détachée de la société civile est censée accomplir les tâches de l'universel. Elle constitue un corps « spirituel » en charge des intérêts de la collectivité.

1.1.3. La philosophie de l'Histoire de Hegel

Le chemin d'accès le plus commode vers la pensée de Hegel est sans aucun doute sa philosophie de l'histoire. Il existe de surcroît un texte qui se prête particulièrement bien à une première approche : il s'agit d'un cours professé par Hegel à Berlin quelque temps avant sa mort en 1831. L'œuvre a été publiée sur la base du manuscrit de Hegel et des notes prises par ses étudiants. La traduction française de Kostas Papaioannou a été publiée sous le titre *Hegel, La raison dans l'Histoire* aux éditions 10/18 dans la collection *Bibliothèques 10/18*. Les extraits suivants renvoient à la pagination de ce volume.

(47-49)

(...) la seule idée qu'apporte la philosophie est la simple idée de la Raison - l'idée que **la Raison gouverne le monde (1)** et que, par conséquent, l'histoire universelle s'est elle aussi déroulée rationnellement. (...) La réflexion philosophique n'a d'autre but que d'éliminer le hasard (...); la Raison est présente dans l'histoire universelle - non la raison subjective, particulière, mais la Raison divine, absolue : voilà les vérités que nous présupposons ici. Ce qui les démontrera, c'est la théorie de l'histoire universelle elle-même car elle est l'image et l'œuvre de la Raison (...) L'histoire universelle n'est que la manifestation de cette Raison unique, une des formes dans lesquelles elle se révèle; une copie du modèle originel qui s'exprime dans un élément particulier, les Peuples. (...) De l'étude donc de l'histoire universelle a résulté et doit résulter que tout s'y est passé rationnellement, qu'elle été la marche rationnelle et nécessaire de l'Esprit du Monde (Weltgeist) (...)

(80-81)

(...) **Dans l'histoire, l'Esprit est un individu d'une nature à la fois universelle et déterminée : un peuple (2)** ; et l'Esprit auquel nous avons affaire est l'Esprit du Peuple (Volkgeist). (...) Ce qui se réalise dans l'histoire est donc la représentation de l'Esprit. La conscience des peuples dépend du savoir que l'Esprit a de lui-même. (...)

Cette conscience contient, oriente tous les buts et les intérêts du peuple : c'est elle qui constitue ses mœurs, son droit, sa religion, etc. Elle forme la substance de l'esprit d'un peuple; et même si les individus n'en sont pas conscients, elle demeure comme leur présupposition. Elle opère comme une nécessité : l'individu est formé dans cette ambiance et ignore tout le reste (...)

Aucun individu ne peut dépasser les limites que lui assigne cette substance. Il peut bien se distinguer des autres individus, mais non de l'Esprit de son peuple. Il peut être plus intelligent que les autres, mais il ne peut pas surpasser l'Esprit de son peuple. Ne sont intelligents que ceux qui ont pris conscience de l'Esprit de leur peuple et se conforment à lui. Ce sont les grands hommes de ce peuple et ils le conduisent selon l'Esprit général. Les individus disparaissent pour nous et n'ont de valeur que dans la mesure où ils ont réalisé ce que réclamait l'Esprit du peuple. Dans la considération philosophique de l'histoire, on doit éviter des expressions du genre : cet État ne se serait pas effondré s'il y avait eu un homme qui etc... Les individus disparaissent devant la substantialité de l'ensemble et celui-ci forme les individus dont il a besoin. Les individus n'empêchent pas qu'arrive ce qui doit arriver. (...)

(85-87)

(...) Les Esprits des peuples sont les chaînons dans le processus par lequel l'Esprit parvient à la libre connaissance de lui-même. (...) Chaque peuple a son principe propre et il tend vers lui comme s'il constituait la fin de son être. Une fois cette fin atteinte, il n'a plus rien à faire dans le monde. (...) L'Esprit d'un peuple particulier s'accomplit dans la mesure où il sert de transition vers le principe d'un autre peuple, et c'est ainsi que s'effectue la progression, la naissance et la dissolution des principes des peuples. La tâche de l'histoire philosophique consiste à montrer l'enchaînement de ce mouvement. (...)

(96, 97)

(...) L'Esprit doit donc parvenir au savoir de ce qu'il est vraiment et objectiver ce savoir, le transformer en un monde réel et se produire lui-même objectivement. C'est là le but de l'histoire universelle (...) L'Esprit se produit lui-même, il se fait lui-même ce qu'il est. Son être n'est pas existence en repos, mais activité pure: son être est d'avoir été produit par lui-même, d'être revenu pour lui-même, de s'être fait par soi-même. (...) son être est le processus absolu (...) Ce processus est aussi, essentiellement, un processus graduel, et l'histoire universelle est la manifestation du processus divin, de la marche graduelle par laquelle l'Esprit connaît et réalise sa vérité. Tout ce qui historique est une étape de cette connaissance de soi. Le devoir suprême, l'essence de l'Esprit, est de se connaître soi-même et de se réaliser. C'est ce qu'il a accompli dans l'histoire : il se produit sous certaines formes déterminées, et ces formes sont les peuples historiques. Chacun de ces peuples exprime une étape, désigne une époque de l'histoire universelle. Plus profondément : ces peuples incarnent les principes que l'Esprit a trouvés en lui et qu'il a dû réaliser dans le monde. Il existe donc entre eux une connexion nécessaire qui n'exprime rien d'autre que la nature même de l'Esprit. L'histoire universelle est la manifestation du processus divin absolu de l'Esprit dans ses plus hautes figures : la marche graduelle par laquelle il parvient à sa vérité et prend conscience de soi. (...)

(110)

(...) L'homme fait son apparition comme *être naturel* se manifestant comme *volonté naturelle* : c'est ce que nous avons appelé le côté subjectif, besoin, désir, passion, intérêt particulier, opinion et représentations subjectives. **Cette masse immense de désirs, d'intérêts, d'activités constitue les instruments et les moyens dont se sert l'Esprit du Monde pour parvenir à sa fin, l'élever à la conscience et la réaliser. (3)** Car son seul but est de se trouver, de venir à soi, de se contempler dans la réalité. (...) notre foi : c'est l'idée (...) que la Raison gouverne le Monde et par conséquent gouverne et a gouverné l'histoire universelle. Par rapport à cette Raison universelle et substantielle, tout le reste est subordonné et lui sert d'instrument et de moyen. De plus, cette Raison est immanente dans la réalité historique, elle s'accomplit en et par celle-ci (...)

(113)

(...) Les grands hommes de l'histoire sont ceux dont les fins particulières contiennent la substantialité que confère la volonté de l'Esprit du Monde (...) L'individu n'est vrai que dans la mesure où il participe de toutes ses forces à la vie substantielle et intériorise l'Idée. (...)

(117)

Les individus (...) ont de la valeur lorsqu'ils sont conformes à l'esprit de leur peuple, lorsqu'ils sont ses représentants et s'adjugent un rang particulier (Stand) dans la vie de l'ensemble. (...) La moralité réside dans l'accomplissement des devoirs qui incombent à chaque état (Stand) (...)

(119)

(...) Chaque individu est le fils de son peuple à une certaine étape du développement de ce peuple. Personne ne peut sauter par-dessus l'esprit de son peuple, comme personne ne peut sauter par-dessus la terre. La terre est le centre de la gravité. Si l'on imagine qu'un corps abandonne son centre, on l'imagine flottant dans les airs. Il en est ainsi de l'individu. S'il est conforme à sa substance, il l'est par sa propre volonté ; il doit porter à la conscience et expliciter la volonté qui correspond à l'exigence du peuple. L'individu n'invente pas son contenu: l'individu n'est que dans la mesure où il élabore le contenu substantiel. (...)

(120)

(...) Mais il existe un autre moment : c'est le moment où l'ordre existant est détruit parce qu'il a épuisé et complètement réalisé ses potentialités, parce que l'histoire et l'Esprit du Monde sont allés plus loin. Nous ne parlerons pas ici de la position de l'individu à l'intérieur de la communauté, de son comportement moral et de ses devoirs. Ce qui nous intéresse, c'est seulement l'Esprit avançant et s'élevant à un concept supérieur de lui-même. Mais ce progrès est intimement lié à la destruction et la dissolution de la forme précédente du réel, laquelle a complètement réalisé son concept. Ce processus se produit selon l'évolution interne

de l'Idée, mais, d'autre part, il est lui-même produit par les individus qui l'accomplissent activement et qui assurent sa réalisation. C'est le moment justement où se produisent les grands conflits entre les devoirs, les lois et les droits existants et reconnus, et les possibilités qui s'opposent à ce système, le lèsent, en détruisent le fondement et la réalité, et qui présentent aussi un contenu pouvant paraître également bon, profitable, essentiel et nécessaire. Ces possibilités deviennent dès lors historiques ; elles contiennent un universel d'une autre espèce que celui qui est à la base de l'existence du peuple ou de l'Etat. Cet universel est un moment de l'Idée créatrice, un moment de l'élan de la vérité vers elle-même." (...)

(136-137-138-139)

(...) **C'est seulement dans l'Etat que l'homme a une existence conforme à la Raison. (4)** Le but de toute éducation est que l'individu cesse d'être quelque chose de purement subjectif et qu'il s'objective dans l'Etat.(...) Tout ce que l'homme est, il le doit à l'Etat : c'est là que réside son être. (...) dans l'Etat, l'Universel s'exprime dans les lois, dans les déterminations rationnelles et universelles. (...) l'Etat est la vie éthique réelle et existante car il est l'unité du vouloir subjectif et du vouloir général et essentiel ; c'est cette unité qui constitue l'ordre éthique (Sittlichkeit) (...) On pourrait dire que l'Etat est la fin et les citoyens les moyens. Mais le rapport fin-moyens n'a pas de validité ici, car l'Etat n'est pas une abstraction qui se dresse face aux citoyens, mais ceux-ci sont ses moments, comme dans la vie organique où aucun membre n'est la fin ou le moyen d'un autre. Ce qu'il y a de divin dans l'Etat, c'est l'Idée telle qu'elle existe sur terre. (...) Ce qui prévaut dans l'Etat, c'est l'habitude d'agir suivant la volonté générale et de s'assigner l'Universel comme but. (...) ce que nous appelons Etat est l'individu spirituel, le peuple, dans la mesure où il est structuré en lui-même comme un tout organique. (...)

Notes et commentaires

(1) **La Raison gouverne le monde** : La catégorie de **Raison** ne désigne pas dans le vocabulaire hégélien la faculté subjective de penser, faculté *subjective* au sens qu'elle appartient à des individus singuliers, à des *sujets* (le *sujet* est celui qui dit « je » et affirme ainsi le plein exercice de sa conscience). Au contraire, elle est une manifestation de l'**Esprit**, ou de l'**Idée** et en ce sens, elle désigne la puissance de nature spirituelle qui œuvre au fondement du réel pour aboutir à travers les cycles historiques de ses transformations au plein accomplissement et à la pleine connaissance de soi. La Raison hégélienne est une Raison *objective* : elle se manifeste bien sûr dans l'intelligence des hommes, dans leur conscience, mais elle se trouve surtout logée dans la réalité elle-même dont elle constitue à la fois le fondement et le principe de développement dans l'Histoire. Hegel parle plus loin de « Raison divine ». La Raison, c'est en quelque sorte Dieu. C'est le dieu chrétien conçu comme instance aussi bien *transcendante* (« au-delà » de la réalité, extérieure au Monde) qu'*immanente* (active dans l'intériorité des choses). La Raison hégélienne, c'est Dieu déployant la totalité de son Etre dans l'Histoire.

Marx est matérialiste. Le marxisme est un matérialisme. Cela signifie entre autres l'affirmation d'une **thèse** fondamentale : primauté des structures matérielles sur toutes formes de pensée qui en dérivent de quelque façon ; extériorité organique des objets du réel par rapport à la pensée. C'est une thèse radicalement contraire à l'idéalisme hégélien qui affirme l'origine spirituelle de toute réalité et l'intime relation entre la pensée et ses objets, tous deux unis dans un même processus d'accomplissement et de compréhension. Les objets du réel ne sont que les modalités par lesquelles l'Esprit se réalise et se réfléchit. Le matérialisme philosophique de Marx le conduira à dénoncer à plusieurs reprises les aspects fantasmagoriques de l'idéalisme hégélien. Sous cet angle, la différence entre les deux logiques de pensée est très nette.

Il en est de même si l'on compare la conception de l'histoire chez Hegel et Marx. Hegel développe une **philosophie de l'Histoire** : chez lui, les événements sont enchaînés par une logique qui leur assure une cohérence: ils accomplissent un programme et sont donc liés par une nécessité interne qui leur prescrit un but. L'histoire hégélienne est

orientée par sa fin. Elle a un sens : à la fois une direction et une signification. Pour sa part, Marx construit une **théorie de l'histoire**: il met en place un dispositif explicatif qui vise à saisir un réseau de fonctionnements dans ses particularités concrètes. L'important est de se dégager des généralités abstraites pour comprendre les mécanismes dans le détail de leurs déterminations. Marx vise à jeter les bases d'une science de l'histoire qui permette une meilleure intelligibilité des pratiques sociales en contexte.

En revanche, il existe chez Marx et dans le marxisme constitué un point de proximité entre philosophie et théorie de l'histoire.

D'abord, chez Marx. La notion de « mode de production » étant chez lui un concept théorique du matérialisme historique, la succession de ces modes de production qu'il esquisse laisse entrevoir le rôle d'une possible nécessité historique de type hégélien.

Ensuite, dans le marxisme constitué, en particulier dans le marxisme allemand de la 2^e internationale, du fait que s'y est peu à peu installée une sorte de croyance dans le nécessaire effondrement final du capitalisme.

Si l'on se réfère à l'opposition entre *nécessité* et *liberté*, on peut dire qu'une philosophie de l'histoire vise à intégrer les données historiques dans l'ordre de leur nécessité et que par contre, une théorie de l'histoire fournit un principe d'intelligibilité pour agir dans l'ordre de la liberté, ou plus exactement dans la perspective d'une libération des contraintes.

(2) Dans l'histoire, l'Esprit est un individu d'une nature à la fois universelle et déterminée : un peuple. :

l'Esprit hégélien s'accomplit à travers un acteur collectif qui est le Peuple, lequel agit comme une totalité organique douée d'une personnalité qui s'impose à ses membres au-delà de la conscience qu'ils en ont. Chaque peuple accomplit une étape de la progressive réalisation de l'Esprit dans l'histoire.

Tout en se gardant d'amalgames abusifs, il faut souligner le rôle que jouera cette notion hégélienne de « Volksgeist » dans la naissance et la consolidation du nationalisme allemand.

L'acteur collectif pour Marx n'est pas le Peuple mais la **classe**. On retrouve dans la notion l'idée d'une primauté de la structure sociale sur les individus auxquels elle impose ses contraintes.

(3) Cette masse immense de désirs, d'intérêts, d'activités constitue les instruments et les moyens dont se sert l'Esprit du Monde pour parvenir à sa fin, l'élever à la conscience et la réaliser.

Hegel nomme **ruse de la Raison**, la stratégie qui conduit l'Esprit à instrumentaliser les actions des individus à ses propres fins. Le système hégélien est entraîné par une nécessité inexorable qui le conduit à son terme: c'est un processus **téléologique** en ce sens qu'il est programmé par son achèvement (du grec « téléo », but). Les individus et les peuples qui sont des individus collectifs n'ont d'autre rôle que d'accomplir cette destinée sans en être conscients. La Raison ruse avec eux en leur donnant le sentiment qu'ils ont la maîtrise de leurs actions et qu'ils en décident seuls alors que celles-ci sont en fin de compte surdéterminées par les nécessités de la logique historique. Les hommes sont donc les jouets des nécessités de la Raison universelle (de la Providence divine en quelque sorte) qui les manipule secrètement et dirige les événements dans le cours desquels ils sont pris. Les passions individuelles paraissent poursuivre leurs propres intérêts mais sans le savoir elles accomplissent le dessein la Raison : c'est ainsi que l'Universel s'exprime à travers le particulier. Bref les individus sont conduits à leur insu par un projet qui leur échappe. A la main invisible de la Raison va correspondre, dans le dogme libéral, la croyance dans la main invisible du marché.

(4) C'est seulement dans l'Etat que l'homme a une existence conforme à la Raison.

L'Etat est le seul garant d'une participation des individus à l'Universel. C'est lui qui a en charge d'administrer l'universel par le truchement d'un corps de fonctionnaires. C'est dans le cadre de l'Etat que l'individu retrouve l'unité sociale qu'il avait connue dans la cellule familiale et qu'il avait ensuite perdue dans les turbulences de la société civile déchirée par les égoïsmes individuels : l'Etat lui permet de retrouver un mode d'existence où il participe, par le truchement d'un corps de fonctionnaires, d'une unité supérieure où le seul souci est d'administrer rationnellement le bien commun. C'est avec cette conception de l'Etat comme lieu de résolution des contradictions que Marx va s'attacher à rompre dès 1843.

1.1.4. Jeunes hégéliens

La formation philosophique du jeune Marx ne peut être dissociée de son **contexte politique** au tournant de l'année 1840 dans le royaume de Prusse.

1. Un royaume autoritaire

1815: la fin des guerres napoléoniennes marque le reflux des idées de la révolution française sur le continent.

L'Europe est submergée par une vague réactionnaire qui se manifeste dans les Etats allemands par une **restauration** au plein sens du terme : la remise en place arrogante, haineuse, des anciennes classes possédantes et d'un appareil clérical qui verrouillent l'avenir.

La Prusse est la puissance émergente au sein d'une Confédération germanique atomisée qui compte 39 Etats. C'est une monarchie absolutiste et théocratique: Frédéric Guillaume IV, le roi chrétien, qui accède au trône en 1840, est un souverain féodal qui administre son pays comme un propriétaire terrien, avec pour principal souci de mettre sous contrôle policier la vie intellectuelle de ses sujets. L'Etat prussien a mis la main sur les provinces rhénanes qu'il gère comme une puissance coloniale, contrôlant au plus près toute manifestation de l'opposition libérale naissante dans les milieux intellectuels et ceux de la bourgeoisie industrielle.

2. Hegel, philosophe d'Etat

Dans ce contexte, la philosophie d'Etat hégélienne apparaît comme une légitimation de l'absolutisme. De 1818, date de son installation à l'université de Berlin, à sa mort en 1831, Hegel a pu être ressenti comme l'idéologue officiel du régime. Près de 10 ans après sa mort, sa philosophie va régner sans partage sur l'université et la vie intellectuelle prussiennes.

Cette relation de Hegel au pouvoir doit cependant être nuancée.

D'abord, Hegel n'a pas multiplié les signes d'allégeance au pouvoir royal et son œuvre elle-même contient bien des éléments susceptibles de nourrir une opposition aux réalités politiques de l'époque. Par ailleurs, son entourage proche est plutôt favorable aux idéaux transformateurs. Enfin l'absolutisme royal s'accommode mal d'une conception rationnelle de l'Etat qui réduit à rien le rôle personnel du souverain.

Parmi les biographes de Hegel, Jacques D'Hondt est celui qui insistera avec le plus de constance sur les aspects « progressistes » du philosophe et de son œuvre. D'Hondt soutient la thèse de l'appartenance de Hegel à la franc-maçonnerie et insiste sur le lien entre la maçonnerie, le carbonarisme italien et le saint-simonisme français. A côté de son *Hegel* paru aux éditions Calmann-Lévy, on citera de lui une plus courte

étude intitulée *Hegel et son temps*, parue aux Editions sociales.

3. Le mouvement des jeunes hégéliens

L'opposition au despotisme de la monarchie prussienne a d'abord pris la forme de revendications nationalistes et républicaines au sein des milieux intellectuels, à travers notamment le réseau des corporations étudiantes (les Burschenschaften). Ce mouvement a culminé en 1817 lors d'une manifestation (dite « fête de la Wartburg ») qui a fourni au pouvoir le prétexte d'une répression de grande envergure.

La résistance libérale se consolide toutefois, en particulier dans les provinces rhénanes où l'occupation française a joué un rôle anti-féodal certain et où s'est développé une bourgeoisie industrielle qui, après 1830, se donne pour référence les modèles libéraux français et belge. En 1832, une manifestation rappelant celle de 1817, réclame l'unité allemande et une réforme constitutionnelle mais le mouvement succombe vite à la répression.

Vaincue sur le terrain politique, l'opposition libérale soutient le mouvement littéraire de la « Jeune Allemagne » dont les animateurs les plus vigoureux seront Ludwig Börne et Heinrich Heine, tous deux contraints à l'exil à Paris. Le pouvoir prussien ne tardera pas à interdire dès 1835 les œuvres se réclamant de la Jeune Allemagne.

Le moment est alors venu pour la gauche hégélienne de prendre le relais sur le terrain de la philosophie.

« Jeunes hégéliens » ou « hégéliens de gauche », ce sont des expressions équivalentes. Ils sont « jeunes » par référence à la génération plus âgée des hégéliens qui assurent l'héritage académique du Maître. Ils sont de « gauche » parce qu'ils entendent bien engager la doctrine sur des voies politiques radicales, surtout après l'avènement de Frédéric-guillaume IV qui ne laissait plus de doute sur le triomphe de la réaction et des forces féodales. La frontière entre « jeunes » et « vieux » hégéliens passe entre d'une part des rationalistes libres-penseurs, francophiles et admirateurs de la révolution française, et d'autre part, des piétistes romantiques réactionnaires.

En vérité, le principe hégélien selon lequel « le rationnel est réel, le réel est rationnel » peut donner lieu à une double interprétation.

Soit il exprime l'adéquation des formes historiques avec les nécessités du développement de la Raison à telle étape de sa réalisation dans l'Histoire et en ce sens, il légitime un état de fait, une société ne pouvant « sauter » au-delà de son temps. Soit il revendique l'achèvement du processus historique et l'avènement d'une société conforme aux exigences de la Raison, et en ce sens, il est un principe critique et transformateur de la réalité.

Le pouvoir lui-même ne va pas tarder à se rendre compte dès 1835 de la charge critique dont est porteur la philosophie hégélienne dont il a fait une sorte de philosophie d'Etat.

Tout en devenant le porte-parole de l'opposition libérale et bourgeoise à l'ordre féodal prussien, la gauche jeune-hégélienne s'est surtout déployée sur le terrain de la critique religieuse. Dans le système philosophique hégélien, la religion joue un rôle de premier plan mais un rôle subalterne par rapport à la Raison qui accomplit l'ultime étape du déploiement de l'Esprit. L'hégémonie de la pensée religieuse et de ses institutions dans l'Etat prussien va ainsi devenir la cible principale de la bataille philosophique engagée par les jeunes-hégéliens contre l'ordre établi.

Ce mouvement s'est principalement concentré à Berlin autour d'un Club de philosophes radicaux « le Doktor-Klub ». C'est avec eux que Marx entre en contact dès le début de son séjour berlinois en 1837 jusqu'au moment de son départ en avril 41.

Qui sont ces philosophes ?

David Friedrich Strauss (1808-1874) : Il publie en 1835 une *Vie de Jésus* qui va devenir un des ouvrages de référence du mouvement. Il s'agit d'une attaque frontale contre le christianisme, lequel, en toute logique hégélienne, n'est rien qu'une étape de l'Esprit dans son déploiement rationnel, une étape historiquement datée et transitoire, destinée donc à s'effacer devant les formes ultérieures d'accomplissement de la Raison. Le christianisme ne peut donc avoir aucune prétention à se revendiquer de l'Absolu, qui est un processus sans fin.

Bruno Bauer (1809-1882) : Il est la figure marquante du mouvement. Sa formation est celle d'un théologien protestant. A 25 ans, il est assistant à l'université de Berlin. Il va devenir l'auteur d'une littérature anti-religieuse des plus virulentes. A ses yeux, la tâche de l'époque est de s'affranchir de l'emprise religieuse qui, selon lui, est au fondement de la domination politique et d'aller vers un athéisme radical et une complète laïcisation de la vie publique. Le rôle de la philosophie est d'exercer son pouvoir critique sur toutes les formes périmées qui entravent l'accomplissement de l'Esprit. C'est avec Bruno Bauer, de 10 ans son aîné, que Marx se liera d'amitié dès le début de son séjour à Berlin. C'est Bruno Bauer qui le pressera de terminer sa thèse de philosophie pour le rejoindre à l'université de Bonn. C'est le licenciement de Bauer de cette même université (de la faculté de...théologie) en 1842 qui convaincra Marx de s'engager dans la voie du journalisme. La rupture de Marx avec Bauer interviendra très vite, dès 1844.

Arnold Ruge (1802-1880) : en 1824, il est condamné à 16 ans de forteresse dans le cadre de la répression des corporations étudiantes. Il est libéré en 1830 et devient professeur de philosophie à l'université de Halle. La fortune de sa femme lui permet de fonder une librairie à Dresde et de publier, de 1838 à 1843, les *Annales de Halle* qui deviennent la revue de référence des jeunes hégéliens. C'est avec lui que Marx élaborera le projet des « Annales franco-allemandes », s'exilant à Paris en 1844.

Moses Hess (1812-1875) : C'est le fils d'un industriel juif dont il refuse d'assumer la succession commerciale. Autodidacte, il se familiarise très tôt avec les doctrines sociales et communistes de l'époque. Membre de la « Ligue des justes », il est porteur d'un communisme mystique appelant à l'instauration d'un nouvel Eden. Il est l'auteur en 1841 d'un ouvrage intitulé *La triarchie* où il appelle à la collaboration de la philosophie allemande, de l'audace politique française et du savoir-faire économique anglais. L'idée deviendra un article bien connu de la vulgate marxiste (Cf Kautsky, « Les trois sources du marxisme », repris par Lénine). Il participera à la création de *La gazette rhénane* et sera l'un des « découvreurs » de Marx. Son étude intitulée « L'essence de l'argent » sera une des sources d'inspiration de Marx au moment où ce dernier rédige *De la question juive* en réponse aux articles de Bauer.

Max Stirner (1806-1856). De son vrai nom Johan Kaspar Schmidt, Stirner a fréquenté les milieux jeunes hégéliens entre 1839 et 1844. Il est l'auteur d'un ouvrage qui fit grand bruit à l'époque de sa parution en 1845: *L'Unique et sa propriété*. Il deviendra l'une des cibles principales de Marx et d'Engels dans *L'idéologie allemande*.

4. Le mouvement jeune hégélien dans ses limites

Sous l'effet de la répression, le mouvement ne va pas tarder à se radicaliser en insistant sur le rôle primordial de la négativité dans le cours transformateur de la Raison. Mais il va montrer très vite ses limites. Ces philosophes vont en effet pratiquer un hégélianisme très réducteur. Ils vont d'abord appliquer à tous les aspects de la réalité sociale leur critique de la pensée religieuse conçue comme la principale entrave au triomphe de la Raison. Ils vont ensuite focaliser leur espoir sur la seule activité de l'Esprit empêché de se déployer par les multiples obstacles que lui oppose le Réel dans sa diversité. Il y a dans ce radicalisme un peu verbeux un symptôme du caractère socialement déclassé de ces intellectuels sans emploi académique (la plupart en ont été chassés) et sans répondant social. Marx ne tardera pas à prendre ses distances puis à rompre avec cette dérive idéaliste qui attend tout d'une réforme des consciences.

Le groupe des « Affranchis » va prendre, dès mai-juin 1842, le relais du « Doktorklub » fondé par Bruno Bauer en 1837. Leurs publications adoptent un style volontiers provocateur. Quand il sera responsable de la « Gazette rhénane » en 1842, Marx sera amené à refuser les contributions qui lui parviennent du groupe.

5. Feuerbach.

Il faut accorder une place particulière à **Ludwig Feuerbach** (1804-1872) dont l'influence sur Marx sera décisive pendant la période 1842-1844, celle de l'exil parisien. Dans son *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Engels n'hésite pas à écrire, évoquant la parution, en 1845, du principal ouvrage de Feuerbach, *L'Essence du christianisme*: « Il faut avoir éprouvé soi-même l'action libératrice de ce livre pour s'en faire une idée. L'enthousiasme fut général ; nous fûmes tous momentanément des « feuerbachiens ». On peut voir en lisant « La sainte famille » avec quel enthousiasme Marx salua cette nouvelle façon de voir et à quel point- malgré toutes ses réserves

critiques- il fut influencé par elle » (Editions sociales, page 23).

Comme Bauer, Feuerbach a une formation de théologien protestant qu'il a interrompue pour suivre l'enseignement de Hegel à Berlin et obtenir un doctorat de philosophie. En 1830, il a publié un ouvrage anonyme intitulé *Pensées sur la mort et l'immortalité* ouvrage qui lui sera vite attribué, mettant illico un terme à sa carrière universitaire pour la raison que Feuerbach, en bon hégélien, s'y livrait à une réfutation de l'idée d'une immortalité individuelle de l'âme, ce qui dans l'univers bigot de la Prusse valait à coup sûr de subir un interdit professionnel. Son mariage avec la riche héritière d'une fabrique de porcelaine lui procurera les moyens de poursuivre son œuvre dans une retraite quasi-totale, loin des luttes philosophiques et politiques. En 1841, il publie *L'Essence du christianisme* qui assure sa notoriété.

La thèse centrale de l'ouvrage est que la religion résulte de la projection dans le ciel des qualités inhérentes au **genre** humain. Dieu est une création humaine et la religion un mécanisme d'**aliénation** par lequel l'**Homme** se dépossède de son **Essence**.

Cette dernière phrase réunit les principales catégories philosophiques qui constituent l'apport feuerbachien. Soyons-y attentifs, car si l'on s'éloigne de la spéculation idéaliste hégélienne (en quelque sorte on revient « sur terre »), on ne sort pas du cercle de la philosophie.

D'abord, l'acteur principal est désormais l'**Homme**. Ce n'est plus, bien entendu, l'Esprit dans le processus de ses « incarnations », mais ce n'est pas non plus tel individu singulier situé dans telle configuration historique particulière où il se trouve pris dans tel réseau de rapports de force, et donc assigné en position de classe. Non, il s'agit de l'Homme dans sa généralité, c'est-à-dire de l'Homme conçu comme représentant de l'Espèce, comme représentant du genre humain. C'est à cette catégorie humanisme abstrait que pensait De Geyter en composant l'Internationale, écrivant qu'elle « sera le genre humain ».

Ensuite, Feuerbach mobilise avec la notion d'**essence** l'une des catégories maîtresses de la métaphysique classique. L'essence, c'est en effet un outil de pensée très ancien forgé par l'idéalisme platonicien. Il sert à rendre compte de la permanence qui détermine un être dans son être indépendamment des accidents qui peuvent l'affecter. C'est donc le principe générique qui détermine de l'intérieur la nature de l'individu. On est

avec cette notion dans une logique de l'identité, de la ressemblance, du Même. Bref, la catégorie d'essence, c'est un schème de permanence qui empêche de penser le caractère spécifique d'une situation déterminée dans l'histoire.

Mais le plus important réside dans l'emploi du concept d'**aliénation** qui va jouer un rôle déterminant dans la réflexion de Marx jusque 1845, date à laquelle, avec Engels, il rédige *L'idéologie allemande*, réglant ses comptes avec sa conscience philosophique antérieure.

Le concept d'aliénation est issu du système hégélien. Hegel dispose de deux termes : « Entfremdung » et « Entausserung » pour désigner la moment où une structure stable entre en crise et, sous l'effet de ses contradictions internes, devient (« Fremd » = étranger) étrangère à elle-même, le moment où (« aus » = hors de) elle « sort d'elle-même » pour accomplir le processus de sa transformation vers une forme supérieure où elle « revient à soi », enrichie par cette expérience.

Ainsi, pour choisir un exemple simple, en va-t-il de la socialité incarnée dans la structure de la famille. La famille est ainsi faite que ses membres doivent s'émanciper d'elle : elle doit éclater pour ouvrir le passage vers la socialité civile, qui est le « moment de la concurrence généralisée et de l'égoïsme des besoins ». Cette période de crise sera subsumée par l'intervention de l'Etat où s'exprime la forme supérieure de la socialité.

Feuerbach reprend donc cette notion, mais alors qu'elle joue chez Hegel un rôle transformateur et en fin de compte positif, elle est associée à une perte et à un abandon. C'est à travers cette catégorie feuerbachienne d'aliénation que Marx analysera les mécanismes de l'exploitation du prolétariat dans ses manuscrits de 1844, une analyse profondément marquée par une approche humaniste et anthropologique des réalités sociales.

L'influence de Feuerbach sur Marx sera profonde et durable. Alors que Marx dramatisera de façon souvent spectaculaire ses ruptures avec ses anciens alliés (rupture avec Bauer et les jeunes hégéliens dans *La Sainte Famille*, rupture avec Ruge dans le *Vorwärts* à propos de la révolte des tisserands silésiens, rupture avec Proudhon dans *Misère de la philosophie*, rupture avec Stirner dans *L'Idéologie allemande*), il prendra ses distances de manière plus discrète et plus déférente avec Feuerbach.

Mise en place (2)

Mise en place (2) propose un aperçu du mouvement social naissant en France au début du 19^e siècle. La présente section concerne Saint-Simon et les saint-simoniens.

Dans l'article qu'il écrit en 1843 pour le journal anglais « The new Moral World » sous le titre « Progrès de la réforme sociale sur le continent », Engels, parlant des réformateurs sociaux français, écrit ceci à propos de Saint-Simon et de ses disciples¹ :

« En France, le réformateur social suivant [*Engels vient d'évoquer Babeuf*] fut le comte Saint-Simon. Il réussit à fonder une secte et même quelques établissements, mais sans succès durable. (...) Les singularités et les extravagances des saint-simoniens furent bientôt l'objet de la risée et de l'ironie des Français. Or, en France, le ridicule tue. Mais il y a eu, en outre, d'autres causes à l'échec des tentatives saint-simoniennes. Toute la doctrine de ce parti était noyée dans les brumes d'un incompréhensible mysticisme qui pouvait au début frapper la curiosité des gens mais devait ensuite décevoir leur attente. (...) Après avoir fasciné un certain temps, le saint-simonisme, tel un brillant météore, s'effaça de l'horizon social. Plus personne n'y pense plus aujourd'hui ; on a cessé d'en parler, son temps est révolu. »

Le jugement, on le voit, est plutôt bref. Les pages qui suivent offrent un éclairage plus complet.

¹ Nous citons dans la traduction de Roger Dangeville, *Karl Marx, Friedrich Engels, Le mouvement ouvrier français*, tome 1, page 41-42, petite collection Maspéro 1974.

1.2.1. Saint-Simon

Sources :

1. Pierre Musso, *Saint-Simon et le Saint-simonisme* (PUF, Coll. *Que sais-je ?*).
2. Pierre Ansart, *Saint-Simon*, PUF

Saint-Simon (1760-1825) illustre la relation entre l'émergence d'une réalité socio-économique nouvelle (le capitalisme industriel et bancaire dans le cadre de l'Empire et de la Restauration en France) et de l'idéologie qu'elle suscite pour rationaliser le processus en cours : un scientisme « progressiste », une vision entrepreneuriale de la société dont la direction est confiée à l'expertise technocratique. Il s'agit typiquement d'une pensée d'ingénieur.

Saint-Simon est-il un utopiste ? Il y a chez lui une pensée de la transition historique qui le rend étranger à l'utopie au sens strict du terme. Selon lui, le nouveau est déjà en train de naître dans l'ancien ; l'important est de s'en rendre compte et d'en assurer l'émergence par des transitions qui ne soient pas des révolutions destructrices. Il faut prendre la mesure de ce qui se met en place, la société industrielle, en intégrant le phénomène dans une philosophie de l'histoire qui en rende compte comme d'un processus rationnel et nécessaire, inscrit dans la logique historique. Cette dimension historique, dont une attention particulière au paramètre économique, est un trait « prémarxiste » important. A ce bouleversement dans l'ordre économique doit correspondre un bouleversement dans l'ordre des idées et des croyances sociales. Une fois la société libérée des puissances féodales, elle doit être régie par les savoirs positifs que délivre l'approche scientifique des faits sociaux, laquelle doit être un guide pratique pour l'action.

Eléments de biographie

Les documents d'archive sur Saint-Simon sont plutôt rares, ce qui rend à la fois indispensable et malaisé de faire le partage entre les événements réels, attestés et la légende très tôt diffusée par les disciples à partir de leur expérience et des fragments autobiographiques (de 1808, 1809, 1810, 1812) du Maître lui-même.

17.10.1760	Claude-Henry de Rouvroy, comte de Saint-Simon est issu d'une famille d'officiers, aristocrates-paysans picards. C'est une noblesse désargentée. Sa prétention est néanmoins de descendre de Charlemagne. Il est l'aîné de six fils.	
	Il commence une carrière d'officier à 17 ans comme sous-lieutenant puis capitaine en 1779.	La carrière des armes est liée à son appartenance de classe. Il part combattre en Amérique avec Lafayette.
1782	Après un combat naval, il est blessé et fait prisonnier, conduit à la Jamaïque jusqu'en 1783.	La comparaison entre l'Amérique entreprenante, sans stratification sociale, et l'Europe militairement hiérarchisée prend la forme chez lui de l'opposition entre d'une part, l'esprit d'industrie pacifique et économe et d'autre part, le militarisme féodal inutile et dépensier. L'expérience américaine suscite en lui l'idée qu'il suffit de gérer le pays comme une entreprise.
	Détour par le Mexique	Certains prétendent qu'il aurait parlé du projet de percement du canal de Panama au vice-roi du Mexique : un exemple de reconstruction de la biographie par les saint-simoniens qui veulent voir chez ce jeune officier de 23 ans la présence d'un projet qui leur tiendra tant à cœur (le percement d'isthmes pour assurer la circulation des flux dans l'espace).
1783	Retour en France	Il est caserné à Mézières où se trouve l'école des ingénieurs militaires, base de Polytechnique en 1794. Il

		suit les cours du mathématicien Monge. Il s'intéresse à l'hydraulique, un de ses thèmes de préoccupation, centré sur les communications, les flux matériels et financiers.
1785	Séjour en Hollande	Où il étudie le système des canaux.
1787	Séjour en Espagne	Où il s'intéresse à un projet de canal Madrid-Atlantique. C'est à Madrid, en 1798, qu'il rencontre le comte de Redern, (1761-1841) issu d'une noble famille saxonne et ambassadeur de Prusse, avec lequel il s'associe.
1789	Retour en France	Il ne prend pas parti et se lance plutôt dans la spéculation sur la vente des biens nationaux. En janvier 1791, il crée avec Redern une société pour spéculer. Le 20.09.1790, il renonce à son nom pour celui de Claude-Henri Bonhomme. C'est une période d'activisme républicain. Sincérité, opportunisme ?
Deuxième période de la vie de Saint-Simon		Celle d'un spéculateur financier et foncier : il gagne une fortune en achetant et en vendant des biens issus de l'Église.
1793	Arrestation, le 19.11.1793	Son enrichissement et ses liens avec Redern, l'« étranger », le rendent suspect. Il est envoyé à Sainte-Pélagie puis au Luxembourg où, prétend-il, Charlemagne lui est apparu. Le 09.10. 1794, il est libéré après l'exécution de Robespierre, le 28.08.1794. De 1794 à 1799, il vit dans l'opulence d'un homme d'affaires occupé par une spéculation frénétique.
Troisième période de la vie de Saint-Simon		Une brouille avec Redern met un terme à leur association. Saint-Simon abandonne les affaires. Rencontre avec le Dr Burdin : il se lance dans l'étude de la physiologie. Cohérence de l'étude des fluides du corps humain avec la préoccupation des canaux et réseaux. L'étude des corps organisés offre à ses yeux un modèle d'explication du « corps » social.
1801		Mariage fugitif avec Sophie de Champgrand (dont il divorce en juin 1802). La légende prétend qu'il s'est uniquement marié pour pouvoir tenir salon et pouvoir ainsi observer les scientifiques qu'il invite. Il fait ensuite la cour à Madame de Staël.
1803	Publication des <i>Lettres d'un habitant de Genève</i> (L'ouvrage est dédié à Bonaparte). Toujours la problématique centrale des réseaux. Le pouvoir ne peut appartenir à la foule mais à ceux qui savent. La direction de l'humanité doit être confiée à un magistère de savants payés par une souscription internationale et réunis dans ce qui doit prendre le nom de « Conseil de Newton »	
1805	Saint-Simon tombe dans la misère	En 1806, il est commis au mont de piété. Jusque 1810, il est pris en charge par un ancien domestique : Diard. Hiver 1812/1813 : une fièvre met sa vie en péril. Il reçoit une pension de sa famille et retrouve une certaine sécurité.
1807		<i>Introduction aux travaux scientifiques du 19^e siècle</i>
1810		<i>Histoire de l'homme</i>
1813		<i>Mémoire sur la science de l'homme</i> <i>Travail sur la gravitation universelle</i>
1814	Collaboration du jeune normalien Augustin Thierry (1795-1856), alors âgé de 21 ans, qui publie	

avec lui, en octobre 1814, *De la réorganisation de la société européenne*¹

- 1816 Première publication collective : *L'industrie*. Parmi les 27 souscripteurs, on trouve la fine fleur de la noblesse libérale ainsi que 7 des 14 régents de la Banque de France. C'est dans cette série qu'il publie sa *Lettre à un américain* où il expose pour la première fois sa nouvelle philosophie sociale. Après s'être adressé aux savants, Saint-Simon s'adresse aux industriels qui doivent prendre la direction de la société. L'avenir appartient en effet, selon lui, aux savants, aux industriels (auxquels il associe les travailleurs) et aux artistes. Les autres, ce ne sont que parasites. Saint-Simon perd très vite ses soutiens libéraux qui voient dans l'entreprise une attaque contre leurs positions sociales. Départ d'Augustin Thierry.
- 1817 Collaboration d'Auguste Comte, un jeune polytechnicien de 19 ans. (entre août 1817 et janvier 1818)
- 1819 1819-1820 : *Le politique*, puis *L'organisateur*. La seconde livraison contient la fameuse parabole sur le caractère parasitaire du gouvernement et de la plupart des membres de la classe politique. (C'est Olinde Rodrigues qui donnera ce titre célèbre au texte, en 1832) Saint-Simon est condamné en assises le 03.02.1820 à trois mois de prison. L'assassinat du Duc de Berry par Louvel en 1820 donne à son procès un succès considérable qui assoit sa notoriété.
- 1820-1822 Publication des brochures constituant «*Du système industriel*».
- 1823 Tentative de suicide d'un coup de revolver : il perd un œil.
- Catéchisme des industriels*
- Rencontre avec le banquier Olinde Rodrigues, directeur de la Caisse hypothécaire.
- 1824 Rupture avec Auguste Comte après la publication du *Système de politique positive*.
- 1825 *Le nouveau christianisme*
- 19 mai : mort de Saint-Simon ; Mise en scène de sa mort devant un aréopage de savants et de disciples. Il est enterré le 22 mai au Père Lachaise.

¹ Le titre exact est comme toujours chez Saint-Simon, un titre à rallonge : *De la réorganisation de la société européenne ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique en conservant à chacun son indépendance nationale*.

Trois parties dans l'œuvre

1. 1802-1813 : la phase « philosophico-épistémologique »

1803, **Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains** : exaltation du rôle des *hommes de génie* dans leur relation directe avec l'humanité. Saint-Simon supprime toute médiation entre les savoirs, la Science, disons, et l'Humanité. Il faut, dit-il, achever l'œuvre des Lumières et de la Révolution en libérant la Connaissance de la tutelle des académies où elle est instrumentalisée et vassalisée par le gouvernement. Les trois *flux* : argent (moyens de mise en œuvre), savoir (propriété du génie) et considération (consentement des dominés) sont détournés par le pouvoir politique pour son seul profit. La dimension utopiste de cette immédiateté sociale est manifeste. Saint-Simon préconise une *anarchie* conçue comme l'alliance directe entre gouvernés et hommes de génie. Cette alliance de l'Humanité et du Savoir autonomisé entraîne la disparition de toute structure gouvernementale au profit d'une gestion éclairée des travaux d'utilité générale. Le texte développe le thème d'une société de communication sans entrave, combinaison harmonieuse des trois flux. Le corps social est pensé en termes de régulation des flux, sous la catégorie de communication assimilée à une forme de communion.

1807-1808, **Introduction aux travaux scientifiques du 19^e siècle** : tentative d'unification épistémologique entre les disciplines de la « solidité » (elles étudient le comportement des solides) et celles de la « fluidité » (qui étudient le comportement des fluides). Saint-Simon distingue en effet deux ordres de phénomènes, les uns concernant les solides, les autres les fluides. Dans les organismes, ce sont les fluides qui dominent en ce que ce sont les mécanismes de la vie. Tout phénomène se résume à une lutte entre ces éléments².

1813, **Mémoire sur la Science de l'homme** : Glissement du corps physique (la physiologie) au corps social. Le livre expose une logique de l'organisme (au sens biologique de la catégorie). Unité des contraires « solides » et « fluides » avec prééminence des seconds sur les corps « bruts » où les solides dominent les fluides. La démarche manifeste une volonté de traiter scientifiquement le social par analogie avec la physiologie du corps. Saint-Simon développe une logique des réseaux, de la circulation des flux : quantité de liaisons, diversité des liaisons, structure des interconnexions... Il en va de même pour l'intellect qui se mesure à la complexité structurale des réseaux qui le constituent. Le corps brut a une structure fermée, polyédrique, faite d'une juxtaposition d'éléments ; le corps fluide a une structure ouverte, faites de tubes et de canaux, une forme réticulaire, imbriquée : c'est la circulation sans entrave des flux dans les corps fluides qui assure leur organicité. En cas d'hémorragie, de bouchon, ils deviennent des corps bruts. La vie, c'est un flux à travers des tubes. La comparaison jouera pour le corps social : circulation du sang/ argent, à travers les tubes/capacités (structure des corps organisés, aptitudes et compétences). Rôle central de la catégorie de capacité (contenant/contenu) dans la pensée saint-simonienne (Cf « à chacun selon ses capacités »). C'est sur la base de cette catégorie d'organicité du corps social que Saint-Simon va entreprendre de fonder « scientifiquement » une nouvelle religion.

2. 1814-1824 : la phase politico-économique

1814, **De la réorganisation de la société européenne**. L'ouvrage est rédigé en collaboration avec Augustin Thierry. Il s'agit de parachever l'œuvre de la Révolution au moment où se met en place la Restauration féodale. Il propose des institutions européennes transnationales avec un gouvernement sur le modèle anglais appuyé sur quatre collèges industriels composés de négociants, de savants, d'administrateurs et d'industriels. Le processus se fait « par le haut » conformément à la pensée technocratique capacitaire de Saint-Simon. C'est aux élites sociales d'agir, et particulièrement celles qui représentent l'idéologie industrielle : il s'agit d'une alliance entre la propriété et les Lumières. Il faut écarter le peuple trop soumis à son idéologie locale.

1816-1818, **L'industrie** : il s'agit d'un ouvrage collectif rédigé avec notamment Augustin Thierry « son fils spirituel » et Auguste Comte qui est devenu le nouveau secrétaire. A la distinction gouvernant/gouverné Saint-Simon substitue l'opposition productifs/non productifs. Le point de vue se déplace du politique vers l'économique. La métaphore organiciste des flux (le sang dans le corps humain / l'argent dans le corps social) guide la réflexion sur le terrain de l'économie politique où il relaie les idées de Jean-Baptiste Say. L'économie devient dès à présent le fondement de la politique. Théorie du « germe » : la transition d'un système à l'autre est assurée par la présence du futur dans le présent sous la forme d'un germe qui ne demande qu'à se développer. Ce germe, c'est la société industrielle naissante qui est appelée à saturer tout le système nouveau : cf. le slogan « Tout par l'industrie, tout pour elle ». Saint-Simon se pense comme l'ingénieur de la transition d'un système vers l'autre. Il préconise le maintien du rôle du roi comme médiateur symbolique non plus entre le ciel et la terre mais entre deux périodes historiques, et cela pour éviter une révolution... Il faut aussi créer une idéologie nouvelle, une religion construite sur d'autres bases pour accompagner le processus historique, non plus selon la verticalité terre/au-delà, mais selon l'horizontalité des réseaux sociaux sur terre. Selon Pierre An-

² A vrai dire, les interventions « scientifiques » de Saint-Simon ont surtout fait ricaner ses contemporains.

sart, cette œuvre marque une véritable coupure dans l'œuvre de Saint-Simon. C'est à partir d'elle que se mettent en place les thèmes qui ne seront plus remis en cause : prépondérance des forces industrielles, émergence du régime industriel, C'est à partir de *L'industrie*, que Saint-Simon est lâché par ses soutiens libéraux : les riches souscripteurs se désengagent d'un projet qu'ils vont même jusqu'à dénoncer à la police.

1819, **Le politique** : L'ouvrage contient deux images célèbres. D'abord l'opposition entre le parti national et le parti antinational, ensuite celle des frelons et des abeilles. Le miel, c'est l'argent des industriels. Les frelons, ce sont les deux classes féodales oisives de l'ancien régime et de l'administration napoléonienne. Dénonciation du surcoût budgétaire de la bureaucratie. Rôle central du budget dans la circulation du sang/argent dans le corps social : le budget est le « cœur » du système. Saint-Simon assiste au gonflement des budgets publics. Il appartient aux industriels de gérer seuls la collecte d'Etat des fonds mis au budget. C'est aux industriels qu'il faut confier la tâche d'élaborer le budget. Saint-Simon oppose d'une part, le politique qui s'empare de l'argent et le gaspille (le politique, c'est le mauvais argent : celui qui vient d'un pillage par force – les impôts) et d'autre part, l'économique qui le produit (l'économique, c'est le bon argent qui résulte du travail). Centralité du rapport hommes/choses par le travail. La direction industrielle doit remplacer la domination politique. Pourquoi les industriels ne sont-ils pas plus actifs en politique ? Il faut les organiser et leur faire prendre conscience du rôle historique qui est le leur. En ce sens, le saint-simonisme est l'idéologie spontanée du libéralisme.

1819-1820 : **L'organisateur** : contient la célèbre Parole de Saint-Simon dont le titre est d'Olinde Rodrigues. Saint-Simon multiplie les images pour populariser sa doctrine. La société est un monde inversé. Il ne faut pas mettre d'autres hommes aux mêmes places, il faut au contraire changer le système des places. Cf la description du « parlement nouveau » selon Saint-Simon. La technocratie industrielle remplace la bureaucratie d'ancien régime. Périodisation historique selon Saint-Simon : 1. Le monde gréco-romain : polythéiste, domination des forces militaires, 2. Le monde féodal : théologie monothéiste, domination des forces militaires, 3. Le monde industriel : scientifique, domination des capacités scientifiques. Saint-Simon théorise la transition entre le système féodal-militaire visible et le système industriel émergent. Toute période est constituée d'un conflit entre deux logiques systématiques. Tout système en cache un autre et la période de transition est celle où l'équilibre bascule. La vérité du social, c'est que la société est une entreprise.

1820-1822 : **Du système industriel** est un ouvrage sur le thème de la transition sociale. Saint-Simon aborde les moyens concrets pour sortir du système féodal vers la société industrielle. Il faut évaluer le risque que la transition «se cristallise » et ne joue pas son rôle de passage des flux. Alliance du roi (qui appartient à l'ancien régime) et des industriels qui ont tout le pouvoir : la fusion du symbolique et de l'économique livre la vérité du politique. Les industriels doivent entrer en lice et former un parti politique qui manifeste la conscience qu'ils ont de leur rôle. Le vrai pouvoir politique est dans l'administration. *Substitution de l'administration des choses au gouvernement des hommes*. Il faut remettre sur pied le rapport inversé gouvernement/administration. Le gouvernement est quasi inutile. Suppression de l'armée. Organisation de l'Etat sur le modèle de l'entreprise. « La France est devenue un immense manufacture » : autorégulation entrepreneuriale qui rend superflu le rôle de l'Etat. Le rôle des artistes sera de produire les images qui faciliteront la saisie de ce projet rationnel.

3. 1825 : la phase idéologico-religieuse

1825 : **Le nouveau christianisme** (sous-titré : *dialogues entre un conservateur et un novateur*) est rédigé l'année de sa mort. Il s'agit d'une tentative de refondation du lien social par la mise en place d'une religion universelle unique. Le culte consiste en la construction de réseaux sur toute la planète. Saint-Simon désapprouve la rédaction en 1823 du *Catéchisme des industriels* par Auguste Comte. Il reproche la faiblesse « religieuse » du texte de Comte qui revendique une stricte approche « positive » c'est-à-dire scientifique et qui oppose l'idéologie, le symbolique à l'économique. Le ciment social doit être aussi de nature symbolique. Saint-Simon vise une religion laïcisée, une morale qui offre un supplément d'âme à l'industrialisme. Les savants doivent constituer le clergé de la nouvelle religion rationnelle. : « l'âge d'or est devant nous ».

Saint-Simon postule la nécessité de Dieu comme fondement du lien social. Il faut retrouver le rapport immédiat entre le divin et l'humanité par un retour aux sources du christianisme primitif. La félicité terrestre réside dans les grands travaux d'utilité publique pour une occupation rationnelle de l'espace humain afin de mettre au travail les plus pauvres et de constituer les réseaux de l'harmonie universelle.

1.2.2. Les Saint-simoniens

Sources :

1. Sébastien Charlerty, *Histoire du saint-simonisme*, Gonthier, 1931
2. Pierre Musso, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, PUF Coll. *Que sais-je ?* n° 3468
3. Christophe Prochasson, *Saint-Simon ou l'anti-Marx*, Perrin, 2005
4. Antoine Picon, *Les saint-simoniens*, Belin 2002

L'audience de Saint-Simon en son vivant est restée des plus restreintes. Le saint-simonisme est essentiellement l'affaire des disciples. Il est un effet de reconstruction dans le cadre des relations souvent conflictuelles des disciples, chacun se disputant le privilège de la clairvoyance sur la signification réelle de l'œuvre du maître.

Le noyau des premiers saint-simoniens réunit une élite d'esprits scientifiques. Olinde Rodrigues, le plus proche disciple à la mort de Saint-Simon, un jeune homme de 31 ans, avait été répétiteur de mathématique à l'École polytechnique³. Il était directeur de la Caisse hypothécaire. Saint-Amand Bazard est quant à lui l'un des fondateurs de la Charbonnerie française.

1824	<i>Le nouveau christianisme</i>	Présenté par Saint-Simon devant un petit groupe de 7 personnes dont Olinde Rodrigues et Barthélemy Enfantin, le poète Léon Halévy, le docteur Bailly, le juriste Duvergier.
22.05.1825		Obsèques de Saint-Simon
1826		Création du journal « Le producteur », qui, mensuel en avril 1826, disparaît en décembre 1826 par manque d'argent et en raison de la fatigue des rédacteurs. A la fin, la rédaction du numéro reposait sur les épaules du groupe Enfantin, Bazard, Buchez, Laurent, Rodrigues et Rouen. Sa disparition marque la fin de la période philosophique du saint-simonisme.
1827-1828	Expansion silencieuse	Deux années de silence et de réflexion : l'école ne disparaît pas ; les liens se renforcent. Le recrutement se fait à l'École de polytechnique. Arrivent Abel Transon, Jules Lechevalier, Euryale Cazeaux, certains, comme Carnot et Michel Chevalier venant de l'ordre du Temple. A partir du 17 décembre 1828, se déroule l'exposition de la doctrine saint-simonienne, sous forme de conférences orales.
1829	Noël 1829	Le collège saint simonien élit (dans l'appartement de Duveyrier) deux Pères suprêmes, tabernacle de la loi vivante : Bazard et Enfantin, dualité incarnant la raison d'un côté et la passion de l'autre. Influence prépondérante d'Enfantin (qui, malade, n'assiste pas à son intronisation). Buchez ne vient pas à la réunion et quitte la famille. Olinde Rodrigues, le plus ancien, légitime la hiérarchie. La Famille se réunit 3 fois par semaine rue Monsigny, en l'hôtel de Gesvres, qui devient jusqu'en octobre 1830 un temple saint-simonien. Ralliement de nombreux polytechniciens. Très vite, Enfantin prend la direction du mouvement et accentue sa tournure religieuse.
	<i>L'organisateur</i>	Hebdomadaire fondé en juillet par Laurent avec pour devise : « <i>Tous les privilèges de la naissante, sans exception seront abolis. A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres</i> »
1830-1831		Les six prédicateurs ⁴ de la doctrine sont : Abel Transon, Pierre-Mathieu Laurent Emile Barrault, Jean Reynaud, Edouard Charton, Moïse Retouret. Enseignement rue Taitbout tous les dimanches jusqu'en janvier 1832 puis en la salle de l'athénée en face de la Sorbonne, devant 400 à 500 personnes. Mise en scène théâtrale du rituel saint-simonien, ce qui participe de la notoriété du groupe.
	30 juillet	Déclaration publique des saint-simoniens sur la situation politique après la révolution de juillet.

³ En 1830, on dénombre 130 saint-simoniens parmi les 3.500 anciens élèves de polytechnique.

⁴ Ces prédications s'expriment dans un style souvent ampoulé fait d'exaltation et de ferveur. Le lyrisme saint-simonien est une des expressions du romantisme naissant. Il répond au désir de changement de la génération née autour de 1800 dans une société bloquée par des couches sociales tournées vers le passé.

	11.11 1830	<p><i>Le Globe</i>, journal libéral, passe aux mains des saints simoniens par le truchement de Pierre Leroux⁵ et surtout de Michel Chevalier qui est appelé par Enfantin et prend la direction du journal à côté de Leroux. Le journal (qui est situé dans le même immeuble de la rue Monsigny) vit des libéralités des donateurs et du militantisme de ceux qui l'écrivent. Il comptait 1600 abonnés en octobre 1830 et passe assez vite à 833 en avril 1831, puis à 685, le 31 mai. A partir du 5 septembre 1831, <i>Le Globe</i> est distribué quasi gratuitement (2.000 exemplaires sur 2.500). Il cesse de paraître le 20 avril 1832.</p> <p>Enfantin rédige sa <i>Lettre à Duveyrier sur la vie éternelle</i>.</p>
1831	11 novembre	Bazard quitte la secte, suivi par 19 dissidents.
	27 novembre	Enfantin prononce un discours qui réserve l'apostolat aux hommes.
	28 novembre	Les saint-simoniens se constituent en société en nom collectif. Olinde reçoit procuration sur tous les biens. On décide d'un emprunt.
		Le pouvoir envisage des poursuites contre les saint-simoniens sur la base de l'article du code pénal qui interdit les réunions de plus de 20 personnes. Rien n'est entrepris avant janvier 1832
1832	janvier	<p><i>Le globe</i> ajoute à son titre « Appel aux femmes, Organisation pacifique des travailleurs » ; on lance l'emprunt en janvier et en février, avec engagement d'une publicité sur toutes les opérations financières. En même temps, le Préfet formule des accusations d'escroquerie contre la secte.</p> <p>Bazard publie un opuscule dans lequel il dénonce les aspects de la doctrine qui l'ont conduit à se retirer. Il mourra le 29 juillet 1932.</p> <p>Le degré des ouvriers devient le degré des industriels. L'expérience durera un an. Fin 1832, elle est terminée.</p>
	22 janvier	La police intervient rue Taibout. Arrestations et saisies rue Monsigny.
	Février-mars	Rodrigues quitte le mouvement sur la question de la femme, Enfantin reconnaissant à celle-ci le droit exclusif de reconnaître l'enfant d'un couple.
	20 Avril 32	<i>Le Globe</i> cesse de paraître (distribué gratuitement, il tirait encore à 4.200 exemplaires). Les articles d'adieu seront regroupés dans une rubrique titrée « La prophétie ».
	Avril	Retraite de Ménilmontant : Enfantin et 40 apôtres (le lendemain de la mort de la mère d'Enfantin). Règles de vie centrées sur l'entraide mutuelle, sans que pour autant il y ait un égalitarisme absolu, une certaine hiérarchie étant maintenue. Succès grandissant de curiosité : on cite près de 5.000 personnes dans les jardins de Ménilmontant.
	27-28 août	Procès politique des saint-simoniens devant la cour d'Assises. Enfantin ne cesse de prophétiser, annonçant le femme messie. Condamnation d'Enfantin et de Chevalier à un an de prison. Interdiction de la société saint-simonienne.
	19 octobre	Procès pour escroquerie en correctionnelle. L'affaire se termine par un non-lieu.
	novembre	Dispersion du groupe
	15 décembre	Incarcération d'Enfantin et de Chevalier. Ils seront graciés le 1 ^{er} août 1833.
1833		Diaspora saint-simonienne
	22.01. 1833	Barrault fonde une association « Les compagnons de la femme »
	22.03.1833	Barrault embarque pour Constantinople
1833-1837		Septembre 1833-janvier 1837 : séjour d'Enfantin en Egypte 1834 : chantier de barrage sur le Nil qui tourne mal. Enfantin affecté par la mort de son père, rentre en France en octobre 1836.

⁵ La profession de foi saint-simonienne publiée par le journal sous la signature de Pierre Leroux sera en vérité rédigée par Sainte-Beuve

1835		Vente de Ménilmontant. C'est la fin du saint-simonisme comme mouvement collectif.
1839-1841	décembre	Enfantin est nommé membre d'une commission scientifique en Algérie.
	30.10.41	Enfantin revient d'Algérie, avec un ouvrage sur <i>La colonisation de l'Algérie</i> que les autorités se gardent bien de publier.
1845		Chevalier est élu député.
1858		Enfantin publie un ouvrage intitulé <i>La Science de l'homme ou physiologie religieuse</i>
1860		Chevalier est élu sénateur
		Enfantin s'associe à plusieurs de ses fidèles pour créer une société de secours mutuel destinée à perpétuer l'Oeuvre. On y retrouve : Arlès, Michel Chevalier, Elime et Issac Péreire, Lambert, Fournel, Charles Duveyrier, Guérault, l'Habitant, Laurent, Corrèze, Cendrier, Félicien David, Holstein, Talabot, Urbain, Vinçard, Aglaé Saint-Hilaire.
31.08.1864		Mort d'Enfantin
1879		Mort de Chevalier

Le saint-simonisme se développe ainsi sur une dizaine d'années : de 1825 à 1835.

1. 1825-1831 : formulation de la doctrine et création de l'Eglise

- 1.1. 1^{er} juin 1825 : **Création d'une société et d'un journal** *Le Producteur, Journal philosophique de l'Industriel, des Sciences et des Beaux Arts*, avec pour devise « L'âge d'or est devant nous » : il proclame les principes d'une philosophie nouvelle selon laquelle « la destination de l'espèce, sur ce globe, est d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage la nature extérieure ». Le développement de l'industrie et la distribution des biens sont présentés comme le moteur des relations sociales. Le point de vue est celui de la science positive et expérimentale : il s'agit de comprendre les lois qui régissent les sociétés pour en établir une gestion scientifique. Il faut se détacher des formes actuelles de gouvernement *qui ne sont que des manies de vieux comédiens applaudis par des spectateurs à gages*. Un pouvoir spirituel régi par la science assurera la solidité du lien social. Pas d'égalitarisme : ce sont les compétences qui sont aux commandes. Le monde sera organisé par un corps de savants. Dans la pratique industrielle, l'autorité doit l'emporter sur la liberté : il faut une règle et une direction. Insistance sur le rôle des communications et des transports (réseaux, canaux, chemins de fer..) voies et chemins de l'harmonie universelle ; insistance non moins sur l'exploitation rationnelle du globe associée aux échanges « immatériels » par la biais du crédit (qualifié de « spirituel »). L'ingénieur-polytechnicien figure comme l'officiant de la société industrielle faite de production et de réseaux. Trois mots clés résonnent aux oreilles des élites intellectuelles appelées à jouer le rôle central : organisation, association, communication. Il y a dans cette perspective une conception très naïve du capitalisme social : la réunion des banquiers et des industriels sous la direction intellectuelle des savants ne peut produire que des bienfaits pour les travailleurs : « Mettant les capacités en rapport avec les capitaux, elle stimulera l'énergie morale des travailleurs, découvrira les inventeurs pauvres et les enrichira : on contempera la Fortune et la Gloire désormais réconciliées, inscrivant sur la porte de leur temple : « Au génie de la production » (Charley, page 36). La commandite par actions est la seule structure capable de transformer les intérêts individuels en intérêt général. La revue propose des solutions techniques souvent très détaillées, notamment dans la mise en place d'un réseau bancaire à la dimension du progrès industriel à promouvoir. Par son organisation centralisée, la banque sera l'instance qui organisera le crédit et règlera les flux entre les lieux de production et empêchera l'anarchie du marché. En tout cas, l'action doit être réglementée, en particulier par le collège des savants qui agissent au nom de la science positive : il n'est pas question d'adopter les dogmes libéraux de la liberté du marché qui est source de désordres et de conflits. Les saint-simoniens échoueront à réunir ce collège de savants, ce qui les conduira à mettre en œuvre la dimension strictement capitaliste de leur projet : ils deviendront banquiers et industriels. Quant à l'art, il doit cesser d'être individuel pour participer à la grande œuvre collective : il doit être social et « remuer les masses ».

Les libéraux du *Globe* n'ont pas manqué d'attaquer les thèses du *Producteur*, en rappelant l'opposition libérale à toute intervention extérieure à l'économie, surtout celle de l'Etat. Seul compte l'individu aux yeux des libéraux ; les notions de peuple, de société, de nation ne sont que des abstractions dangereuses. Le *Globe* traitait les saint-simoniens d'Egyptiens, de « prêtres de Thèbes et de Memphis ». Il les accusait de vouloir mettre en place une théocratie.

- 1.2. **Deux années de regroupement silencieux**, c'est la période d'« expansion silencieuse » : après la disparition du *Producteur*, le groupe des saint-simoniens se réduit à 6 personnes : Enfantin, Bazard, Buchez, Laurent, Rodrigues et Rouen.
- 1.3. **Exposé de la doctrine** : *L'exposition de la doctrine* rassemble les conférences faites par les disciples entre 1828 et 1830. Il s'agit de mettre de l'ordre et de la cohérence dans la doctrine du maître. On tente d'établir une orthodoxie pour répondre à l'état de crise de la société. Déterminisme historique sous forme d'une alternance entre périodes « organiques » (dominées par l'esprit de synthèse qui se manifeste à travers le lien religieux) et périodes « critiques », (dominées par l'égoïsme) le processus rendant inévitable une « révolution » qui ne soit pas destructrice. A chaque époque déterminée (selon une sorte de hégélianisme lointain) apparaît un personnage qui dit le secret de l'absolu et dicte le secret de la loi à suivre : Saint-Simon est le Maître des temps contemporains. Il éclaire l'avenir : réduction des antagonismes et montée en puissance de l'association. L'état social doit être modifié : les abeilles doivent chasser les frelons : « songeons aux moyens ». Le principe est « A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres », qui est loin d'être un principe égalitaire. Le saint-simonisme maintient en effet les hiérarchies, « selon les capacités ». C'est aux élites qu'il appartient d'organiser la société⁶. « Le seul droit à la richesse, c'est-à-dire à la disposition des instruments de

⁶ Il y a constamment dans le saint-simonisme un balancement entre la verticalité de la hiérarchie (principe du commandement par les élites) et l'horizontalité du réseau (principe de coopération)

travail, c'est la capacité à les mettre en œuvre ». Plaidoyer pour une collectivisation des moyens de production industrielle (inflexion socialisante sous l'influence de Bazard) : les saint-simoniens plaident pour la suppression de l'héritage. La propriété, en effet, n'est légitimée que par la capacité, c'est-à-dire par le mérite personnel ; la libre concurrence du marché selon le libéralisme est associée à un état de guerre primitif qui doit cesser au nom de l'organisation rationnelle des moyens de production. L'argumentation demeure toutefois centriste pour éviter les heurts révolutionnaires. Centralisation bancaire dans une perspective de rationalisation de l'activité économique. Rôle d'une éducation nouvelle pour créer le sentiment d'appartenance collective. Le lien social nouveau a besoin d'une religion : l'humanité a un avenir religieux. Les prêtres seront les personnages principaux de la société à venir qui ressemble fort à une sorte de théocratie. Aux époques organiques, il n'y a jamais opposition entre la religion et la science. La religion, aux yeux des saint-simoniens, c'est tout bonnement le sentiment de la solidarité sociale. Accentuation donc de la tendance religieuse, messianique. La société doit être soutenue par un enthousiasme collectif. Les prédications rue Monsigny, rue Taranne, rue Taitbout à Paris prennent un tour sentimentaliste et grandiloquent : on fait appel avec force à une sentimentalité débordante et à la compassion envers les prolétaires.

Les saint-simoniens ont été surpris par le recrutement ouvrier, eux qui préconisaient une réforme par le haut, sous la direction des élites capacitaires. L'organisation du degré des ouvriers puis des industriels s'est efforcée de contrôler dans le cadre de la hiérarchie et des rituels cette population adhérente en lui laissant le moins d'initiative possible. Par ailleurs, beaucoup d'ouvriers sont venus pour des raisons d'assistance immédiate, ce qui a donné très vite à la Famille un rôle de soutien paternaliste, non loin de la charité. Un attrait du saint-simonisme consistait par ailleurs à occuper la place laissée vide par l'interdiction des corporations : l'idée d'association plaisait à une population ouvrière pour l'essentiel composée encore de métiers artisanaux où le savoir-faire reste important. Enfin, la classe ouvrière en voie de composition dans le capitalisme établi découvrira bientôt la violence sociale du travail encadré dans les grandes structures industrielles que les saint-simoniens appelaient de leurs vœux.

- 1.4. **Création de l'Eglise** : Après une phase théorique, il s'agit cette fois de propager la doctrine sur le mode de la foi qui mobilise non plus seulement la raison mais l'enthousiasme. C'est Enfantin qui insistera le plus fortement sur ce recours à la sensibilité et la chaleur des convictions. C'est lui qui réussit à mettre de côté les partisans d'une action basée sur les seules convictions de la Raison. Il se prétend appelé par la Providence et diffuse autour de lui une exigence d'adoration, lui-même, si près de Dieu, affectant envers les autres une distance très calculée, interdisant toute familiarité comme une attitude déplacée devant les représentants de Dieu. C'est aussi Enfantin qui crée l'Eglise du Midi⁷. Mise en place d'une hiérarchie selon trois niveaux : les Pères, le Collège des anciens⁸ et un apostolat secondaire. Succès grandissant des prédicateurs. Saint-Simon est le nouveau Christ. Enfantin loue une maison, rue Monsigny, où s'ébauche un début de vie commune. C'est là que se tiennent les réunions régulières de la Famille. On se prépare à adopter un costume : le bleu de toutes les nuances, selon la hiérarchie, devient la couleur saint-simonienne. Les missions se multiplient en France, notamment dans le sud et à l'étranger (où l'effort y est concentré sur la Belgique, avec peu de succès).
- 1.5. **La propagande** : juillet 1829, fondation de l'*Organisateur*, par Laurent. En octobre, les prédications ont lieu dans la grande salle de la rue Taibout. Les saint-simoniens se laissent surprendre par la révolution. Du reste, une révolution « qui détruit », ce n'est pas leur affaire. Le 30 juillet, ils diffusent une déclaration publique sur la situation politique après la révolution de juillet. Le contenu de cette circulaire : il ne suffit pas de détruire ; il faut maintenant construire et ce sera la tâche des saint-simoniens qui sont « au-dessus des partis ». La déception liée au choix de Louis-Philippe est néanmoins durement ressentie. Les prédicateurs excellent dans la sensiblerie rhétorique pour annoncer les temps nouveaux. D'autres conférences sont faites place de la Sorbonne devant un public de quelque 500 personnes, mais un public dissipé et les conversions sont plutôt rares. On crée un degré des ouvriers qui devient un degré des industriels. A partir de 1831, c'est le journal *Le globe*, devenu saint-simonien en décembre 1830 par la conversion de son rédacteur en chef Pierre Leroux, qui est le principal vecteur de la propagande : il devient « le journal de la doctrine de Saint-Simon ». La devise proclamée est : « *Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; tous les privilèges de la naissance sans exception seront abolis ; à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres* ». *Le Globe* procède sans aucun doute à un réel radicalisme politique. On fait nettement le choix de la misère laborieuse contre la richesse paresseuse. On tient un discours antilibéral contre l'anarchie du marché et on préconise de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme. Il faut moraliser l'économie politique et la mettre au service de l'homme. On parle de transformer le régime de la propriété qui doit devenir une propriété sociale. La terre comme instrument de travail doit apparte-

⁷ « Gloire à Dieu, Gloire à Saint-Simon, gloire à nous, gloire à nos chers frères du Midi ! Je suis en pleine joie. Nous avons semé en bonne terre. La récolte est superbe » déclare Enfantin (Charlerty, page 65)

⁸ Parmi les 16 membres du « collège » figuraient six polytechniciens : Margerin, Michel Chevalier, Fournel, Talabot, Transon et Cazeaux.

nir à L'Etat qui se charge de la distribution, une distribution inégale selon les capacités et les œuvres (le saint-simonisme n'est pas égalitaire). On se prononce contre l'héritage. En même temps, l'anti-parlementarisme saint-simonien permet d'exprimer un élitisme délirant selon lequel la légitimité ne sort pas des urnes ignorantes mais est attribuée par un signe « divin », « des traits de feu gravés sur le front » des élites capables. La banque est réaffirmée comme le centre d'un véritable gouvernement économique. On préconise surtout un vaste plan de travaux publics en particulier dans le domaine des communications. On exalte une sorte de triarchie qui anticipe celle de Moses Hess, l'économie revenant à l'Angleterre, la Science à l'Allemagne et la religion (autrement dit la direction morale du mouvement) à la France. Par ailleurs, il faut noter une accentuation du goût pour le spectaculaire et la parade et des attitudes de secte : on abandonne son métier et sa fortune pour la Doctrine. C'est Enfantin qui accentue l'importance de la dimension religieuse. Les cérémonies « religieuses » se multiplient.

- 1.6. **La querelle avec Comte et Fourier** : Auguste Comte avait quitté Saint-Simon en raison des dérives religieuses du fondateur ; son éloignement d'Enfantin ne pouvait que s'accroître. Fourier, quant à lui, mena une querelle en droit de propriété, les saint-simoniens ayant plagié, à ses yeux, ses propres découvertes. Il publie contre eux un manifeste intitulé : *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès*. Singulier : Fourier attaque avec violence le projet de suppression de l'héritage...

2. 1831-1832 : crise entre les deux « Pères », Enfantin et Bazard. Exclusion de l'aile socialisante du mouvement

- 2.1. **Fin 1831, passage du dogme au culte** : c'est l'occasion du schisme entre les deux Pères sur la question de l'affranchissement de la femme. Le débat commence en fait dès 1830 avec l'entrée de Cécile Fournel au collège. L'opinion publique accusait volontiers les saint-simoniens de prôner la communauté des femmes. Il fallut mettre les choses au point et affirmer un attachement au sacrosaint mariage chrétien. Enfantin par contre préconise un dépassement de la morale chrétienne du mariage. Il faut, dit-il, respecter les deux types fondamentaux de passions, les passions mobiles et les passions immobiles. Sous l'influence de Fourier à cet égard, il préconise d'introduire cette dualité mobilité/immobilité dans la nouvelle loi morale par des mariages temporaires (sous la direction morale du couple prêtre/prêtresse). Cf Lettre d'Enfantin à sa mère, en août 1831. Attente de la Femme-Messie par Enfantin, cette femme devant régler la nouvelle loi morale, la loi des convenances qui trace une limite avec la débauche (par exemple : à qui seront les enfants ?). Bazard refuse le mysticisme exalté d'Enfantin, une doctrine qu'il estime délirante. Les débats se font de plus en plus vifs au sein de la Famille. Bazard se retire le 11.11.1831 et laisse Olinde devenir le chef du Culte, Enfantin restant le seul Père. Bazard est suivi par Leroux, Carnot, Lechevalier et Transon (ces deux derniers devenant fouriéristes).
- 2.2. **Enfantin persiste dans son attente de la Femme Messie** (il préside à côté d'un fauteuil vide...). Il préconise en même temps la mise en commun des fortunes... Son emprise sur le groupe est désormais sans contrepoids. Il est le Père suprême et le pape de l'humanité. Enfantin devient l'objet d'une adoration sans retenue : il est l'Homme-Dieu. En 1830, Enfantin rédige sa *Lettre à Duveyrier sur la vie éternelle*. C'est le seul texte métaphysique des saint-simoniens (pour qui la religion est d'abord un lien social). Les âmes sont éternelles et habitent les vivants : dans le corps d'Enfantin, c'est, par leur âme, saint Paul et Saint-Simon qui « vivent ». Enfantin développe ainsi une théorie de la migration des âmes dans le temps et dans l'espace. A l'orient (la chair) correspond l'occident (l'esprit). : la méditerranée au centre est le lieu où se rencontrent chair et Esprit. Lutte et conciliation entre Othello (la constance) et Don Juan (le mobile). Chevalier conçoit la méditerranée comme le « lit nuptial » de l'Orient et de l'occident. On imagine un réseau de voies ferrées pour irriguer l'espace associatif. Percement des isthmes de Suez et Panama. Il suffit consacrer à cette œuvre de paix les dépenses militaires des Etats.
- 2.3. **En vérité, ce schisme coïncide avec la révolte des canuts en 1831**, insurrection qui marque la fin du mouvement révolutionnaire de 1830 et la répression du mouvement ouvrier. Le débat sur la femme a permis d'opérer le tournant réformiste du saint-simonisme : Enfantin exclut l'aile socialiste du mouvement au profit de la composante polytechnicienne et industrielle. Les leaders saint-simoniens se démarquent de l'action des canuts. Refus de la conflictualité politique au nom du consensus technocratique. Liquidation des tendances communistes autour de Bazard. On peut parler d'une gauche et d'une droite saint simoniennes partagées sur les choix entre politique et technocratie, entre communisme et communication.

3. 1832. Le Culte, le départ de Rodrigues, la fin du Globe et la répression

- 3.1. Ceux qui restent fidèles à Enfantin le proclament « divin » : le 27.11.1831, la réunion fondatrice du nouveau mythe annonce le passage au culte. Le réseau devient le symbole de l'association universelle. Rôle dominant, sinon exclusif des ingénieurs et des banquiers. Administration des intérêts matériels de la société par une élite technocratique. L'essentiel réside dans la construction universelle de réseaux. Enfantin/Chevalier prennent le pouvoir au détriment de Bazard et de Rodrigues. Chevalier publie dans *Le Globe*, le 12 février 1832, son article « Le système méditerranéen » qui va devenir le manifeste du mouvement dans lequel il préconise une communication entre l'Orient et l'Occident (la chair et l'esprit, la méditerranée est le « lit nuptial, de cette rencontre). Association de réseaux matériels (chemin de fer) et immatériels (banques). Mystique technocratique du réseau = industrialisme

libéral dans lequel basculent une majorité de saint-simoniens. Chevalier deviendra un proche conseiller de Napoléon III.

- 3.2. Lancement de l'emprunt et schisme de Rodrigues sur la question de la femme, Enfantin reconnaissant à celle-ci le droit exclusif de reconnaître l'enfant. Après Bazard, « le chrétien », c'est « le juif » Rodrigues qui « termine » sa mission : Enfantin poursuit seul.
- 3.3. 22 janvier 1832 : intervention policière contre les saint-simoniens. Les difficultés financières deviennent aiguës.
- 3.4. 20 Avril 32 : *Le Globe* cesse de paraître (les articles d'adieu seront regroupés dans un rubrique titrée « La prophétie »).

4. Ménilmontant, le procès d'assises

- 4.1. Enfantin organise le 22 avril avec emphase les funérailles de sa mère et annonce sa retraite avec 40 de ses fils à Ménilmontant : il s'agit de se retirer pour se renforcer avant de passer à l'action : « Il faut que nous sortions de cette retraite, noyau compact et imbrisable ». Il s'agit aussi d'attendre l'arrivée de la Femme Messie. On abolit la domesticité ; on redistribue les tâches pour resserrer les liens : « nous nous inoculons la nature prolétaire ». Exaltation mystique des moindres gestes (même celui de se laisser pousser la barbe comme Moïse, Jésus et... Enfantin). L'absence de la Femme impose le célibat (séparation des couples, dont celui de Fournel). Enfantin « donne » à la famille son fils naturel, le jeune Arthur. Le 6 juin, après s'être retiré pendant trois jours, il procède à la cérémonie de la prise d'habits : pantalon blanc, gilet rouge (boutonné par derrière pour rendre obligatoire la coopération), tunique bleue. Le dimanche, on ouvre le couvent au public nombreux qui assiste aux cérémonies. On compte jusque 5.000 visiteurs sur une journée.
- 4.2. 27 et 28 août 1832 : début du procès politique en cour d'Assises après une instruction de 6 mois. Divers chefs d'inculpation dont celui de réunions interdites de plus de 20 personnes (le fameux article 291) et outrage aux bonnes mœurs. Le contexte est celui des émeutes des canuts de Lyon. On laisse peser une accusation d'escroquerie pour captation d'héritage alors que cette juridiction d'assises ne permet pas aux accusés de s'en défendre. Enfantin, Chevalier et Duveyrier sont condamnés à un an de prison. La Famille est dissoute.
- 4.3. Pendant le procès, à Ménilmontant, on se met à rédiger *le Livre nouveau*, une façon de Bible nouvelle écrite en juillet 1832 au cours de quatre séquences de nuit par Enfantin et sept disciples : Barrault, Fournel, Michel, Duveyrier, Lambert, Talabot et Eichthal. En vérité, il s'agit de véritables séances de délire. Le livre nouveau ne fut d'ailleurs jamais publié. C'est un témoignage de l'état mental des saint-simoniens après trois mois de couvent.
- 4.4. Pendant ce temps, les problèmes de trésorerie s'accumulent. Dès septembre, le groupe commence à se désagréger. Le groupe est piégé par l'attente de la Femme Le credo reste : « je crois à la régénération sociale fondée sur l'égalité de l'homme et de la femme et j'attends la femme qui la réalisera. » Toutefois l'inaction pousse à la dispersion et peu à peu les apôtres rejoignent la vie bourgeoise.
- 4.5. Le 19.10.1832 : procès en correctionnelle pour escroquerie avec un acquittement général.
- 4.6. Le 15.12.1832, Enfantin et Michel Chevalier rejoignent la prison. Après avoir reçu avec pompes dans sa cellule, Enfantin accomplit sa « retraite », et rompt avec Chevalier, lequel coupe tout contact avec les saint-simoniens et entre dans une maison de santé. Enfantin médite sur l'Orient et sur ses noces avec l'Occident autour de la Méditerranée. L'occident a enfanté le Père. C'est l'Orient qui donnera la Mère. Enfantin envoie Barrault à Constantinople. Le 22 janvier 1833, Barrault fonde une association « Les compagnons de la femme » autour de laquelle se groupent une vingtaine de saint-simoniens qui se partagent en trois groupes, l'un à Lyon, l'autre à Constantinople, le troisième au Caire..

5. La dispersion des apôtres

- 5.1. Le 23.09.1833, Enfantin part pour l'Égypte: il demeure fidèle à la mystique de la Femme Messie et à celle du réseau. Il reprend son Autorité sur les fidèles. En vérité, c'est Fournel qui a la capacité de négocier la construction du Canal avec les autorités turques. Mais celles-ci préfèrent la construction d'un barrage sur le Nil. Enfantin pousse à accepter cette tâche que Fournel trouve indigne de leurs idéaux (un mur au lieu du percement d'une voie de communication). Fournel quitte le Père avec fracas et rentre en France. Enfantin est déstabilisé d'autant plus que les travaux du barrage tardent à se mettre en œuvre et connaissent toutes sortes de difficultés (dont une épidémie de peste). Enfantin occupe son temps en rédigeant des projets que personne ne lit. Pendant ce temps les doutes assaillent les membres de la Famille. Des morts surviennent (Hoart en 35, sur qui reposait la construction du barrage, Ollivier en 36). Débâcle de la mission. Retour en France en janvier 1837.
- 5.2. Le retour d'Enfantin active les dissensions dans la Famille. Enfantin est obligé de se chercher un emploi mais il ne peut rien accepter qui le dégrade (il accepterait même une « liste civile » de la part de ses Fils et Ribes est prêt à lui offrir la moitié de son traitement de professeur). Enfantin s'imagine dans le rôle de conseiller des rois. Il écrit en 1837 sa *Lettre à Henri Heine* où il prophétise le rôle sacré de l'Autriche. Le 26 mars 1837, il écrit au roi pour informer ce dernier de ses recommandations politiques. En fin de compte, il est nommé en décembre 1839 membre d'une commission scientifique pour l'Algérie.
- 5.3. Enfantin continue à prophétiser en direction cette fois du duc d'Orléans en qui il place tous ses espoirs (ainsi qu'en Lamartine) notamment sur le fait qu'il confie aux musulmans la tâche d'apporter la civilisation et la science occidentales en Afrique noire...ou encore sur l'organisation d'une « armée » de travailleurs mis au travail par l'Etat - avec uniforme - pour s'occuper des fortifications de Paris. Il adresse ainsi plus de trois cents lettres, espérant se voir confier une mission de conseiller plus presti-

gieuse. Devant le silence, Enfantin se lasse. Le 30.10.1841, il est à Marseille. Il rapporte de son séjour un ouvrage sur « La colonisation de l'Algérie », dans lequel il envisage les modalités de l'association dans le cadre colonial en utilisant le droit tribal, collectif, des Algériens (un droit, selon Enfantin, sans transmission d'héritage). Le modèle de la société anonyme représente pour lui la synthèse de la propriété individuelle et de l'usage collectif des instruments de travail. Il faut créer une hiérarchie industrielle basée sur les capacités. C'est au gouvernement à gérer des colonies militaires en s'appuyant sur l'organisation de l'armée dans le sens du bien collectif adapté à l'esprit de la tribu algérienne. Il faut organiser une armée de travaux publics. Pour ce qui concerne les colonies civiles, il faut partir du principe de la propriété collective : le colon doit devenir un fonctionnaire. Enfantin préconise une organisation par familles hiérarchisées sur le modèle militaire. Les colonies indigènes passeront nécessairement sous contrôle militaire français... Le ministère refusa de faire imprimer le Mémoire d'Enfantin.

6. Le saint-simonisme finissant

- 6.1. 1843 : Enfantin place à présent ses espoirs dans ... l'Eglise. Par ailleurs il se lance dans la construction et la réorganisation du réseau de chemins de fer. En 1846, il est secrétaire général de la ligne Paris-Lyon. Il se lance ensuite dans le projet de percement de l'isthme de Suez. La société internationale d'étude du projet est mise en place le 27.11.1846 : Enfantin représente la France.
- 6.2. Les idées et principes du saint-simonisme (organisation, antilibéralisme, centralisation par l'Etat..) poursuivent une carrière dans l'action et la réflexion de Buchez, de Leroux, de Louis Blanc, de Pecqueur. Enfantin est par contre indifférent à Fourier, Proudhon, Cabet.
- 6.3. 1848 : plusieurs saint-simoniens de la « gauche » du mouvement participent à la révolution. Trois d'entre eux se trouvent à la tête du ministère de l'instruction publique. Carnot est ministre. Enfantin participe à la création du journal *Le crédit* qui durera 21 mois jusque août 1850. Il accueillera le coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte comme un « décret providentiel ».
- 6.4. Après 1848, les saint-simoniens de droite collaborent avec le capitalisme autoritaire de Napoléon III dont ils légitiment industriellement le coup d'Etat. Cela entraîne le discrédit du mouvement avec le second Empire. Enfantin se fait doubler par Lesseps dans le percement de l'isthme de Suez. Il retrouve un emploi à l'administration des chemins de fer. Il est fondateur aussi de la Compagnie générale des Eaux à Lyon... En 1858, il publie *La science de l'homme*. Il publie également *La vie éternelle* qui est une sorte de testament intellectuel. En 1860, il s'associe à plusieurs de ses fidèles pour créer une société de secours mutuel chargée de perpétuer l'Oeuvre. A côté d'un projet d'encyclopédie, Enfantin élabore le projet du Crédit Intellectuel, une sorte de fondation destinée à accorder des prêts sur capacité à des enfants pauvres doués. La démesure de ce projet entraîne une fâcherie publique avec Michel Chevalier.

Mise en place (3)

Mise en place (3) propose un aperçu du mouvement social naissant en France au début du 19^e siècle. La présente section concerne Charles Fourier.

Dans l'article qu'il écrit en 1843 pour le journal anglais « The new Moral World » sous le titre « Progrès de la réforme sociale sur le continent », Engels, parlant des réformateurs sociaux français, écrit ceci à propos de Fourier¹ :

« Vers la même époque que Saint-Simon, un autre homme appliqua la force de sa puissante intelligence à l'étude de la situation sociale de l'humanité : Fourier. Bien que les ouvrages de Fourier ne recèlent pas d'éclairs de génie comme nous en trouvons chez Saint-Simon et certains de ses disciples ; bien que son style soit pesant et montre à l'évidence que l'auteur s'est donné beaucoup de mal pour formuler clairement sa pensée et pour exprimer des idées pour lesquelles la langue française n'a pas de mots, il n'empêche que nous lisons ses ouvrages avec plus de plaisir, et qu'il s'y trouve plus de valeur réelle que dans ceux de l'école précédente. Certes, l'œuvre n'est pas dépourvue de mysticisme, elle en est même aussi marquée que possible, mais on peut facilement l'écartier. Ce qui subsiste alors ne se rencontre pas chez les saint-simoniens, c'est-à-dire une recherche scientifique, une pensée fraîche, systématique et sans préjugés : bref, c'est une philosophie sociale, alors que le saint-simonisme ne se définit que comme poésie sociale. »

Une *pensée fraîche* ? On peut dire les choses ainsi. Une *recherche scientifique* ? On ne peut vraiment pas dire les choses ainsi. Ce chapitre permettra d'en juger.

¹ Nous citons dans la traduction de Roger Dangeville, *Karl Marx, Friedrich Engels, Le mouvement ouvrier français*, tome 1, page 42-43, petite collection Maspero 1974.

1.3. Charles Fourier

Sources

Le site Internet de la *Fondation Charles Fourier*, à l'adresse suivante : <http://charlesfourier.fr>

Jonathan Beecher, *Fourier*, Fayard, Paris 19963

Pascal Bruckner, *Fourier*, Seuil, Coll. Ecrivains de toujours, 1975

Introduction par Simone Debout-Oleszkiewicz à Charles Fourier, « *Théorie des quatre mouvements, Le nouveau monde amoureux* », Les presses du réel, 1998

1.3.1. Eléments de biographie

Les informations sur la vie de Fourier proviennent pour l'essentiel de son principal biographe, Charles Pellarin, un disciple de la première heure qui semble avoir censuré bien des aspects jugés scandaleux de l'existence de Fourier, notamment ses opinions et ses conduites dans le domaine de la vie affective et sexuelle. Les données sur les premières années de sa vie dépendent particulièrement des témoignages de la famille et des premiers disciples qui se sont appliqués à donner une image édifiante du Maître.

07.04.72 Naissance à Besançon. Fourier est issu d'une famille de négociants aisés établis dans le commerce des draps.

La fortune du père provient à la fois de ses activités de négociant et d'un bon mariage en 1764 avec Marie Muguet (1741-1812), d'une famille de notables fortunés. Lui-même pré-nommé Charles, il meurt en 1781 : son fils a 9 ans. Il laisse une fortune appréciable. Fourier sera élevé par des femmes. Sa mère est une bigote illettrée.

Études au collège de Besançon jusque 1787. L'enfant est doué et remporte plusieurs prix. Selon ses biographes, il devra renoncer à une carrière d'ingénieur militaire réservée à l'époque aux membres de la noblesse.

En 1790, il entre en apprentissage de son métier de commerçant à Rouen, puis revient à Lyon pour y exercer une fonction de commis dans une maison de marchands drapiers. Lyon est à l'époque la seconde ville de France ; c'est un centre manufacturier (industrie du tissage de la soie) et culturel important. La ville est marquée par une forte tradition de pensée utopiste : la franc-maçonnerie y est très présente ainsi que divers cultes illuministes (Rose-croix, Swedenborgisme et Mesmérisme)

1793 A 21 ans, il reçoit un part de l'héritage de son père. La somme est considérable, même s'il la reçoit en assignats dévalués. Il investit dans un négoce de denrées coloniales : coton, riz, sucre, café à Lyon. Or la ville se rebelle contre la Convention montagnarde qui assiège la cité. Les denrées de Fourier sont réquisitionnées par les insurgés : il est ruiné. La répression de Fouché sera violente. Fourier, qui a été enrôlé par les royalistes, est arrêté comme suspect. Il est libéré grâce à l'intervention du mari de sa sœur Lubine, Leger Clerc qui est membre du comité révolutionnaire jacobin de Besançon.

Fourier est le contemporain de Hegel, mais à la différence du philosophe allemand qui a vu dans la révolution française « un superbe lever de soleil », il n'en a retenu que la violence et le désordre. Il gardera de ces événements une aversion profonde pour la révolution et pour les troubles sociaux en général. Sous certains aspects, Fourier partage certaines convictions de l'idéologie réactionnaire d'un Bonald ou d'un de Maistre, selon laquelle la révolution française est une punition de Dieu et la philosophie des Lumières une perversion de la pensée.

1794 Le 10 juin, il est enrôlé dans le cadre de la levée de masse de l'An II : il passe 18 mois avec l'armée du Rhin dans le Palatinat, intégré

- dans un régiment de cavalerie (il échappe à l'infanterie grâce à l'intervention d'un parent). Il est témoin des pratiques de concussion à grande échelle qui permettent aux fournisseurs de l'armée et aux fonctionnaires de bâtir des fortunes considérables.
- 1796 23 janvier : Retour à la vie civile, à Besançon d'abord, puis à Lyon où il retrouve un poste chez son ancien employeur. En décembre, il adresse à la municipalité de Bordeaux un mémoire portant sur une réforme de l'architecture urbaine. Il y détaille les règles urbanistiques d'une cité idéale.
- 1797 En 1797, il déménage pour Marseille où il va rester 2 ans. La ville est perturbée par le blocus anglais qui rend désormais impossible tout commerce au long cours et par les désordres politiques qui résultent de l'état de siège imposé par les résistances royalistes. Fourier racontera souvent avoir été le témoin des pratiques spéculatives de gros marchands déversant en mer des cargaisons de denrées qu'ils avaient laissées se gâter dans l'espoir de tirer de la pénurie ainsi créée un plus gros bénéfice.
- 1799 Il entreprend d'adresser aux autorités du Directoire un certain nombre de rapports proposant diverses réformes, notamment un plan de réorganisation de l'intendance des armées. Sans résultat. En avril, il quitte Marseille pour Paris où il réside pendant 8 mois, fréquentant les bibliothèques. Anecdote de la pomme : Fourier est scandalisé par la différence de prix entre une pomme récoltée en Normandie et ce qu'elle vaut sur la table d'un restaurant parisien.
- 04.06.1800 De retour de Paris, il s'installe à Lyon et retrouve un emploi de commis auprès de son ancien patron, Bousquet (« commis marchand de drap », mentionne sa carte d'identité de l'époque). Il est désormais un déclassé, obligé de travailler, d'occuper un poste subalterne dans le commerce : il devient, selon son expression, « un sergent de boutique ». Il vit en tout cas à l'écart de toute manifestation culturelle de la ville : on ne trouve son nom dans aucune association active à l'époque, qu'il s'agisse de loges maçonniques ou de sociétés diverses, gastronomiques, par exemple.
- Il deviendra aussi « courtier-marron », c'est-à-dire courtier dépourvu du brevet d'accréditation, une sorte de sous-statut dont il prendra la défense à plusieurs reprises contre les chambres de commerce et les courtiers accrédités, adressant, comme à son habitude, des mémorandums au préfet pour dénoncer les pratiques du commerce. Son emploi de commis et de commis voyageur le conduit à parcourir la France et l'Europe, ce qui n'est pas commun à l'époque étant donné les moyens de communication. Il acquiert une expérience directe des réalités sociologiques.
- 11.08.1800 Fourier envisage de fonder un journal en collaboration avec un dramaturge antijacobin et jouisseur bon vivant, Martainville, mais l'entreprise ne reçoit pas l'autorisation des autorités de censure du Consulat.
- 1803 En novembre 1803, Fourier collabore au *Bulletin de Lyon* (fondé par Ballanche, un écrivain du renouveau religieux) : il y publie des énigmes poétiques, qui rencontrent un public de femmes. Le 03.12.1803, Fourier annonce dans le même *Bulletin de Lyon*, dans un article intitulé « Harmonie universelle », l'existence d'« une théorie mathématique des destinées de tous les globes et de leurs habitants ». Sa notoriété s'installe. On en parle comme d'un génie ou d'un fou.
- Le 17.12.1803, il fait paraître un article plus politique intitulé « *Triumvirat continental* », qui est remarqué, notamment par la police. Le *Triumvirat*, visait les rapports entre la France, la Russie et l'Autriche. Le combat pour l'hégémonie en Europe aurait lieu entre la Fourier espérait en fait du règne d'une monarchie ou d'un empire universel que soient réunies les conditions favorables au passage vers l'Harmonie.

- France et la Russie.
- 1804 « Lettre au grand juge » (lequel était une sorte de ministre de la justice et chef de la police), lettre dans laquelle, sous le titre « *Harmonie sociale universelle et chute prochaine des trois sociétés civilisée, barbare et sauvage* », il déclare qu'il est « *l'inventeur du calcul des destinées, calcul sur lequel Newton avait la main et qu'il n'a même pas entrevu : il a déterminé les lois de l'attraction matérielle et moi, celle de l'attraction passionnée, dont nul homme avant moi n'avait abordé la théorie* ».
- 1806 *Égarement de la raison démontré par les ridicules des sciences incertaines* Il fait le procès des 3 sciences incertaines : métaphysique, politique et philosophie morale. Le texte ne paraîtra pas.
- 1807 Fourier rédige les « Quatre mouvements » dans la crainte qu'une loi de censure l'empêche bientôt de publier. Publication d'une courte brochure : « Sur les charlataneries commerciales »
- 1808 Avril : parution de la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Prospectus et annonce de la découverte*. Le livre paraît sans nom d'auteur et avec pour lieu de parution Leipzig au lieu de Lyon. C'est le premier ouvrage fondamental de Fourier. Fourier en assure lui-même une large distribution (600 exemplaires) auprès des critiques : une « fanfare », écrit-il. L'ouvrage ne rencontre toutefois aucun succès en raison de l'étrangeté du fond et de la forme. Les critiques évoquent plutôt la douce folie de l'auteur. La bizarrerie de l'ouvrage est un effet calculé par Fourier qui livre des fragments de sa théorie sans donner au lecteur les moyens d'en saisir tous les enjeux, comme une sorte de ballon d'essai. Il dira lui-même que cet ouvrage « est une espèce de parodie publiée avant la pièce ». Il prétend agir ainsi pour tester les réactions de ses lecteurs. Il offre, dit-il, « une perle enduite de boue ». Même ses amis lui conseillent de retrancher les digressions les plus fumeuses de l'ouvrage pour ne retenir que les critiques sur les manoeuvres commerciales. La théorie est une et indivisible, rétorque Fourier : « j'ensevelirai cent fois ma théorie plutôt que d'en retrancher une syllabe »
- A partir de cette date, Fourier se replie sur son univers privé. Jusque 1814, il cesse d'écrire. Il ne publiera rien jusqu'en 1822. Il ressent l'échec de son ouvrage comme une cabale des « philosophes de Paris ». Les malheurs qui s'abattent sur l'Empire sont analysés par lui comme une punition du rejet dont il est victime: « L'opprobre, la ruine, la servitude publique, enfin toutes les calamités qui ont assailli, dévoré la France datent de l'époque où elle insulta à la découverte du calcul de l'attraction » écrit-il. Il développe à partir de cette date une véritable obsession du plagiat, tant il est persuadé qu'on veut lui voler sa découverte.
- 1811 Il occupe pendant quelques mois un poste d'inspecteur en tissus aux entrepôts militaires de Lyon.
- 1812 Mort de sa mère qui lui laisse une rente viagère garantie par le loyer d'un immeuble familial à Besançon Ses sœurs sont censées lui garantir le versement de cette rente. C'est sur cette question que Fourier se fâchera avec sa sœur Sophie, l'immeuble en question s'étant dégradé et les locataires ayant cessé de payer le loyer.
- 1813 Il envisage de participer à un concours de l'université d'Aberdeen sur le thème de l'existence d'un Dieu juste et bon.
- 1814 A l'époque de la première restauration, il tente d'entrer en contact avec Napoléon et se voit inquiété par la police qui l'arrête et le relâche bientôt : le préfet est convaincu de n'avoir affaire qu'à un visionnaire un peu dérangé mais sans danger pour l'ordre public.
- 17.11.1814 Fourier note que ce jour là, il découvre « le calcul pivotale, celui du clavier général de création qui complète (sa) théorie ». Il s'agit d'une découverte à ses yeux décisive qui complète son système analogique. Ce calcul lui permet de prouver que tout, de l'atome aux astres, est régi par les propriétés des passions humaines. Cette découverte, écrit-il, lui donne la clé de l'analogie universelle: « Maintenant je marche d'un pas sûr. Mes progrès sont lents, difficiles, mais toute solution qu'ils donnent est certaine ».

- 1815 À la fin de l'Empire, la crise frappe l'industrie cotonnière de Lyon et prive Fourier de ses activités de courtage. Il cherche refuge d'abord chez les enfants de sa sœur Mariette de Rubat dans le village de Talissieu dans l'Ain (1815-1817), puis chez une de ses sœurs Sophie Parrat-Brillat à Belley, en Bourgogne. Il y reste 5 ans.
- Le contact avec ces milieux féminins (notamment avec sa nièce Hortense) lui offre un des grands moments de sa vie affective.
- A la mort de son mari en 1803, sa sœur Mariette avait été internée en hôpital psychiatrique, laissant livrés à eux-mêmes ses huit enfants de 12 à 30 ans. Fourier s'installe donc à Talissieu avec des responsabilités de père. Il découvre les comportements amoureux singulièrement affranchis de ses nièces, dont Fanny, Clarisse et Hortense pour laquelle il éprouve une profonde affection, de l'amour même, il semble. Il espère qu'elle deviendra une lectrice attentive de ses écrits et lui permettra ainsi d'avancer dans la rédaction de son œuvre. Il va même jusqu'à entreprendre des démarches pour retrouver un emploi dans le négoce afin d'y trouver l'argent nécessaire à l'établissement de la jeune femme qui deviendrait ainsi une compagne de cœur. Toutefois il ne peut contrôler les conduites d'Hortense auprès de ses amants. Ses relations avec sa nièce deviennent orageuses d'autant plus que la réputation de la jeune femme dans le village est d'être une fille facile. Fourier craint, prétend-il, d'être tenu pour un souteneur et le 01.02.1817, il dénonce ses nièces « libertines et dévergondées » au juge de Belley. Le 16.02.1817, il quitte Talissieu.
- 1816 Fourier rencontre son premier disciple, Just Muiron, fonctionnaire à la préfecture du Doubs. Muiron est arrivé au terme d'une crise spirituelle qui l'a conduit vers les auteurs de la tradition illuministe : Mesmer, Lavater, Swedenborg, Saint-Martin, Fabre d'Olivet. La découverte des *Quatre Mouvements* a eu sur lui l'effet d'une conversion immédiate. A partir de février 1816, il entreprend avec Fourier une correspondance qui ne cessera qu'avec la mort de Fourier (Cette correspondance sera malheureusement perdue ; on n'en connaît plus que les amples citations qu'en fera Charles Pellarin).
- Muiron va insister pour que Fourier (qui envisage au début de publier l'ensemble de la doctrine en une seule fois) ne tarde pas à publier, fût-ce par livraisons séparées, et à mettre en œuvre pratiquement ses théories. C'est lui qui trouvera l'argent pour la publication des ouvrages de la maturité, *Le Traité d'Association Domestique Agricole* et *Le Nouveau Monde Industriel*
- 1817 En février, il s'installe à Belley, auprès de sa sœur Sophie Parrat-Brillat. Son arrivée est précédée d'une lettre de sa nièce Fanny qui dénonce ses « turpitudes » à Talissieu. Il se met au travail dans la perspective de rédiger son Grand Traité.
- En mars 18178, il met au point le « système des accords passionnels » qui lui permet d'achever la première partie du Traité, l'Octave majeure. Il est persuadé de fonder une science totale qui donne une explication des mécanismes organiques de l'univers.
- 1818 Muiron rejoint Fourier à Belley durant tout l'été.
- Muiron étant sourd, les deux hommes communiquent par échange de billets écrits : des « lettres à bout portant »
- 1819 Fourier informe Muiron qu'il a trouvé une solution pour mettre au point une forme simplifiée de l'Association, de telle sorte qu'on puisse l'expérimenter sans délais. Il envisage une forme simple « compatible avec les moeurs civilisées ».
- C'est un tournant décisif dans l'œuvre de Fourier. Au lieu de consacrer l'essentiel de ses efforts à l'élaboration de la doctrine générale, il se tourne désormais vers une possible réalisation, même sous une forme réduite, de sa doctrine. Il espère rencontrer le premier commanditaire fortuné qui lui permettra de fonder cette première phalange d'essai.
- Fourier se dispute avec la famille de sa sœur Sophie pour deux raisons : d'une part, il intervient intempestivement dans le projet de mariage de sa nièce Agathe et il se voit accusé par Sophie de faire circuler dans le village une chanson satirique sur sa fidélité conjugale ; d'autre part, il se querelle pour l'affaire de l'appartement de Besançon sur lequel est basé sa rente mensuelle, héritage de sa mère. Fourier restera jusqu'en avril 1821 à Belley, dans une atmosphère de dispute.
- Déc. 1820 Fourier se rend à Besançon et loge chez sa sœur Lubine Clerc. Muiron et lui multiplient les rencontres.
- Avril 1821 Fourier occupe un garni à Besançon. Il commence à livrer les pages de son traité. Muiron s'occupe de réunir les fonds auprès de ses relations et en versant de sa poche. En août 1822, le montage financier est terminé.
- Fourier a choisi un titre plutôt modeste, en accord avec la version simple qu'il livre de son système : *Traité de l'association domestique et agricole* . Il entreprend de trouver des libraires parisiens qui acceptent de le diffuser.

- Muiron présente l'œuvre de Fourier à Clarisse Vigoureux. Cette veuve fortunée va jouer un rôle central dans la diffusion d'un fouriérisme «purifié». C'est par l'intermédiaire de Clarisse Vigoureux que le jeune polytechnicien Victor Considérant sera recruté. Il est le compagnon de classe de son fils à Besançon.
- 1822 Publication du *Traité de l'Association domestique et agricole, ou Attraction universelle* (ré-édité en 1834 sous le titre *Théorie de l'unité universelle, vol 2, 3 et 4 en 1841*). C'est l'exposé de la doctrine phalanstérienne.
- Fourrier se rend à Paris pour assurer lui-même la diffusion et la vente de son ouvrage. Il multiplie les envois aux journaux et aux personnes susceptibles de jouer le rôle de mécènes dans l'établissement de la première phalange. Il exploite toutes les ressources de la publicité à cet effet. Les réponses sont rares et décevantes.
- 1823 Fourier est conduit à publier à ses frais une sorte de résumé plaidoyer pour son ouvrage : cet abrégé, il l'intitule « Sommaires et annonce du Traité de l'association domestique et agricole ». C'est à la fois un prospectus de présentation et un pamphlet contre ses adversaires. A son habitude, Fourier diffuse lui-même son ouvrage, mais en vain : en janvier 1824, il annonce à Muiron que « Sommaires » ne lui a permis de vendre que 3 exemplaires du Traité
- Fourrier rencontre une féministe irlandaise, Anna Doyle Wheeler qui l'informe sur Owen et le met en contact avec les milieux owenistes. Owen avait accompli une tournée triomphale en France en 1818 après le succès de son expérience de New Lanark. Le 02.04 1824, Fourier écrit à Owen pour proposer ses services. Il a appris qu'Owen envisage une nouvelle expérience à Motherwell et il lui propose d'en surveiller lui-même la réalisation afin d'éviter des erreurs qui mettent en danger l'entreprise. Owen ne répond pas. En fait, Fourier se détachera des idées d'Owen quand il les connaîtra mieux : le phalanstère n'a rien à voir avec l'espèce de caserne paternaliste et moralisante que préconise Owen.
- 1824 La vente de l'ouvrage est un échec. Ses sympathisants eux-mêmes sont tantôt choqués par les extravagances cosmologiques ou par les libertés en matière de morale sexuelle. Ils critiquent non moins le style et la composition alambiqués de Fourier. Ce dernier résiste : à ses yeux, la théorie forme un tout.
- Fourrier ne se décide pas moins à rédiger un nouvel Abrégé plus sobre que « Sommaires ». Mais les ennuis pécuniaires se font sentir. Muiron perd son emploi et ne peut aider Fourier qui doit reprendre une activité de courtier marron à Paris où il n'est pas connu et où la concurrence est vive.
- Il entreprend de rédiger un « Mnémonique géographique » sur la base duquel il envisage de solliciter un emploi de professeur de géographie. Il s'agit d'une méthode de mémorisation. L'ouvrage n'aura pas plus de succès que les précédents. La critique souligne de nouveau l'extravagance du propos.
- 1825 Fourier quitte Paris et retrouve un emploi de caissier dans une maison de commerce de Lyon, la maison Bousquet qui est son ancien employeur.
- Il répond à l'appel d'un admirateur, Désiré-Adrien Gréa, qui lui offre l'hospitalité dans sa propriété du Jura afin qu'il puisse poursuivre son œuvre dans le calme. Il reste à Rotalier, près de Lons-le-saunier, de septembre à novembre, date à laquelle il revient chez Bousquet à Lyon.
- 1826 Installation définitive à Paris à partir de février : il a trouvé un emploi dans une maison d'import-export américaine spécialisée dans le textile.
- 1827 La crise économique de 1826 oblige son patron américain à cesser ses activités : Fourier décide de vivre de peu et de se consacrer à son œuvre. Il occupe une chambre dans le quartier du Sentier Paris et mène un train de vie ritualisé : il assiste à la relève de la garde aux Tuileries, fréquente les cabinets de lecture du Palais Royal, se distrait avec des parties de
- Fourrier organise de 1825 à 1835 ses déjeuners du jeudi, où il s'attable seul, attendant l'arrivée d'un hypothétique mécène capable de financer ses projets. Sous l'angle mondain, il est toutefois reçu régulièrement dans le salon de Charles Nodier à la bibliothèque de l'Arsenal. Il reçoit fréquemment Victor Considérant qu'il aide à maîtriser la doctrine.

billard au bistro du coin.

- 1829 Parution en mars 1829, à Besançon (chez Gauthier, où Proudhon travaille comme prote...) de l'abrégé sous le nom *Nouveau Monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*. Il s'agit cette fois d'un résumé assez clair de la doctrine, centré sur la mise en place d'une phalange d'essai. Les disciples sont satisfaits. Fourier l'est moins devant ce qu'il considère comme une mutilation de sa doctrine.
- Fourier séjourne pendant huit mois à Besançon chez Clarisse Vigoureux. Puis il retourne à Paris afin d'assurer la publicité de son ouvrage : il multiple les envois et les démarches. Les critiques demeurent rares et sont négatives : on souligne de caractère grotesque de l'entreprise. Fourier rédige un pamphlet intitulé « Livre d'annonce au nouveau monde industriel » pour objecter contre ses adversaires.
- Fourier collabore à *L'impartial*, un hebdomadaire dirigé par Muiron à Besançon. Collaboration difficile en raison du refus de Fourier de consentir à toute concession de style. Il reproche vertement à Muiron d'édulcorer parfois ses propos : « J'invite ceux qui remanient mes phrases à ne pas me travestir, ne pas me prêter le ton adulateur que je méprise », lui écrit-il.
- Le mouvement saint-simonien est en pleine ascension. Il s'est constitué en Eglise en décembre 1829 sous la direction de Saint-Amand Bazard et de Prosper Enfantin. Le 20.05.1829 Fourier assiste à l'une des réunions de la rue Taranne. Il n'hésite pas à rédiger une correspondance à l'adresse d'Enfantin pour lui signaler ses erreurs et tenter de le convertir à ses propres conceptions. Refus poli d'Enfantin. Fourier hausse le ton contre les saint-simoniens qu'il traite dans sa correspondance avec Muiron d'*aigrefins*, de *cosaques* et de *jongleurs*. Ce ne sont à ses yeux que des charlatans coupables de capucinades sentimentales. Il finira bientôt par les accuser d'être des plagiaires.
- 1830 Mars : parution d'un article de Victor Considérant dans *le Mercure de France* sur *le Nouveau Monde industriel* et sur les idées de Fourier en général. C'est le premier écho favorable dans la presse parisienne.
- Fourier n'en est pas davantage satisfait : il relève 35 erreurs dans l'article de Considérant...
- 1831 Fourier entame une série de conférences pour faire connaître sa doctrine. Il n'ira pas plus loin de deux séances en raison des « discussions triviales » que lui impose son public.
- Au printemps 1831, il publie un pamphlet contre les saint-simoniens. *Pièges et charlataneries des deux sectes de Saint-Simon et d'Owen*. Muiron lui reproche ses « déchirantes invectives » et sa « colère aveugle ». Le libelle passe toutefois inaperçu.
- 1832 C'est précisément l'époque où le schisme survenu parmi les saint-simoniens autour d'Enfantin conduit nombre de ces derniers à se rapprocher de Fourier. Jules Lechevalier et d'Abel Transon vont rejoindre Fourier en janvier 1832 et donner de l'élan à la popularisation de la doctrine. Fourier n'accueillera toutefois ces ralliements qu'avec méfiance. On n'assiste pas moins à un tournant décisif dans l'existence de Fourier et dans l'histoire du fouriérisme.
- En mai, Transon fait paraître dans *La revue encyclopédique* de Pierre Leroux un article intitulé « Exposition succincte de la théorie sociétaire » que Fourier lui-même tient pour un des meilleurs résumés de sa doctrine. De son côté, Lechevalier donne des leçons publiques qu'il fait éditer sous le nom « Cinq leçons sur l'art d'associer, ou Réfutation du saint-simonisme au moyen de la théorie sociétaire de Charles Fourier ». C'est une présentation édulcorée de la doctrine, mais elle est efficace sous l'angle de sa propagation.
- Août : Arrivée de Charles Pellarin
- Mai 1832 Le 1er juin, Just Muiron, Clarisse Vigoureux, Amédée Piaget, Lemoyne et Charles Pellarin font paraître la revue « *Le phalanstère*, journal pour la fondation d'une phalange agricole et manufacturière associée en travaux et en ménage ». Le but est de faire connaître la doctrine et de réunir les fonds pour l'établissement d'une première phalange d'essai. Fourier emménage, rue Joquelet, dans les locaux de cette revue financée par des sympathisants
- Fourier ne rechigne pas à fournir de la copie. Mais dans l'ensemble, la revue diffuse une version arrangée de la doctrine. On doute même de l'utilité de ses propres contributions : les lecteurs se plaignent de leur obscurité et de leur extravagance. Lechevalier et Transon désavouent même explicitement un article critique de Fourier contre les saint-simoniens. L'écartement de Fourier est ouvertement envisagé. Lui-même ne supporte pas cette dépen-

- fortunés. Le public se presse: sans atteindre l'ampleur de l'engouement pour les saint-simoniens, c'est le succès.
- dance dans laquelle il se trouve placé en regard de ses disciples et il proteste maintes fois contre ceux qui veulent présenter le phalanstère comme un simple projet de ferme modèle. Très vite, la querelle monte entre lui et ses disciples.
- Le désaccord entre Fourier et les éditeurs de la revue s'est considérablement accru. En juillet 1833, Lechevalier quitte la revue. Dans 6 mois, elle aura cessé de paraître. L'arrivée des saint-simoniens soucieux d'efficacité dans le réel va toutefois précipiter la réalisation d'un phalanstère
- 1832 En septembre, le terrain de Condé-sur-Vesgre à la lisière de la forêt de Rambouillet près de Houdan (dans le département des Yvelines) est acheté : l'École sociétaire de Paris va y fonder un phalanstère. L'entreprise ne tardera pas à être dénoncée comme une caricature par Fourier.
- L'échec de Condé va élargir le fossé entre Fourier et ses disciples qui ne croient pas en la possibilité d'une collaboration avec lui en raison, dit Considérant, de « sa nature aride et exclusive ». Les fouriéristes saint-simoniens entreprennent de diffuser une doctrine qui écarte de nombreux aspects de la pensée propre de Fourier.
- 1833-1834 Fourier assure presque à lui seul la continuation la revue « Le Phalanstère » qui cesse de paraître en mars 1834 : Fourier doit quitter les locaux de la rue Joquelet. Il s'installe dans un appartement privé dans le quartier du Sentier.
- Ses disciples le pressent de fournir une suite au *Traité* de 1822, mais Fourier continue à tout attendre de l'arrivée d'un providentiel mécène. Il a en projet une phalange d'enfants (300 enfants encadrés par 40 adultes). Il multiplie les courriers vers divers responsables politiques, dont Adolphe Thiers alors ministre de l'intérieur.
- 1834 Un disciple d'origine roumaine, Théodore Diamant envisage de créer une phalange en Valachie.
- 1835 *La fausse industrie et l'industrie naturelle*. C'est le dernier livre, un ton très amer contre les critiques et les moqueurs. Le volume 2 paraît en 1836. Le titre complet en est : *La fausse Industrie morcelée, répugnante, mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit*. L'ouvrage, très décousu, est des plus étranges, jusque dans sa composition typographique. Il ne recueille que le silence.
- Au départ, le document est rédigé à l'occasion des projets gouvernementaux de suppression de l'esclavage : Fourier annonce qu'il est le seul à disposer de la solution pour une émancipation générale à l'échelle de la planète. Il va jusqu'à prétendre que le dictateur paraguayen, José Gaspar Rodriguez, est en voie de réaliser une phalange à la dimension de son Etat. Il multiplie les promesses les plus extravagantes à ses interlocuteurs : au tsar, il annonce des ports qui ne gèlent plus dans le grand nord, au baron Rothschild, une dynastie sur le trône de David et Salomon et au Pape, le ralliement des mahométans.
- Mars 1835 : Balaceanu, un aristocrate « fouriériste » roumain inaugure une colonie sociétaire en Valachie, dans le village de Scaeni : cette « Société agronomique et manufacturière » est composé de quelque 50 serfs affranchis.
- En décembre, les autorités valaques dispersent par la force la communauté de Balaceanu parce qu'elles voient en elle un ferment révolutionnaire français.
- Les échecs n'empêchent pas que la notoriété de Fourier gagne du terrain, en France comme à l'étranger. Elle est surtout centrée sur le thème de la coopération et de l'harmonie sociale dans un contexte politique de montée des luttes de classe. Toutefois Fourier manifeste de plus en plus ses distances avec le mouvement qui porte son nom. Vers la fin de l'année, sa santé se détériore.
- Cette notoriété s'accompagne non moins de railleries sur les prévisions extravagantes de Fourier et sur ses convictions cocasses en matière d'analogie universelle.
- 1836 Victor Considerant crée le journal « La Phalange » dont il est le rédacteur en chef. Il entre en conflit avec Just Muiron qui conteste son rôle de direction du mouvement.
- Considerant publie *Nécessité d'une dernière débâcle politique en France*, un opuscule dans lequel il prend le parti des canuts de Lyon.

- Juillet 1837 Rencontre avec son « ennemi » Owen à l'occasion de la séance d'hommage à ce dernier organisée par un éditeur libéral, Marc Antoine Jullien.
- 31.07.1837 Fourier donne son appui à Considérant dans la querelle avec Muiron.
- 10.10.1837 Fourier souffre de crises d'anorexie qui l'affaiblissent. Il refuse toute aide de ses proches, notamment de Clarisse Vigoureux prête à l'accueillir dans son vaste appartement parisien. Il s'éteint le 10 octobre 1837. Sa concierge le trouve mort à genoux près de son lit, en redingote au milieu de ses fleurs (sa chambre était devenue, selon Pellarin, une véritable serre) et de ses chats. Son masque mortuaire est réalisé le jour même à l'initiative de Victor Considerant par Micheli. Le lendemain matin, le corps est embaumé par Gannal, l'autopsie faite par les docteurs Simon et Chapelain, le cerveau et la face intérieure de la boîte osseuse moulés par un ouvrier spécial. Ses obsèques à l'église des Petits-Pères suscitent une controverse entre les disciples, dont une dissidence conteste au nom de Fourier le caractère religieux. Il est enterré au cimetière de Montmartre. Sur la pierre tombale on peut lire « *Ici sont déposés les restes de Charles FOURIER - La série distribue les harmonies. Les attractions sont proportionnelles aux destinées* ».
- Clarisse Vigoureux dans sa lettre de novembre 1837 aux sœurs de Fourier écrit : « Le tombeau du REVELATEUR des lois de DIEU sur les Destinées universelles est réservé à la capitale du Globe. Là, quand l'Humanité sera constituée dans son Unité, un monument plus grand que les plus grands monuments du monde s'élèvera par le concours de tous les peuples de l'Univers pour recevoir le Corps et marquer le centre social du Globe transfiguré et rayonnant de gloire. Les temps où ces choses s'accompliront sont proches ».
- 1851-1852 Manuscrits inédits publiés par la Phalange Les disciples se gardent bien de publier les manuscrits de Fourier relatifs à la morale sexuelle. Pratiquant un « utile sarclage », ils censurent en vérité toute une part de la réflexion de Fourier qui heurte la pudibonderie de l'époque. Cette censure exercée par la « trinité fouriériste » va permettre à l'École Sociétaire, sous la conduite de Victor Considerant, d'opérer un rapprochement avec l'Eglise catholique
- 1967 *Le nouveau Monde amoureux*, manuscrit inédit, est publié par Simone Debout aux éditions Anthropos

1.3.2. Eléments de doctrine

Fourier est le contemporain d'une période historique particulièrement troublée : celle de la transition bouleversée d'une société féodale à une société industrielle. Le capitalisme est enfanté au cours de crises successives : au servage des paysans succède l'esclavage des ouvriers dépourvus de toute protection en raison de la disparition des corporations. Les désordres de la révolution et l'instabilité politique sous l'aspect de la succession des régimes favorisent les menées spéculatives en particulier dans la sphère du négoce que Fourier connaît bien. C'est dans ce cadre que se place l'aspiration à l'unité harmonieuse exprimée par la réflexion de Fourier.

Au départ de son œuvre, on trouve une constatation proche du sens commun : les hommes et les femmes oeuvrent d'autant mieux ensemble et avec plus d'agrément qu'ils éprouvent des sentiments réciproques de sympathie et qu'ils entretiennent avec leur objet de travail commun un rapport passionné. Si l'on radicalise cette évidence, on obtient un énoncé de ce genre : les passions sont au fondement de la vie sociale en ce que cette dernière, et au plus profond l'Humanité elle-même, sont organiquement constituées par les jeux d'une attractivité réciproque. Un tour supplémentaire est obtenu lorsqu'on affirme que cette règle est la loi qui organise non seulement les relations humaines, mais la totalité du Réel dans ses composantes minérale (les astres), végétale, animale, humaine. Enfin, l'on affirme que ces mécanismes universels d'attractivité résultent des « lois mathématiques de Dieu ».

Ainsi, par degrés de généralisation et de radicalité, on aboutit à un principe unique qui organise le grand Tout. On entre aussi bien dans un univers de pensée tout à fait étranger aux normes rationnelles et pour l'essentiel conforme aux spéculations de la tradition occultiste.

Du reste, les adjectifs ne manquent pas pour souligner la singularité la pensée de Fourier qui revendique lui-même son « écart absolu » : on la dit baroque, sauvage, d'une pure extravagance et presque un délire. D'autres prétendent qu'elle est de la poésie pure. Les catégories de baroque et de poésie survalorisent en vérité les aspects de la démarche qui participent d'une pensée très archaïque, régie par la règle de l'analogie. Avec Fourier, on est le plus souvent dans l'univers mental de la tradition illuministe.

Avant de tracer une brève synthèse des conceptions de Fourier, on prendra la peine de souligner quelques-unes des particularités de cette pensée.

1. Fourier n'est pas un révolutionnaire. Il est étranger à l'idée d'une transformation radicale de la société par l'action violente. A ses yeux, les maux de la société peuvent être corrigés de manière pacifique. La catégorie centrale de ce système est l'harmonie : Clarisse Vigoureux s'en réclame expressément lorsqu'elle reproche à Lamennais (c'est dire...) de prêcher la lutte des classes. Air du temps : « Harmony » est le nom de la communauté fondée par Robert Owen dans l'Indiana en 1825.
2. Fourier n'est pas un réformateur social au sens restreint d'une transformation des seuls rapports de production et d'échange : il vise la totalité des aspects de la vie sociale et expressément son fondement affectif et relationnel.
3. Le système est soutenu par un optimisme foncier : toute passion est bonne par essence.
4. L'ambition de Fourier est d'assurer le bonheur sur terre. Les hommes sont faits pour être heureux et il n'est aucune souffrance qui soit inéluctable.
5. Le «fouririérisme» appliqué n'entretient qu'un rapport très lointain avec la doctrine de Fourier dans l'ensemble ses composantes : il résulte pour l'essentiel de l'action des disciples dans le mouvement coopératif, disciples qui se sont efforcés d'écarter toutes les spéculations de Fourier en matière de cosmogonie et de libération sexuelle pour ne retenir que l'objectif d'une communauté de travail.

1. La baguette enchantée de l'attraction passionnée

Au fondement de la doctrine de Fourier se trouve la thèse selon laquelle les comportements humains, individuels et sociaux, sont régis par les passions. Toute réforme doit avoir pour but d'assembler les individus selon leurs penchants naturels afin de valoriser leur complémentarité et la dynamique qui résulte de l'association. Fourier nomme « série passionnée » cette structure qui donne à chacun le loisir de réaliser la passion qui l'habite.

2. L'universelle analogie

Le second de point de doctrine est la thèse selon laquelle une même loi règle le cours des objets matériels, des objets mathématiques et des passions humaines. Sous cet angle, Fourier prétend avoir trouvé la clé qui ouvre sur les mystères de l'unité fondamentale de l'Univers. Il se prétend le continuateur de Newton, appliquant les lois de la gravitation à tous les aspects du réel. Cette logique analogique anime les spéculations les plus extravagantes de Fourier dans sa conviction d'avoir découvert le secret de l'Unité de la Création. L'univers est à ses yeux un système unifié où les planètes, par exemple, participent du jeu des passions humaines en entretenant

entre elles des relations amoureuses. Fourier est notamment persuadé que la Terre est malade de ne pouvoir encore réaliser l'ère d'Harmonie et qu'elle diffuse dans l'univers des arômes pernicieux qui altèrent l'action des autres astres, du soleil entre autres dont les taches montrent qu'il souffre de ces émanations. Quand viendra le temps de l'Harmonie, des transformations cosmiques s'opéreront : la lune disparaîtra, le climat de la terre sera d'une infinie douceur même aux pôles, l'homme se verra pousser un archibras, une sorte de longue queue terminée par une main aux doigts extensibles et les animaux auparavant néfastes se transformeront en leur contraire : on verra des anti-lions, des anti-crocodiles, des anti-requins qui mettront leurs capacités fabuleuses au service de l'homme, lequel vivra désormais 140 ans. Ces considérations délirantes ont évidemment fourni la matière de toutes les railleries dont Fourier a été l'objet. Il n'a cessé cependant de les revendiquer, considérant qu'elles étaient garantes de l'unité de sa doctrine.

3. Histoire et destinées

Si élogieux que soit que le jugement d'Engels dans *l'Anti-Dühring*, où il n'hésite pas à comparer Fourier à Hegel sous l'angle d'une dialectique des périodes historiques, la philosophie de l'histoire de Fourier est de la même veine que sa cosmogonie. Du reste, quand il annonce sa découverte en 1803, il revendique « une théorie mathématique des destinées de tous les globes et de leurs habitants ». Les évolutions historiques concernent donc bien, selon lui, les sociétés humaines autant que le cours des astres. Fourier se livre à une périodisation de l'histoire de l'humanité (en 32 périodes) sur le modèle de la vie humaine, distinguant quatre phases comparables à l'enfance, l'adolescence, la maturité et la vieillesse. Se succèdent ainsi après l'Edénisme, âge de l'enfance qui a duré 5.000 ans, cinq périodes néfastes : la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie et la Civilisation où nous sommes pour notre malheur. Une phase d'Harmonie viendra bientôt, assurant le bonheur pendant 35.000 ans. Après une période de caducité, l'humanité retournera au chaos et après 80.00 ans, la vie s'éteindra et la terre s'arrêtera de tourner. Cette conception se double d'une théorie de la métempsychose selon laquelle les âmes humaines se voient attribuer 810 autres vies sur d'autres globes jusqu'à ce que, la terre une fois disparue, elles se fondent dans le grand Tout de l'univers.

4. Critique du capitalisme commercial

Un des thèmes constants de l'œuvre de Fourier est sa violence dénonciation des pratiques frauduleuses du négoce. Les circuits de production et de distribution du monde « civilisé » sont marqués par l'anarchie et le gaspillage. La parcellisation des tâches qui pourraient être accomplies en commun est source d'inefficacité. L'anarchie industrielle est cause du chômage et de la pauvreté. A la manière d'un Saint-Simon, Fourier dresse une « table des improductifs en civilisation », dénonçant la sous exploitation des forces productives. Mais la cible privilégiée de Fourier est le négociant qui est à ses yeux le parasite par excellence. Les marchands pillent l'industriel et escroquent le client : ils sont en tous les cas néfastes. Fourier établit une liste des « trente-six crimes du commerce ». Les marchands, écrit-il, « font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés » (J. Beecher, p. 223). La critique reste toutefois le plus souvent au niveau de la dénonciation.

5. Contre les philosophes

Les philosophes sont une cible constante de Fourier. Il n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser ces charlatans ignares qui n'ont selon lui pour seule fonction que de légitimer les mécanismes de la répression sociale. Ces idéologues dissertent dans l'abstrait pour ne rien voir des injustices et des malheurs qui s'accomplissent dans le réel.

6. Une économie des passions

La catégorie centrale de la pensée de Fourier est celle de passion ou plutôt d'attraction passionnée, qu'il définit comme « *l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé* ». Cette impulsion se manifeste en chaque être humain par l'action de douze passions radicales dont le libre essor assure l'harmonie universelle des humains entre eux et avec la nature. On le voit, Fourier inverse radicalement l'opinion dominante des moralistes : les passions sont fondamentalement bonnes ; leur libre épanouissement est la première condition pour assurer le bonheur; elles sont conformes au plan général voulu par Dieu pour aboutir à un ordre social harmonieux. Il faut mettre en œuvre toute la diversité des passions et les réguler dans un cadre qui leur permette d'accomplir pleinement leur rôle dans l'épanouissement des individus.

En gros, Fourier distingue **douze passions « radicales »** :

1. **Cinq passions sensuelles**, « qui tendent à l'exercice plein des cinq sens » ; ce sont des passions « luxueuses » parce qu'elles supposent un certain état d'abondance pour être assouvies.
2. **Quatre passions affectives** « qui tendent à former les groupes d'amitié, d'ambition, d'amour et de parenté (passion qu'il nomme le *familialisme*)

3. **Trois passions distributives**, « infiniment précieuses, qui tendent aux séries » : *la composite*, « enthousiasme tout divin », entraînement, fougue, passion amoureuse : c'est la passion la plus belle, un pur dynamisme exempt de calcul rationnel ; *la papillonne* « ou besoin de variété : c'est la passion qui incite au changement, à la variété ; *la cabaliste* « fougue spéculative, esprit de parti et de rivalité » : c'est elle qui pousse à conspirer, à arranger des combinaisons.

Une 13^e faculté accomplit la fusion de l'ensemble, c'est l'*unitéime*, garant du besoin de concilier son plaisir avec celui des autres.

L'important, en effet, n'est pas dans le classement de ces passions, mais dans leur faculté à se combiner au sein de chaque individu. Fourier excelle dans les descriptions où il classe les individus selon leur degré de « polytonie », autrement dit selon l'éventail des passions qu'ils manifestent. La gamme complète de ces types compose ce que Fourier appelle le « clavier général ». Ces types passionnels au nombre précis de 810 ne peuvent évidemment s'épanouir que dans un cadre social où les individus vont se distribuer selon des groupes harmoniques ou en « séries passionnées ».

7. Le nouveau monde amoureux

Pour Fourier, le monde civilisé est coupable d'une vaste et cruelle répression des affects. L'institution du mariage monogame est une machine tyrannique qui condamne les individus à devoir supporter le malheur et l'ennui. C'est une calamité qui entraîne l'obligation d'adultère. Le cocu est un personnage central dans la satire fouriériste des moeurs dominantes. Il ne cesse dans sa *Hiérarchie du cocuage* d'en décliner le thème, multipliant les variantes de ce statut. Cette critique de l'institution du mariage s'accompagne d'une vigoureuse revendication pour l'affranchissement des femmes de toute tutelle. Marx et Engels ne manqueront pas de tenir pour « magistrales » les analyses de Fourier sur ce sujet et notamment la thèse selon laquelle, écrit Fourier, « les progrès sociaux et les changements de Période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'Ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes (...) L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux ».

La revendication d'une complète libération des impulsions affectives et sexuelles s'autorise du principe que cet affranchissement de l'ancienne morale répressive est la condition d'un déploiement des facultés de chacun. Aux yeux de Fourier, la libération sexuelle conduit non pas à la dissolution du lien social, mais à son renforcement. C'est sans aucun doute l'aspect de la doctrine qui a été le plus soigneusement censuré par ses disciples. Fourier lui-même n'osera pas publier de son vivant le manuscrit intitulé *Le nouveau Monde amoureux* où il détaille les dispositions susceptibles d'assurer le déploiement des relations sexuelles au sein d'une communauté et cela au nom de trois principes : un, la reconnaissance sans discrimination de tous les penchants sexuels, ce qu'il appelle les « manies amoureuses » ; deux, la pleine égalité des femmes en ce domaine ; trois, le respect d'un « minimum » amoureux qui assure à tous, aux plus vieux et aux plus disgraciés, un accès à la jouissance sexuelle.

Parmi les dispositions préconisées pour assurer le libre jeu des désirs, se trouve l'instauration dans chaque phalanstère d'une Cour d'Amour chargée de codifier les relations par affinités érotiques et d'organiser les bacchantes de la communauté ainsi que celles qui sont offertes aux visiteurs venus d'autres phalanges. Des Hautes Matrones joueront le rôle de confesseuses pour permettre à chacun de définir son profil amoureux et à la communauté de disposer d'un fichier général qui répertorie tous les penchants (chaque membre affichera le sien par un insigne approprié). Fourier en vient ainsi à dresser une véritable cartographie des pratiques érotiques de la communauté phalanstérienne.

Le texte restera inédit jusqu'en 1967.

8. La communauté phalanstérienne

Le phalanstère compose la communauté idéale où la combinatoire des passions trouve à se déployer dans toute son ampleur. Fourier a multiplié jusqu'au détail les descriptions d'un phalanstère selon ses vœux. On se contentera ici d'en reprendre les principales déterminations :

1. **Nombre** : Fourier évalue à 810 le nombre de types passionnels. Il faut donc que le phalanstère compte un nombre de participants susceptible de permettre le jeu de cette combinatoire. L'idéal est une phalange de 1620 personnes. Un essai réduit est toutefois possible avec 400 personnes.
2. **Situation** : Le phalanstère se trouvera situé en zone rurale en raison de la primauté des activités agricoles. La proximité d'un centre urbain est toutefois recommandée.
3. **Architecture** : l'architecture du bâtiment sera étudiée en vue de permettre le plus large déploiement des interactions sociales : on veillera à organiser l'accueil des visiteurs provenant d'autres phalanstères (le caravansérail) et à distribuer harmonieusement les diverses activités de la communauté. On réservera un rôle particulier aux « rues galeries » qui conduisent d'une « série passionnelle » à l'autre.
4. **Stratification sociale** : le projet de Fourier n'est pas égalitaire. Le phalanstère maintiendra la distinction entre riches et pauvres, sauf que l'abondance permise par l'organisation collective réduira la distance entre les groupes sociaux.
5. **Convivialité** : le repas sera pour les phalanstériens un grand moment de leur vie sociale où ils expérimenteront les ressources de la *gastrosophie*.

6. **Hiérarchie.** En principe, le phalanstère devra se passer d'une hiérarchie au sens traditionnel du terme. Une structure administrative suffira. Par contre, la société phalanstérienne multipliera les titres honorifiques sans valeur autoritaire, juste pour distinguer et honorer les diverses fonctions, toutes transitoires d'ailleurs.

7. **Papillonnage** : pour honorer la passion papillonne, les activités des phalanstériens seront limitées à deux heures par occupation.

9. L'organisation du travail

A la différence du travail « civilisé » qui est une contrainte de forçats, le travail en Harmonie concourt à l'épanouissement des individus par la mise en œuvre diversifiée de leurs passions. Travail, bonheur et expression de soi vont ensemble.

Voici quelques principes susceptibles d'assurer selon Fourier la conciliation entre le travail et l'agrément :

1. La rétribution sera calculée en proportion du capital investi (5 douzièmes), du travail accompli (quatre douzièmes), du talent manifesté (trois douzièmes).
2. Les séances industrielles ne durent pas plus de deux heures : chaque phalanstérien en changera donc huit fois en une journée.
3. Les *séries* (ou groupes de travail par affinités) sont librement choisies. La constitution de ces groupes se décide chaque soir au cours de la *Bourse* : une espèce de négociation générale sur le modèle de la bourse « civilisée » où les séries en cours cherchent et trouvent les partenaires indispensables à la poursuite de leurs travaux. Chaque phalanstérien est membre d'une trentaine de séries et actif au sein de huit d'entre elles au cours d'une journée. Les plaisirs partagés seront si intenses et les travaux si agréables et si reposants que les phalanstériens n'auront besoin que de 5 heures de sommeil par nuit.
4. Cette liberté de choix est basée sur l'existence d'un minimum vital accordé à chacun.

Fourier n'apporte guère de précisions sur les difficultés d'organisation d'un tel système. Son optimisme le pousse à faire confiance au libre jeu des passions. Plus d'une solution préconisée témoigne d'une grande naïveté, comme la création des « hordes sauvages » constituées d'enfants indisciplinés portés vers la saleté, « hordes » qui seront destinées, sous la direction de leurs chefs, Petits Khans ou Petites Khantes, Bonzes et Druides, à accomplir les travaux répugnants de récurage du phalanstère tout en donnant libre cours à leurs penchants pour le sale.

Ce qui est remarquable, c'est la nature essentiellement agricole des travaux. Fourier raisonne dans le cadre d'une société rurale et artisanale. Les grandes manufactures sont l'exception dans la France de 1830.

10. L'éducation

Comme chez tout utopiste, l'éducation joue un rôle central. Il attend d'elle la venue d'une génération nouvelle adaptée à la vie en Harmonie.

On retiendra **huit caractéristiques** de l'éducation phalanstérienne :

1. Elle est **communautaire** : en cette matière, l'autorité n'appartient plus aux parents biologiques : c'est au sein de groupes adaptés à chaque groupe d'âge (Fourier en distingue 8) que l'élève évolue, depuis les *nourrissons* (18 mois) jusqu'aux *jouvenceaux* (de 15 ans et demi à 20 ans) en passant par le groupe des *poupons* (jusque 3 ans), des *bambins* (jusque 4 ans et demi), des *chérubins* (jusque six ans et demi), des *séraphins* (jusque neuf ans), des *lycéens* (jusque 12 ans), des *gymnasiens* (jusque 15 ans et demi).
2. Elle est **mixte** : l'Harmonie commande que filles et garçons reçoivent la même éducation.
3. Elle est centrée sur le **libre épanouissement** des penchants.
4. Elle est **coopérative** : les enfants sont les tuteurs des moins âgés d'entre eux.
5. Elle est librement **choisie** : aucune contrainte n'oblige l'enfant à recevoir un savoir ; la demande de formation provient de l'élève qui la reçoit de l'adulte à qui il s'adresse.
6. Elle est aussi bien **intellectuelle** que **manuelle**.
7. Elle réserve une place de choix à la **cuisine** (la gourmandise est pour Fourier une passion de l'enfance...et du vieil âge) et à l'**opéra** (l'art qui développe par excellence les facultés d'harmonie).
8. Elle vise à enrichir la vie **émotionnelle** : des groupes spécifiques (petites hordes, petites bandes, vestales (ou vestels, car le statut de vestales peut être masculin) et Damoiseaux sont mis en place pour assurer l'épanouissement des penchants et de la sexualité naissante.

1.3.3. L'expérience de la phalange de Condé-sur-Vesgre

L'arrivée en 1832 des saint-simoniens, eux-mêmes déçus par les spéculations d'Enfantin sur l'avènement de la Femme Messie, va enclencher le processus de réalisation d'un premier phalanstère.

Selon les vues de Fourier, cette phalange d'essai devra compter 1.100 hommes et femmes « choisis dans la classe inférieure ». Ce sera une communauté essentiellement agricole. Le capital sera constitué par la vente d'actions : Fourier ne doute pas que les investisseurs afflueront dès que l'entreprise sera lancée et fera preuve de son exemplarité. La direction reviendra à trois gérants : Paul Vigoureux, trésorier, Just Muiron, organisateur et Fourier directeur, chargé de « la distribution de tout le mécanisme de la phalange ». Le profit sera distribué selon la proportion des trois facultés industrielles : le capital, le travail et le talent.

Juillet 1832 : on se met à la recherche d'un terrain propice, de quelque 15.000 hectares, propre à la culture, boisé et vallonné, équipé de voies navigables. Or l'on se tourne vers une terre plutôt ingrate située à Condé-sur-Vesgre, une propriété déjà exploitée comme ferme expérimentale par un agronome du nom d'Antoine Devay, avec bien des difficultés en raison de la stérilité d'une grande partie de ces terres. Malgré ces conditions défavorables (qui ne sont pas dissimulées par le vendeur), le site est acheté dans l'enthousiasme, en septembre 1832 avec l'aide du député Alexandre Baudet-Dulary (le terrain sera payé à son propriétaire en... actions de la phalange). La date d'inauguration est fixée au 21 mars 1833.

Les initiateurs doivent admettre toutefois que l'entreprise est lancée en tenant compte des difficultés pratiques et qu'elle ne répond pas tout à fait au modèle idéal de la phalange.

En novembre 1832, les désaccords entre Fourier et les promoteurs du projet sont sensibles.

Le projet est sous capitalisé. Les souscripteurs manquent et Baudet-Dulary doit y aller de sa fortune personnelle pour financer les travaux préliminaires. Le projet est revu à la baisse avec 60 colons. Fourier se dispute avec l'architecte du projet, Colomb Gengembre.

Les disciples ne s'activent pas moins à mettre en œuvre le chantier. Mais la désorganisation provoque bientôt la confusion et le découragement.

L'assemblée de septembre 1833 marque la fin de l'entreprise. Fourier s'en désolidarise brutalement. Il écrit : « On a répandu que j'ai fait un essai à Condé-sur-Vesgre, et « qu'il n'avait pas réussi » : c'est encore une des calomnies du pandémonium ; je n'ai rien fait à Condé ; un architecte, qui y dominait, ne voulait rien admettre de mon plan... Il commença par bâtir une grande « rapsodie provisoire » sur un terrain fangeux au-dessous du niveau des eaux. Je ne pouvais adhérer à ce galimatias de bâtisse. J'abandonnai la partie, je ne m'en mêlai plus » (Cité par Beecher, page 485)

1.3.4. Fourier sous le regard de Marx et d'Engels

16.10.42 Première et brève référence de Marx à Fourier dans son article « *Le communisme et la « Allgemeine Zeitung » d'Augsbourg.* » Marx connaît Fourier vraisemblablement par l'intermédiaire de Moses Hess et par la lecture du livre de Lorenz Stein *Socialisme et communisme dans la France d'aujourd'hui*. C'est en tout cas cette étude qu'il mentionnera dans sa polémique avec le « socialisme vrai » de Grün dans *L'Idéologie Allemande*

Dès 1843, Engels, mentionne Fourier dans son article du 04.11.43 intitulé « Progrès de la réforme sociale sur le continent » pour le journal oweniste « *The new Moral World and Gazette of the Rational Society* ». Le propos est plutôt élogieux si l'on écarte, précise Engels, le mysticisme dont l'œuvre est « *aussi marquée que possible* » :

« C'est Fourier qui, le premier, formula le grand axiome de la philosophie sociale : comme chaque individu a une inclination ou une préférence pour un genre de travail bien particulier, la somme des inclinations de tous les individus pris dans leur ensemble doit être assez forte pour correspondre aux besoins de tous. Si on permet à chaque individu de s'abandonner à son inclination propre en le laissant faire ce qu'il souhaite, il est tout de même possible de satisfaire les besoins de tous, sans que l'on ait à utiliser les moyens de contrainte en vigueur dans l'actuel système social. Ce principe semble hardi, mais il est inattaquable dans la forme que Fourier lui a donnée ; qui plus est, il est évident comme l'œuf de Colomb.

Fourier démontre que chacun naît avec une inclination pour un certain type de travail, que l'inactivité absolue est une absurdité qui n'a jamais existé, ni ne le pourra jamais ; que, par nature, l'esprit humain est activé. En conséquence, il n'est point besoin de contraindre les êtres humains à une activité, comme on le fait au stade actuel de la société. Il suffit d'imprimer la bonne direction à l'impulsion naturelle de l'activité sociale.

(...)

Un autre mérite de Fourier, c'est d'avoir énoncé les avantages, ou mieux la nécessité de l'association. (...)

Il y a, en revanche, chez Fourier une grave contradiction, car il n'abolit pas la propriété privée. (...) Ainsi donc, après toutes les belles théories sur l'association et le libre travail, après un torrent de déclarations indignées contre le commerce, l'égoïsme et la concurrence, il nous propose pratiquement de nouveau le vieux système de la concurrence selon un plan amélioré, ainsi qu'une bastille édifiée à l'aide de lois sur les pauvres, fondées sur des principes plus libéraux ! Bien sûr, cela ne peut nous satisfaire ; d'ailleurs, les Français n'en sont pas restés là. (Cité par Roger Dangeville, dans son anthologie *Le mouvement ouvrier français*, Maspero 1974, vol. 1, pages 42-45)

1845, dans *La sainte Famille*, Marx reproduit entre autres références à Fourier cette citation sur l'émancipation des femmes : « Le changement d'une époque historique se laisse toujours déterminer en fonction du progrès des femmes vers la liberté parce que c'est ici, dans le rapport de la femme avec l'homme, du faible avec le fort qu'apparaît avec le plus d'évidence la victoire de la nature humaine sur la brutalité. Le degré de l'émancipation féminine est la mesure naturelle du degré de l'émancipation générale. » Marx évoque « l'analyse magistrale du mariage par Fourier » (Pléiade III, 645/646). La bibliothèque de Marx à Paris contient les œuvres de Fourier dans l'édition des *Oeuvres complètes* de 1841.

1845, dans *L'Idéologie allemande*, quand Marx et Engels évoquent la société socialiste future, leur description a manifestement des accents fouriéristes. Voici ce passage célèbre :

« Enfin la division du travail nous offre immédiatement le premier exemple du fait suivant : aussi longtemps que les hommes se trouvent dans la société naturelle, donc aussi longtemps qu'il y a scission entre l'intérêt particulier et l'intérêt commun, aussi longtemps donc que l'activité n'est pas divisée volontairement, mais du fait de la nature, l'action propre de l'homme se transforme pour lui en puissance étrangère qui s'oppose à lui et l'asservit, au lieu qu'il ne la domine. En effet, dès l'instant où le travail commence à être réparti, chacun a une sphère d'activité exclusive et déterminée qui lui est imposée et dont il ne peut sortir ; il est chasseur, pêcheur ou berger ou critique critique, et il doit le demeurer s'il ne veut pas perdre ses moyens d'existence ; tandis que dans la société communiste, où chacun n'a pas une sphère d'activité exclusive, mais peut se perfectionner dans la branche qui lui plaît, la société réglemente la production générale ce qui crée pour moi la possibilité de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le

matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir, de faire de la critique après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur ou critique. Cette fixation de l'activité sociale, cette pétrification de notre propre produit en une puissance objective qui nous domine, échappant à notre contrôle, contrecarrant nos attentes, réduisant à néant nos calculs, est un des moments capitaux du développement historique jusqu'à nos jours. (...) » (Editions sociales, 1968, page 60)

17.03.45 : Engels expose à Marx son projet de traduire un ouvrage de Fourier « en laissant naturellement de côté les absurdités cosmogoniques ».

1846 : Engels publie dans le « Deutsches Bürgerbuch » de Mannheim, un article intitulé « Commentaire d'un fragment de Fourier sur le commerce »¹.

Engels stigmatise dans cet écrit la prétention des idéologues allemands de culture hégélienne dans leur appréciation du travail des socialistes français et anglais. Il prend l'œuvre de Fourier à témoin :

Je voudrais mettre sous les yeux de ces sages un petit chapitre de Fourier, dont ils pourraient prendre exemple. Il est vrai, Fourier n'est pas parti de la théorie hégélienne et n'a donc pas pu atteindre à la connaissance de la vérité absolue ni au socialisme absolu ; il est vrai, à cause de cette carence, Fourier s'est hélas laissé induire à mettre à la place de la méthode absolue celle des séries, et c'est pour cela qu'il en est arrivé à théoriser la métamorphose de la mer en limonade, les couronnes boréale et australe, l'antillon et l'accouplement des planètes. Même s'il en était ainsi, je préfère croire avec le joyeux Fourier à toutes ces histoires, plutôt qu'au règne absolu des esprits où il n'existe pas de limonade, à l'identité de l'être et du néant et à l'accouplement des catégories éternelles. Le non-sens français est au moins allègre, tandis que le non-sens allemand est lugubre et sinistre. Et puis Fourier a critiqué les actuels rapports sociaux avec une telle acuité, avec un tel esprit et un tel humour que l'on est tout disposé à lui passer ses fantaisies cosmologiques, qui du reste reposent sur une conception géniale du monde.

Sur une conception géniale du monde : quelle que soit la sympathie intellectuelle d'Engels pour Fourier, l'hommage est ici manifestement appuyé par contraste, la cible étant les idéologues du socialisme vrai. « Les bizarreries néanmoins géniales de Fourier n'excusent pas les soi-disant exposés rance de la sèche théorie allemande »

(...)

« Les doctes allemands (...) peuvent prendre exemple sur le commis de commerce Fourier. Celui-ci n'était pas un philosophe, il avait même une profonde aversion pour la philosophie, et dans ses écrits il l'a férocelement raillée, en disant un certain nombre de faits intéressants, choses que nos «philosophes du socialisme» feraient bien de s'approprier. (...)

Les Allemands » devraient une fois pour toutes cesser de faire tant de bruit autour de leur profondeur de pensée. Avec les données les plus insignifiantes, ils croient pouvoir mettre ensemble les choses les plus disparates, voire les mettre en relation avec l'histoire universelle. A partir du premier fait venu qui leur vient de troisième source, et dont ils ne savent même pas comment il est arrivé, ils vous démontrent qu'il a dû nécessairement arriver de cette façon et non d'une autre. Quiconque écrit de questions sociales en Allemagne ridiculise férocelement la profondeur de pensée allemande dès qu'il évoque la moindre chose de Fourier ! Un certain Monsieur Kaiser a mis à profit le «remarquable ouvrage de L. Stein» pour en faire une construction historique universelle : son défaut est simplement qu'elle se fonde entièrement sur des données fausses. La théorie allemande a au moins attribué vingt fois à Fourier sa « place dans le développement de l'idée absolue» - et chaque fois à une place différente -, en se fondant toujours sur les données tronquées de Monsieur Stein ou d'autres sources bâtarde. C'est la raison pour laquelle, entre autres, le « socialisme absolu » allemand est aussi indigent. Un peu d'« humanité » comme on appelle maintenant la chose, un peu de « réalisation » de cette humanité ou, plus exactement de cette bestialité, quelques mots sur la propriété traitée par Proudhon - de préférence de troisième ou de quatrième main, quelques pleurnicheries sur la misère des prolétaires, l'organisation du travail, les misérables associations pour la promotion des basses classes², à côté d'une ignorance illimitée de

¹ Nous renvoyons à la traduction fournie par Roger Dangeville dans son anthologie publiée dans la petite collection Maspero en 1976 sous le titre « Friedrich Engels, Karl Marx, *Les utopistes* » aux pages 53-59.

² Il s'agit des sociétés philanthropiques en faveur des couches pauvres de la population qui se sont multipliées en Prusse après la répression sanglante des tisserands silésiens en 1844. Engels et Hess ont profité de cette op-

l'économie et de la société réelle -et on obtient l'histoire universelle qui perd encore sa dernière goutte de sève et la dernière trace d'énergie et de vie en vertu de la fameuse objectivité et de l'impartialité théorique, ce « repos absolu » de la pensée. Et c'est avec ces somnifères que l'on veut révolutionner l'Allemagne, mettre en mouvement le prolétariat, faire penser et agir les masses !

(...)

Si nos professeurs allemands, communistes à moitié ou entièrement, s'étaient simplement donné la peine d'examiner les textes essentiels de Fourier, qu'ils peuvent au reste se procurer aussi facilement que n'importe quel livre allemand, ils seraient tombés sur une véritable mine de matériel de construction mais pour un tout autre usage que le leur ! Quelle masse d'idées neuves – pour l'Allemagne, neuves encore aujourd'hui – n'auraient-ils pas trouvée ! Ces braves gens n'ont pas su jusqu'ici reprocher autre chose à la société contemporaine que la situation du prolétariat, et même sur ce sujet ils ne savent pas dire grand-chose. Fourier (...) démontre comment, même sans lui, on peut arriver à la conclusion qu'il faut rejeter toutes les conditions de la présente société et comment simplement, à travers de la critique de la bourgeoisie- et de celle- ci dans ses rapports internes, abstraction faite de ses antagonismes avec le prolétariat - on peut conclure à la nécessité d'une réorganisation sociale. Pour cet aspect de la critique, Fourier est jusqu'ici irremplaçable. Il dévoile impitoyablement l'hypocrisie de la société respectable, la contradiction entre sa théorie et sa pratique, l'ennui de tout son mode d'existence ; il en raille la philosophie, ses aspirations à la perfection de la perfectibilité perfectibilisante et à l'auguste vérité, en même temps que sa « morale pure » et ses monotones institutions sociales ; il oppose à tout cela la pratique, le « doux commerce » qu'il critique magistralement, les basses jouissances qui ne sont pas des plaisirs, l'organisation du cocuage dans le mariage, la confusion universelle. Tous ces aspects caractérisent la société bourgeoise, et l'on n'en a pratiquement pas parlé jusqu'ici en Allemagne. Il est vrai que l'on a parlé, çà et là, de l'amour libre, de la condition et de l'émancipation de la femme ; mais qu'en a-t-on conclu et réalisé ? Le résultat en fut quelques phrases confuses, quelques ménagères de plus, un peu d'hystérie et une forte dose d'esprit familial allemand – pas même un bâtard.

19.08.46 : Engels à Marx : « Au reste, ces messieurs les fouriéristes deviennent chaque jour plus ennuyeux. *La phalange* ne contient que des absurdités. Les articles tirés des papiers posthumes de Fourier se rapportent tous au mouvement aromal et à l'accouplement des planètes qui semble se faire plus ou moins par derrière. »

28.12.46 : Marx à Annenkov : « ... la sentimentalité socialiste, qui est, par exemple chez Fourier, beaucoup plus profonde que les platitudes présomptueuses de notre bon Proudhon »

1848 : Fourier se trouve mentionné dans le *Manifeste* dans la section intitulée « Socialisme et communiste critico-utopistes », un classement plus valorisant que la catégorie de « Socialisme conservateur et bourgeois » réservée à Proudhon.

1857 : Dans les *Fondements de la critique de l'économie politique* (les manuscrits de 1857-1859, souvent intitulés *Grundrisse*), Marx se fait toutefois plus critique. Il stigmatise notamment le côté *midinette* de Fourier quand ce dernier associe le travail au plaisir :

« Sans doute, a-t-il raison (*Marx parle ici de Smith*) de dire que, dans ses formes historiques, esclavage, servage et salariat, le travail ne cesse d'être rebutant, car c'est du travail forcé, imposé de l'extérieur et en face duquel le non-travail est « liberté et bonheur ». Cela est doublement vrai du travail de caractère antagonique, n'ayant pas restauré les conditions subjectives et objectives (qu'il a perdues en quittant l'état pastoral, etc.) qui en font du travail attractif dans lequel l'homme se réalise lui-même ; cela ne signifie absolument pas qu'il deviendra un plaisir et un amusement, comme Fourier, telle une *midinette*, le pense naïvement. Un travail véritablement libre – par exemple composer une œuvre – n'est pas facile, et exige l'effort le plus intense. (Editions Anthropos, traduction Dangeville, 1968, vol 2, page 114 ou Pléiade, tome II, page 289) »

Plus loin il écrit :

« Le travail ne peut devenir jeu comme le voudrait Fourier, qui a eu le grand mérite de démontrer que le but ultime exige que l'on élimine non seulement la distribution actuelle,

portunité pour diffuser une propagande communiste dans un milieu dominé par la petite bourgeoisie humaniste au sein de laquelle le discours sur les valeurs du « socialisme vrai » rencontrait un certain écho.

mais encore le mode de production, même sous ses formes les plus développées. (ibidem, vol 2, Page 230, ou Pléiade, tome II, page 311)

1878 : Les références à Fourier ne manquent pas dans *l'Anti-Dühring* d'Engels. Elles seront reprises pour la plupart dans la brochure de 1880, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.

La critique sociale de Fourier est bien sûr soulignée :

« Si nous trouvons chez Saint-Simon une largeur de vues géniale qui fait que presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes postérieurs sont contenues en germe chez lui, nous trouvons chez Fourier une critique des conditions sociales existantes qui, pour être faite avec une verve toute française, n'en est pas moins pénétrante. Fourier prend au mot la bourgeoisie, ses prophètes enthousiastes d'avant la Révolution et ses flagorneurs intéressés d'après. Il dévoile sans pitié la misère matérielle et morale du monde bourgeois et il la confronte avec les promesses flatteuses des philosophes des Lumières, sur la société où devait régner la raison seule, sur la civilisation apportant le bonheur universel, sur la perfectibilité illimitée de l'homme, aussi bien qu'avec les expressions couleur de rose des idéologues bourgeois, ses contemporains ; il démontre comment, partout, la réalité la plus lamentable correspond à la phraséologie la plus grandiloquente et il déverse son ironie mordante sur ce fiasco irrémédiable de la phrase. Fourier n'est pas seulement un critique ; sa nature éternellement enjouée fait de lui un satirique, et un des plus grands satiriques de tous les temps. Il peint avec autant de maestria que d'agrément la folle spéculation qui fleurit au déclin de la Révolution ainsi que l'esprit boutiquier universellement répandu dans le commerce français de ce temps. (Editions sociales, 1977, page 297)

L'éloge d'Engels vise surtout les conceptions de Fourier en matière de morale sexuelle et de libération de la femme :

« Plus magistrale encore est la critique qu'il fait du tour donné par la bourgeoisie aux relations sexuelles et de la position de la femme dans la société bourgeoise. Il est le premier à énoncer que, dans une société donnée, le degré d'émancipation de la femme est la mesure naturelle de l'émancipation générale ». (Ibid., page 297)

Engels n'hésite pas à comparer Fourier à Hegel sous l'angle d'une conception dialectique des périodes historiques :

« Mais là où il apparaît le plus grand c'est dans sa conception de l'histoire de la société. Il divise toute son évolution passée en quatre phases : sauvagerie, barbarie, patriarcat, civilisation, laquelle coïncide avec ce qu'on appelle maintenant la société bourgeoise, et il démontre (...) que la civilisation se meut dans un « cercle vicieux », dans des contradictions qu'elle reproduit sans cesse, sans pouvoir les surmonter, de sorte qu'elle atteint toujours le contraire de ce qu'elle veut obtenir ou prétend vouloir obtenir ; de sorte que, par exemple, « la pauvreté naît en civilisation de l'abondance même ». Fourier, comme on le voit, manie la dialectique avec la même maîtrise que son contemporain Hegel. Avec une égale dialectique, il fait ressortir que, contrairement au bavardage sur la perfectibilité indéfinie l'homme, toute phase historique a sa branche ascendante mais aussi sa branche descendante, et il applique aussi cette conception à l'avenir de l'humanité dans son ensemble. De même que Kant a introduit la fin à venir de la terre dans la science de la nature, Fourier introduit dans l'étude de l'histoire la fin à venir de l'humanité ». (Ibid, p. 297/298)

Il ne faut que découvrir le caractère puéril de la philosophie de l'histoire de Fourier pour constater que, sur cette question, Engels se laisse ici quelque peu emporter.

Tranches de vie

Le cahier que nous proposons sous ce titre recense au fil des jours une sélection d'événements marquants dans la vie personnelle, intellectuelle et politique de Marx et d'Engels. Dans cet exercice, il nous fallait choisir entre les extrêmes, soit le dénombrement quasi exhaustif des faits et gestes comme peuvent le fournir en annexe les 12 volumes parus de la Correspondance de Marx et d'Engels publiée aux Editions sociales sous la direction de Gilbert Badia et de Jean Mortier, soit de trop rares mentions.

Outre la correspondance entre Marx et Engels dans l'édition que nous venons de mentionner, nos sources sont de divers types.

Ce sont d'abord les biographies de référence, et en particulier :

1. « Karl Marx et Friedrich Engels, leur vie et leur œuvre », par Auguste Cornu en quatre tomes aux Presses Universitaires de France
2. « Karl Marx, Histoire de sa vie », par Franz Mehring, aux Editions Sociales
3. « Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle », par Maximilien Rubel aux Editions Marcel Rivière et Cie

Ce sont ensuite les appareils critiques, notes et commentaires, qui accompagnent les éditions des œuvres, et en particulier :

1. les publications des Editions Sociales sous diverses directions dont celles d'Emile Bottigelli, de Gilbert Badia, de Jean-Pierre Lefebvre.
2. les quatre volumes publiés sous la responsabilité de Maximilien Rubel dans la collection de La Pléiade chez Gallimard.

Tranches de vie

K. Marx: 1818-1843

- 12.02.1814 Naissance de Jenny von Westphalen. Son père, le baron Ludwig von Westphalen, veuf en 1807, avec 4 enfants (dont Ferdinand qui deviendra ministre du gouvernement de Prusse de 1850 à 1855) s'est remarié avec Karoline Heubel, la mère de Jenny. Noblesse protestante de Trèves (un traitement annuel de 1.600 thalers : par comparaison un deux-pièces se louait 6 à 7 thalers) ; le père est saint-simonien. Il est à Trèves une sorte de sous-préfet. Les von Westphalen sont de noblesse récente : le grand-père de Jenny a été anobli par le duc de Brunswick dont il a été le chef d'Etat major durant la guerre de 7 ans. (Au décès de l'oncle de Jenny en 1855, et dans un contexte de grand dénuement, se posera la question d'un manuscrit de valeur du duc de Brunswick sur la guerre de 7 ans. Lettre à Engels du 08.03.1855). La grand-mère de Jenny, Jeanie Wishart of Pittarow, descend d'une famille noble écossaise.
- 05.05.1818 Naissance de Marx. Il est le 3^e enfant de l'avocat Hirschel (puis Heinrich) Marx (né en 1782) et d'Henriette Pressburg. Déclaré le 7 mai sous le nom de Karl Marx. Les parents descendent d'une longue lignée de rabbins. Son grand-père Mordechai Marx Levy (transformation de Halévy auquel viendra se joindre le patronyme Marx, germanisation de Marc) a été rabbin à Trèves de 1788 à 1804. L'oncle Samuel (1781-1829) a été responsable de l'organisation rabbinique sous l'occupation française. Trèves a été occupée par les troupes françaises d'août 1794 à janvier 1814. Empreinte profonde et durable de la révolution française dans cette province de la Confédération germanique. La Rhénanie est devenue prussienne en avril 1815. Trèves est une ville catholique de 12.000 habitants.
- Le père de Marx est né en France en 1782 à Sarrelouis (aujourd'hui Saarlouis, ville allemande). Il s'installe à Trèves au moment de la révolution française. Intellectuel « des lumières », il professe un déisme voltairien : il fait des études de droit et devient jurisconsulte à Trèves. La révolution française avait accordé aux juifs tous les droits civiques.
- La mère de Marx est née en 1788 ; elle est la fille d'un riche homme d'affaires de Nimègue. Mariage en 1814 : elle a 26 ans, son mari en a 36.
- 1816-1817 1816 : le père de Marx se convertit au luthéranisme afin d'être autorisé à exercer sa profession de juriste, les juifs étant exclus de cette profession par l'Etat prussien (qui reprenait les interdits de Napoléon : décret du 17 mars 1808). Son prénom originel est Herschel germanisé en Heinrich Marx. Famille nombreuse : 4 garçons, 5 filles. Mort précoce de 3 garçons, et de 2 filles (9 enfants en 11 ans). Rencontre avec Ludwig von Westphalen à la Société littéraire du Casino, le club libéral de Trèves (une sorte de Rotary). Une sœur cadette de la mère de Marx épouse un banquier hollandais Lion Philips (avec qui Marx négociera son héritage). La famille Marx est de bonne bourgeoisie. Si on compte que le salaire d'un haut fonctionnaire était de 1.400 thalers, la mère disposait en 1833 d'un capital de 11.136 thalers. D'origine hollandaise, elle parlait et écrivait un allemand approximatif.
- 28.11.1820 Naissance d'Engels, dans un milieu d'industriels piétistes.
- 1823 Naissance d'Helena Demuth
- 26.08.1824 Le père de Marx se convertit et baptise son fils dans le rite évangélique.
-
- 1830-1835 Entrée au Gymnasium de Trèves (au lycée) dirigé par un intellectuel kantien et libéral Johann Hugo Wytenbach, un des tribuns de la manifestation de Hambach le 17 mai 1832 (considérée comme la première manifestation de l'opposition libérale en Prusse). Il est éga-

lement membre de la société du Casino qui sera fermée par le roi de Prusse en 1834 pour manifestation d'idées subversives (un banquet où l'on avait chanté la Marseillaise). Marx est diplômé le 24 septembre 35.

1835

D.F. Strauss publie sa *Vie de Jésus* : la polémique autour de l'œuvre va cristalliser la formation de la gauche hégélienne.

1836

17 Octobre 35 : Marx quitte Trèves pour l'université de Bonn pour des études de droit (et de littérature : il suit le cours de A.W. Schlegel). Il participe au « Club de Taverne » (« kneippvereine », par opposition aux corporations aristocratiques) des étudiants trévois dont il est élu président en 38. S'inscrit au « Club des poètes » qui fait l'objet d'une surveillance policière. Présence de Karl Grün (qui deviendra l'une des cibles de Marx à Paris) (cf. Rôle de la poésie : H. Heine, G. Erweg, Freiligrath) et de L-F-C Bernays, le futur directeur de Vorwärts à Paris. Le club a été fondé par Fenner von Fennenberg, le même qui en 1849 commandera l'armée révolutionnaire du Palatinat.

A l'exception des vacances de 1836, Marx ne reviendra quasiment plus chez ses parents. Marx mène la vie étudiante sous tous ses aspects, dont les conflits avec les associations aristocratiques : il est mis à l'ombre dans une « prison » universitaire pour détention d'arme de duel. Blessure en duel à l'œil droit en août 36. Son père doit payer 160 thalers de dettes...

Août 36

Jenny et Marx se fiancent ; Sophie, la sœur de Marx est dans la confidence, puis son père.

Octobre 36

Sur l'insistance de son père, Marx part pour Berlin pour terminer son droit. Le 22 octobre, il se fait immatriculer à la faculté de droit de l'université Humboldt.

Comparée à Bonn, l'université de Berlin était, selon Feuerbach, « une maison de correction »

Marx suit les cours d'Edouard Gans (hégélien, sympathisant saint-simonien : il délivrera à Marx un certificat de grande assiduité au cours. Succès public des cours de Gans qui meurt en 1839) et de Savigny (école historique du droit, conservateur : mise en cause de la notion de droit naturel ; le droit est associé au droit coutumier des peuples).

décembre

Marx envoie 52 poèmes d'amour à Jenny (un cahier de 262 pages)

1837

Fiançailles officielles de Karl et Jenny

Marx fréquente le « Doktorklub » rue des Français, où il rencontre Karl Friedrich Köppen (historien, spécialiste de la Terreur, qui sera un pionnier du socialisme. Marx le reverra à Berlin en 1861), Adolphe Rutenberg (opposant libéral au pouvoir ; il sera rédacteur à la Gazette Rhénane en 1842), Bruno Bauer, de 10 ans ses aînés. Il fréquente le salon de la romantique Bettina Von Arnim, sœur du poète Clemens Brentano

Ces jeunes gens sont de rudes noceurs qui savent boire sec. Les rapports de police décrivent la vie « dissolue » du club.

Marx étudie Hegel et rédige, dit-il à son père, 300 « placards » (4.800 pages) d'une philosophie du Droit.

La condamnation par le pouvoir de l'hégélianisme (qui avait été auparavant soutenu comme une philosophie d'Etat) radicalise les jeunes hégéliens sur une base idéaliste (faute d'un répondant social et politique auprès d'une bourgeoisie combative) : il faut d'abord procéder à une réforme des consciences par la critique avant d'agir politiquement. La réforme ne peut venir que « du haut » Cf. le livre de Köppen (dédié à Marx) à la gloire de Frédéric II, le roi philosophe. Le radicalisme

		jeune-hégélien s'exprime principalement dans la lutte anti religieuse
Été 37	Marx passe les vacances à Berlin plutôt que retourner à Trèves (voir Jenny notamment)	Crise de l'été 37. Il met un terme à son projet d'écrivain et de poète. Il connaît des problèmes de santé (surmenage, crise intérieure).
Novembre 37	Le père dissuade Marx de revenir à Trèves pour parler de son avenir : il craint que l'on ne jase voir revenir le fils Marx alors que l'année universitaire n'est pas terminée.	
10 novembre	Lettre au père sur ses travaux (notamment sur la « grotesque et rocailleuse mélodie » de la philosophie de Hegel. ». Il a dépensé 700 thalers sur une année : à comparer au salaire annuel de son père : 1400 thalers	
<hr/>		
02.1838	Appelé sous les drapeaux, il s'en sort avec un certificat médical pour « faiblesse poitrinaire et crachotements de sang ». Les problèmes pulmonaires semblent avoir été une maladie héréditaire des Marx. Il sera déclaré inapte au service militaire le 04 mai 1841.	Publication des « Prolégomènes à la philosophie de l'histoire » de A. von Cieszkowski. L'ouvrage préconise une sortie de la philosophie spéculative par l'action (apparition du concept de « praxis »)
10 Mai 1838	Décès du père de Marx. Conflit avec la mère. Délivré de la tutelle de son père, Marx abandonne des études de droit et se consacre à la philosophie. Semestre de l'été 38 : il suit un cours de logique de Gabler (un des plus médiocres disciples de Hegel) et un cours de Karl Ritter sur la géographie générale (selon lequel les différentes parties du monde agissaient comme des organismes vivants déterminant la vie de leurs habitants)	Weitling publie à la demande de la Ligue des Justes de Paris une sorte de manifeste : «L'humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être »
<hr/>		
1839 Janvier/mars	L'essentiel du travail de Marx se fait alors en dehors de l'université.	Travail préparatoire de la thèse sur les atomistes. Marx lit les philosophes. Cf ses cahiers de notes : Spinoza, Leibniz, Hume. Il avait pour projet d'analyser pour sa thèse tous les philosophes post-aristotéliens. Après la mort de Gans, se développe à Berlin une réaction romantico-chrétienne. En octobre, Bauer part pour Bonn à l'invitation de son protecteur, le ministre des cultes et de l'enseignement Altenstein, et presse Marx de terminer sa thèse dans l'espoir de lui obtenir un poste à Bonn. Marx limite le travail à Démocrite et Epicure.
<hr/>		
Avril 1840		Karl-Friedrich Köppen publie « Frédéric le Grand et ses adversaires » et dédie l'ouvrage à un certain Karl Heinrich Marx de Trèves (Marx, qui a 22 ans, est de 10 ans son cadet : le geste de Köppen est un témoignage de l'impression laissée par Marx sur son entourage jeune-hégélien).
Été 1840	Marx rédige un livre sur l'hermésianisme qui ne sera pas publié.	
07.06.1840		Frédéric-guillaume IV accède au trône. Le roi va très vite décevoir les espoirs de libéralisation qu'on avait placés en lui. Il est entouré d'une camarilla de nobles ultraconservateurs et entreprend une réaction de type féodal contre tout courant quelque peu novateur. Schelling est nommé recteur à Berlin pour combattre l'influence des hégéliens. La presse, qui est le seul lieu de débat politique, est censurée. Le Doktorklub se radicalise à gauche et prend le nom de « Les amis du Peu-

ple ». Koppen écrit ses essais sur la Terreur.

Proudhon publie « Qu'est-ce que la propriété ? »
Marx en fera l'éloge dans la Rheinische Zeitung

Marx rédige sa thèse sur Démocrite et Epicure. Il accompagne les jeunes Hégéliens dans leur critique de la religion (laquelle, selon le principe feuerbachien, n'est pour lui que l'aliénation de l'essence humaine) mais il s'écarte de ses compagnons dans leur tendance à attribuer le rôle essentiel à la Conscience sur le mode quasi fichtéen d'une opposition du Devoir-Etre à l'Être : Marx au contraire reste proche de Hegel en insistant sur la corrélation de l'Esprit et du réel, sa distance avec Hegel consistant à ne pas attribuer au seul Esprit le rôle moteur mais à reconnaître au réel une action spécifique dans la constitution de la totalité concrète que constitue le système Monde-Esprit à un moment donné de l'Histoire.

13.01.1841		Publication de deux poésies dans l'hebdomadaire berlinois « Athenaüm » : « Chant nocturne » (inspiré par la ballade de Bürger) et « Le musicien » (le thème est celui de l'emprise absolue de l'art sur un artiste)
30.03.41	Marx obtient de l'université de Berlin son certificat de fin d'études	Moses Hess fait paraître sous anonymat « La triarchie européenne » ouvrage dans lequel il recommande l'alliance de la France (la volonté active), de l'Allemagne (la pensée spéculative) et de l'Angleterre (le génie pratique). Il s'agit de la matrice des « trois sources » du socialisme. C'est par Moses Hess que Marx entre en contact avec les idées des socialistes et en particulier des socialistes français.
15.04.1841	Titre de docteur en philosophie de l'université d'Iéna (dans le grand-duché de Saxe Weimar : l'université était connue pour sa facilité à délivrer les titres). La thèse est envoyée le 06 avril 1841 au professeur Bachmann et le grade de docteur lui est accordé « in absentia ». La thèse porte le titre « Différence de la philosophie naturelle chez Démocrite et chez Epicure »	Premières manœuvres pour la constitution de la « Rheinische Zeitung » censée exprimer les intérêts de la bourgeoisie libérale.
mai	Karl revient en Rhénanie : il passe par Cologne et s'installe à Bonn dans la perspective de se faire agréer comme « privat dozent » à l'université. Il n'a pas vu Jenny depuis trois ans...Il doit avoir un métier car sa mère rechigne à lui donner de l'argent.	Il fréquente Bruno Bauer dans la perspective de la parution de la revue « Les archives de l'athéisme » que Bauer souhaite faire paraître avec son concours. Problématique des hégéliens de gauche contre l'idéalisme religieux. Le but est de prendre la direction du mouvement jeune-hégélien par une revue plus radicale que les « Annales allemandes » de Ruge. Bauer qui prévoyait son exclusion de l'université, sollicitait Marx pour fonder à Berlin une université privée dédié à la propagation de l'athéisme. Marx collabore avec lui à un pamphlet anonyme « La trompette du jugement dernier sur Hegel et l'antéchrist ». Il s'agit d'un pamphlet satirique qui permet à Marx de régler de manière burlesque ses comptes avec Hegel.
Juillet 41	Jenny rencontre Karl à Bonn (Edgar sert de « chaperon ») Elle a 25 ans, il en a 21.	
02.09.41		Lettre de Moses (qui vient de rencontrer Marx à Bonn pour lui demander de collaborer à la Rheinische Zeitung) à Berthold Auerbach sur Marx : «Représente-toi Rousseau, Voltaire, Holbach, Les-

		<p>sing, Heine et Hegel <i>confondus</i> en une seule personne ; je dis bien <i>confondus</i> et non pas collés ensemble, et tu auras le docteur Marx »</p>
14 octobre		<p>Le roi révoque Bauer de l'université de Bonn sous l'accusation d'athéisme. Marx abandonne la perspective d'une carrière d'enseignant universitaire.</p>
18.10.41		<p>Lettre de Jung à Ruge : « Si Marx, Bauer et Feuerbach s'associent pour fonder une revue théologico-philosophique, le bon Dieu fera bien de s'entourer de tous ses anges et de se prendre lui-même en pitié, car ces trois hommes le chasseront sûrement de son ciel (...) Pour Marx, en tout cas, la religion chrétienne est une des plus immorales qui soient. Au demeurant, bien qu'il soit un révolutionnaire passionné, c'est une des intelligences les plus aigües que je connaisse ».</p>
Novembre	<p>B. Bauer : « La trompette du jugement dernier contre Hegel l'athée et l'antéchrist. » Marx a été associé à la rédaction de ce pamphlet pastiche de Hegel et consacré à la double figure du philosophe, conservateur en apparence, subversif en réalité.</p>	<p>Publication de <i>L'essence du christianisme</i>, le livre majeur de Feuerbach considéré comme la charte de l'humanisme athée</p>
15.12.1841		<p>Fondation de la <i>Rheinische Zeitung</i> qui paraît le 1^{er} janvier 42. Le journal est fondé par une souscription de 30.000 thalers (une somme considérable réunie dans les milieux de la bourgeoisie financière et industrielle de Cologne favorable aux thèses hégéliennes de gauche sur le rôle de l'Etat). Rôle intellectuel de Moses Hess. Le journal s'oppose à <i>La gazette de Cologne</i>, organe des ultramontains catholiques. Il sera dirigé successivement par Frédéric List, Gustave Höfken, Rutenberg.</p>
De janvier à avril	<p>Marx séjourne à Trèves dans la famille de Jenny dont le père est gravement malade. (froideur des relations de Marx avec sa mère)</p>	<p>Marx abandonne la perspective de participer au second volume de Bauer contre Hegel.</p>
1 ^{er} janvier	<p>Parution de la Cologne par la bourgeoisie rhénane. Le journal sera interdit le 31 mars 1843</p>	
10.02.42		<p>Marx envoie à Ruge pour les <i>Annales allemandes</i> (« Deutsche Jahrbücher ») ses « Remarques sur la plus récente ordonnance prussienne relative à la censure » : considérations sur la rationalité de l'Etat et sur le rapport des lois aux intérêts du pouvoir exécutif. Derrière cette question de la censure, Marx règle ses comptes avec la vision hégélienne d'un Etat garant, par le biais d'une caste de fonctionnaires censeurs, de l'intérêt public. Il s'agit de la première intervention de Marx dans le journalisme politique. L'article ne paraîtra pas, victime de ...la censure des « Annales ». Il sera publié dans le volume des « Anekdotia » que Ruge fera paraître à Zurich. C'est dans le même volume d' <i>Anekdotia</i> que Marx découvre les « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie » de Feuerbach.</p>
03.03.1842	<p>Mort du père de Jenny. Marx qui n'a pas pris la peine d'assister aux obsèques de son père, revient de Cologne pour honorer le père de Jenny.</p>	

5 Mars 1842	Lettre à Ruge : « mon futur beau-père s'est éteint avant-hier » ; « Bauer est suspendu, à ce qu'il vient juste de m'écrire, par lit de justice »	Lettre à Ruge : propositions d'articles pour les « Annales allemandes » ou pour les « Anekdoten », dont une critique du droit naturel de Hegel (dans son rapport avec la monarchie constitutionnelle). L'étude ne sera pas poursuivie. La critique de la philosophie du droit de Hegel sera reprise sur d'autres bases pendant le séjour de Kreuznach en mars 1843.
20.03.42	Lettre à Ruge : « Dans quelques jours je pars pour Cologne où j'établis mes nouveaux pénates ». Parlant des professeurs de Bonn : « Ces esprits qui sont autant de bêtes puantes »	Le 29.03.42 Bauer est exclu de l'université de Bonn suite à un discours en faveur du libéral Karl Theodor Welcker.
Avril 42	Mort du frère de Marx, Hermann : la famille lui coupe les vivres.	Marx et Bauer excursionnent ensemble à Godesberg.
Avril 42		Moses Hess fait paraître (7 et 21 avril : Die Kommunisten in Frankreich) dans la Rheinische Zeitung, un manifeste de communistes français paru dans le journal « La presse »
mai	Bauer retourne à Berlin. Il rejoint le club des Freien « Les affranchis ». Radicalisation du Doktorklub.	5 mai : Marx collabore à « La Gazette Rhénane » avec un article sur la liberté de la presse qui impressionne.
09.07.42	À Ruge : « Ma famille m'a mis des bâtons dans les roues et, en dépit de son aisance, je connais les pires difficultés matérielles »	Marx écrit à Ruge pour s'informer sur les « Affranchis » à qui il reproche d'exciter la censure (« ça sent la fanfaronnade »). Il va rompre avec Bauer sur les positions des « Affranchis » berlinois. Bauer préconisait un radicalisme abstrait qui mettait le journal en danger (« les Berlinoises seront assez sots pour rendre ridicule leur cause qui est bonne ».)
25.08.42		Lettre à Oppenheim sur Stirner qui avait publié au nom des « Affranchis » un article sur l'éducation.
Août 42		Ruge critique la philosophie du Droit de Hegel dans les « Deutsche Jahrbücher » (Les « annales allemandes »)
16.10.1842	Marx s'installe à Cologne au début du mois d'octobre : il est nommé rédacteur en chef de la « Rheinische Zeitung » avec un salaire de 600 thalers. Le journal a été fondé par de jeunes libéraux issus de la bourgeoisie aisée. Il quitte Bonn pour Cologne. La publication se donne pour tâche de susciter un libéralisme allemand (lettre de Marx à von Schapper, du 07.11.42)	Marx intervient pour la première fois sur la question du communisme en réponse à une critique du « Journal universel d'Augsbourg » sur « ces fils de bourgeois qui dissertent du communisme sans connaître les ouvriers de leur père ». Il concède son peu de connaissances du communisme français : « pour juger les écrits de Leroux, Considérant, et avant tout l'œuvre si pénétrante de Proudhon, il ne suffit pas de quelques idées superficielles (...) ; il faut au contraire entreprendre des études prolongées et une recherche en profondeur ». Il reporte son jugement à un examen plus approfondi. Octobre novembre : série d'articles sur la loi relative aux vols de bois
30.11.42	« La censure nous malmène quotidiennement sans merci de sorte que le journal a souvent du mal à paraître ». Dès l'automne 42, Marx est passé sur les positions du communisme philosophique (selon le témoignage de Hess). Son basculement n'est pas dû à sa connaissance du communisme « existant » (en France notamment), mais résulte de sa critique de Hegel. C'est à Paris que Marx rallie la cause ouvrière. Pour l'heure, il relit, plume à la main, « les principes de la philosophie du droit » de Hegel. Il considère que l'ennemi, c'est l'hégélianisme comme idéologie de pouvoir. C'est sa critique des fictions logiques de Hegel qui conduit Marx à entreprendre l'examen de la nature réelle de la société mo-	Lettre à Ruge sur son conflit avec les « Affranchis » qui mettent en danger la « Rheinische Zeitung » devant la censure. Les correspondants des « Affranchis » truffent leurs comptes rendus sur l'activité théâtrale de « dogmes communistes et socialistes » (« Des barbouillages incendiaires et vides d'idées »). Bauer voulait faire de la « Rheinische Zeitung » un organe radical de lutte contre la religion et de propagande pour l'athéisme alors que Marx plaçait pour un compromis avec les forces de la bourgeoisie libérale qui détenait en fait le pouvoir au conseil d'administration du journal. Marx reproche aux « Affranchis » une phraséologie radicale livresque sans autre effet que rhétorique, sans liaison avec la situation sociale et politique concrète (cf. lettre à Ruge du 30.11.42 : « j'ai

derne, de son « anatomie » dit-il. Ses contributions à la Rheinische Zeitung sont autant de revendications pour un fondement rationnel de l'Etat qui ne soit pas hégélien.

exprimé le désir que la religion soit critiquée à travers la situation politique plutôt que la situation politique à travers la religion, parce que ce détournement répond mieux à la nature d'un journal et à la formation du public, parce que la religion vide de substance par elle-même ne tire pas son existence du ciel, mais de la terre et s'écroule d'elle-même dès qu'on détruit l'absurde réalité dont elle est la théorie ». Marx insiste sur le lien du journal avec les problèmes pratiques (compte tenu de la censure). Il prend congé de Bauer qui envisageait l'activité critique comme la pure activité intellectuelle d'un aréopage de penseurs d'élite.

Le prétexte de la rupture avec « Les Affranchis » est le refus de Marx de publier leurs attaques contre le poète Herwegh qui avait accepté d'être reçu par Frédéric Guillaume. Marx au contraire avait accepté de publier une mise au point de Herwegh.

24.11.42 Première rencontre avec Engels.

Pour Engels Marx était complaisant avec le pouvoir ; pour Marx Engels était un « Affranchi » gauchiste et sectaire.

01.43 Marx se rend chez sa mère pour obtenir sa part d'héritage. Refus et rupture

Marx écrit une série d'articles sur la situation misérable des vigneron de la Moselle.

03.01.43 Dans une lettre de Ruge : « Marx est une grande intelligence. Il a beaucoup de soucis pour son avenir, en particulier pour son avenir immédiat »

21.01.1843

Le conseil des Ministres de Prusse interdit la « Rheinische Zeitung » le jour où paraît le dernier article de Marx sur les vigneron de la Moselle. Prétexte : des attaques contre le tsar (dans un article paru le 4 janvier) lequel fait pression sur le gouvernement prussien. Le journal cessera de paraître le 31 mars

25.01.1843 Marx annonce à Ruge la prochaine suppression de la Rheinische Zeitung : « Je vois dans la suspension de la Rheinische Zeitung un progrès de la conscience politique et m'y résigne donc. Au surplus, je trouvais que l'atmosphère était devenue étouffante. Il est mauvais d'assurer des tâches serviles, fût-ce pour la liberté, et de se battre à coups d'épingles et non à coups de massue. J'en ai assez de l'hypocrisie, de la sottise, de l'autorité brutale, j'en ai assez de notre docilité, de nos platitudes, de nos reculades et de nos querelles de mots. Ainsi le gouvernement m'a rendu ma liberté. Par ailleurs, Marx évoque le conflit avec sa famille (« je me suis brouillé avec ma famille et du vivant de ma mère, je n'aurai aucun droit sur ce qui me revient ») et parle de ses fiançailles. Il annonce son intention de s'expatrier (« En Allemagne, on ne peut rien entreprendre. On s'y corrompt soi-même »). Il estime ne plus pouvoir rien publier en Prusse. « S'il pouvait ainsi se faire que je puisse rédiger à Zurich le « Messenger allemand » avec Herwegh, cela me serait agréable (...) Je travaille à plusieurs choses qui ne sauraient être tolérées ici en Allemagne ni par un censeur ni par un éditeur. »

31.01.43

Edit du 31.01.43 qui aggrave la censure. Interdiction des « Annales » de Ruge qui fondera les « Anekdoten » à Zurich (édité par le « Comptoir littéraire » de Julius Froebel). C'est dans les « Anekdoten » que Marx découvrira les « Thèses

		<i>provisoires pour la réforme de la philosophie</i> » de Feuerbach.
03.1843	Lettre à Ruge, écrite sur une péniche en route vers la Hollande : Marx se rend dans la famille de sa mère, sans doute chez l'oncle Lion Philips qui gère le patrimoine familial, pour obtenir une avance sur son héritage. Cette lettre sera publiée avec un choix d'autres dans le premier numéro des Annales.	Marx exprime sa <i>honte</i> devant le triomphe du « despotisme le plus répugnant » en Prusse. Il commente ce sentiment : « la honte est une sorte de colère : celle par quoi on s'en prend à soi-même. Et si toute une nation avait vraiment honte, elle serait le lion qui se ramasse pour se préparer à bondir ».
13.03.43	à Ruge : « je suis amoureux de la tête aux pieds et le plus sérieusement du monde ». « Il y a plus de 7 ans que je suis fiancé et ma fiancée a dû livrer pour moi les combats les plus durs »	Dans la même lettre, à propos de Feuerbach : « Les aphorismes de Feuerbach n'ont qu'un tort à mes yeux : ils renvoient trop à la nature et trop peu à la politique C'est pourtant la seule alliance qui peut permettre à la philosophie d'aujourd'hui de devenir réalité. »
		La correspondance se termine par cette remarque important en vue du traitement « de la question juive » : « A l'instant même, je reçois la visite du chef de la communauté juive d'ici ; il me demande de rédiger pour les Juifs une pétition destinée à la Diète, et je vais le faire. Si grande que soit ma répugnance pour la religion israélite, la manière de voir de Bauer me paraît trop abstraite. Il s'agit de pratiquer le plus de brèches possible dans l'Etat chrétien et d'y introduire en fraude la raison, autant qu'il dépend de nous. Il faut du moins s'y efforcer – et l'exaspération augmente avec chaque pétition qui est rejetée avec des protestations. »
18.03.43	Marx démissionne de la « Rheinische Zeitung » espérant ainsi repousser l'interdiction du journal.	« Je saisis l'occasion avec empressement et, quittant la scène publique, je me retirai dans mon cabinet d'étude »
31.03.1843	Interdiction définitive de la « Rheinische Zeitung ». Marx est sans ressource à un moment où il est temps d'épouser Jenny qui est en butte aux tracasseries de certains membres de sa famille. (<i>Dans sa lettre du 03.03.1860 à Weber, son avocat berlinois dans l'affaire Vogt, Marx révèle en confidence qu'il a été approché par les autorités prussiennes par l'intermédiaire d'un avocat ami de son père, le conseiller M. Esser</i>)	
Mai 43	De mai à octobre, Marx s'établit à Kreuznach, résidence de Jenny et de sa mère.	Marx travaille à une révision critique de la philosophie politique de Hegel. Il s'agit pour lui de combattre la légitimation hégélienne la monarchie constitutionnelle. Travaux d'historiographie et lecture de Feuerbach (« <i>Thèses provisoires sur la réforme de la philosophie</i> » parues dans les « <i>Anek-dota</i> » de Ruge). En somme, Marx relaie le travail anti-hégélien de Feuerbach contre l'aliénation religieuse sur le terrain (au sens très matérialisme du terme) de la politique.
	Premiers déplacements de la problématique qui n'est plus celle de l'opposition entre despotisme et libéralisme radical mais celle des contradictions du système social.	Longue lettre à Ruge : « L'existence d'une humanité souffrante qui pense et d'une humanité pensante qui est opprimée est pour le monde animal des philistins, passif et jouissant, quelque chose qu'il ne pourra nécessairement ni supporter ni absorber »
4 juin 43	Ruge écrit à Marx sur l'éventuelle participation de Bauer aux « Annales franco-Allemandes ». Jugement sur les autres Affranchis : « de sots garnements »	
19 juin 1843	Mariage (religieux) après 7 ans de fiançailles. Elle a 29 ans, lui 24 ans. Aucun parent de Marx n'assiste à la cérémonie. Ils vont vivre 38 ans	Marx rédige de mars à août sa critique du droit hégélien de l'Etat (qui restera inédite jusqu'en 1927). Il vient de relire les « <i>Thèses provisoires</i> »

ensemble. Le couple s'installe à Bad Kreuznach, une ville d'eau près de Trèves, dans la maison de la mère de Jenny. Voyage de noce en suisse aux sources du Rhin près de Schaffhouse

Projet de Georg Herwegh de fonder une revue à Zurich où Marx aurait trouvé un emploi.

pour la réforme de la philosophie » de Feuerbach. Il est probable qu'il commence aussi à écrire sa réplique à « La question juive » de Bauer qui avait paru dans les « Annales allemandes » en novembre 1842.

08.08.43

Ruge arrive à Paris (avec Moses Hess) et prend contact avec Proudhon, Leroux, Flora Tristan, Louis Blanc. Il espère une collaboration de Lamartine.

09. 43

Longue lettre (de Kreuznach) à Ruge : « (...) nous devons aider les dogmatiques à voir clair dans leurs propres thèses. C'est ainsi en particulier que le communisme est une abstraction dogmatique, et j'entends (...) le communisme existant tel que Cabet, Demazy, Weitling, etc. l'enseignent ». Au yeux de Marx, le communisme est une sous-section du socialisme qui est lui même une sous-section de l'humanisme : « le communisme (...) n'est qu'une actualisation particulière et partielle du principe socialiste. Et le principe socialiste (...) n'est à son tour que l'une de faces que présente la réalité de la véritable essence humaine ». (...). Accents très hégéliens à la fin de la lettre où il parle de « confesser la société » pour la rendre consciente de ce qu'elle est capable de réaliser : « Nous apportons au monde les principes que le monde a lui-même développés en son sein »

Importance de cette position « anti-dogmatique » : il se s'agit pas d'assigner des objectifs moraux (de ce point de vue Marx n'est pas kantien) mais de mettre en évidence dans la société existante les conditions matérielles de leur réalisation, de démontrer donc le processus à l'oeuvre dans le réel pour le dépassement des réalités sociales existantes. C'est la dernière position « anticommuniste » de Marx avant son « adhésion » en mars 1844.

Octobre 43

Ruge affirme avoir bouclé le montage financier des « Annales ». Il apporte sur sa fortune personnelle 6.000 thalers et Froebel apporte 3.000 francs. Marx espère toucher un salaire de base de 550 thalers (compte non tenu de la rétribution des articles)

03.10.43

Lettre à Feuerbach « Je ne peux m'empêcher de faire ce bref pèlerinage épistolaire auprès de vous puisqu'il ne m'a pas été donné de vous connaître personnellement ». Présentation de la revue : « Les meilleurs auteurs parisiens nous ont donné leur accord ». Il lui demande un article contre Schelling (« attaquer Schelling, c'est attaquer indirectement l'ensemble de notre politique et notamment la politique prussienne. La philosophie de Schelling, c'est la politique prussienne *sub specie philosophae* ») Il conclut : « J'attends à coup sûr une contribution de votre part ». Feuerbach esquisse la proposition.

11 octobre

Arrivée à Paris et installation avec Ruge et le poète Georges Herwegh, militant de « La jeune Allemagne ». Ruge propose de vivre en communauté dans une sorte de phalanstère. Installation au 23 (Echec de l'expérience de vie en commun après 15 jours) puis au 38, rue Vaneau dans le quartier Saint-Germain (dans une maison où demeurait également Germain Mäurer, un dirigeant de la « Ligue des Justes »). Ruge critique le train de vie dépensier de Herwegh (qui avait épousé la fille d'un riche banquier berlinois et qui était par ailleurs l'ami intime de la comtesse d'Agoult). Marx prend le parti de Herwegh et en profite pour rompre avec Ruge. Jenny est enceinte de 4 mois

En 1844, la population parisienne est de 1.060.825 habitants : la population étrangère est estimée à 136.000 dont 41.000 allemands (soit 30.7 % des étrangers).

Pour Marx, Paris, c'est la capitale de la révolution. La charge émotive est comparable à celle d'un communiste arrivant dans la Russie soviétique des années 1920.

novembre

Engels publie dans *The new moral World*, une revue oweniste, une série de quatre articles sur

Décembre

Heine devient un intime de la famille Marx

« Les progrès de la réforme sociale sur le continent » (du 04.11.43 au 03.02.44)
Bauer publie une revue mensuelle la « Allgemeine Literatur-Zeitung » qui est une publication diamétralement opposée aux options des « Annales franco-Allemandes » de Ruge et Marx (critique de la Masse et du Peuple comme obstacles au déploiement de l'Esprit). Une circulaire annonce la création du « Vorwärts », publié à Paris par Börnstein.

Tranches de vie

F. Engels: 1820-1843

- 28.11.1820 Naissance de Friedrich Engels à Barmen, une petite ville de 20.000 habitants, qui constitue, réunie à la ville voisine d'Elberfeld, l'agglomération urbaine de Wuppertal. Il appartient à une famille de commerçants et d'industriels établis depuis plusieurs générations dans la vallée de la Wupper en Rhénanie. Son père, lui aussi prénommé Friedrich, s'est associé en 1837 avec les frères Ermen pour fonder des filatures de coton à Manchester et à Engelskirchen. Elise Van Haar, sa mère, est la fille d'un professeur de Hamm.
- Engels est éduqué dans un milieu piétiste régi par une morale austère qui magnifie l'épargne et le sacrifice de soi. C'est une bourgeoisie hostile à toute manifestation de libéralisme. Le puritanisme ambiant est toutefois tempéré par le caractère vif et enjoué de sa mère.
-
- Octobre 1834 Engels fréquente le lycée d'Elberfeld, d'esprit luthérien. Les influences libérales y sont plus sensibles. Il s'y trouve placé en pension chez le directeur du Lycée.
- Une correspondance du père d'Engels à son épouse, le 27.08.35, à propos de leur fils : « Aujourd'hui encore j'ai eu de nouveau le chagrin de trouver dans son secrétaire un roman crasseux, venant d'une bibliothèque de prêt, une histoire de chevalier du 13e siècle. Il est curieux de voir avec quelle insouciance il laisse de tels livres dans son armoire. Dieu veuille préserver son âme. Je suis souvent saisi d'inquiétude au sujet de ce garçon qui, par ailleurs, est un excellent enfant... (...) Nous ne devons pas regarder à l'argent pour le bien de notre fils et Frédéric est un garçon si particulier, si mobile de caractère, qu'un régime de vie sévèrement réglé, susceptible de faire de lui un homme, est la chose qui lui convient le mieux. Encore une fois, que Dieu veuille protéger ce garçon et préserver son âme. « (cité par Cornu, tome 1, page 117)
-
- 1837 Pendant sa confirmation, Engels vit intensément une religiosité qui contraste avec le piétisme formel de son milieu.
- En octobre, un an avant de pouvoir passer le baccalauréat, il est retiré du lycée par son père qui le destine à un emploi dans l'entreprise familiale. Désormais, sa vive intelligence devra s'exercer en dehors des cadres académiques.
- Il est aussi un témoin lucide des effroyables conditions de vie de la classe ouvrière de la région.
- Engels fréquente un cercle de poésie où il se lie d'amitié avec les frères Gräber avec qui il échange une longue correspondance témoin de son évolution intellectuelle.
-
- Août 1838 Il est envoyé en apprentissage à Brême chez un ami de son père, le consul saxon Henri Leupold. Il loge plutôt chez un pasteur du nom de Treviranus. Entre autres activités, Engels s'applique à l'apprentissage des langues pour lequel il manifeste un don exceptionnel : à 19 ans, il connaît six langues.
- Sa sensibilité l'engage à écrire de la poésie sur le modèle de Freiligrath (qu'il retrouvera plus tard dans l'immigration à Londres). Il est toutefois très lucide sur la qualité de ses productions : Cf lettre à Fr. Gräber du 17.09.38 : « Ma poésie me désespère et je doute de plus en plus de mes dons de poète depuis que j'ai lu les deux dissertations de Goethe aux jeunes poètes où je me trouve excellemment décrit. Elles m'ont fait comprendre que je ne suis qu'un rimailleur ; je n'en continuerai pas moins à versifier, parce que, comme le dit Goethe, on a toujours plaisir à voir une de ses poésies imprimée dans un journal... » (Cornu, page 129). Ses sympathies littéraires et politiques vont vers le mouvement de « La jeune Allemagne » et en particulier vers Börne (dont les *Lettres de Paris* ont eu un retentissement particulier en 1833-

- 8.04.1839 La radicalisation politique d'Engels se précise. Il écrit à Gräber : « Ces idées du siècle se fondent sur les droits naturels des hommes et s'opposent à tout ce qui contredit ces droits dans la société présente. Font partie de ces idées tout d'abord la participation du peuple à l'administration de l'État, c'est-à-dire la Constitution, en outre l'émancipation des Juifs, l'abolition de toute contrainte religieuse et de l'aristocratie de l'argent. Qui peut s'opposer à cela ? Je ne peux pas dormir la nuit, tant ces idées du siècle m'agitent. »
- Engels participe au « Télégraphe pour l'Allemagne » fondé par Gutzkow à Hambourg en 1837. Il y fait paraître ses *Lettres de la vallée de la Wupper* qu'il signe sous le pseudonyme d'Oswald, et dans lesquelles il règle ses comptes avec son milieu piétiste d'origine.
- Un extrait, à propos du paternalisme des patrons de la région : « Là (dans l'atelier) le maître est assis, ayant à sa droite la Bible et à sa gauche, très souvent du moins, de l'eau de vie. On n'y voit pas travailler beaucoup, le Maître fait généralement a lecture de la Bible et entonne parfois avec ses compagnons un cantique, l'essentiel restant au demeurant la condamnation du prochain...» (cité par Cornu, page 210).
- Engels ne manque pas de dénoncer la dégénérescence alcoolique de la misère : « Ces estaminets, regorgent de monde particulièrement le samedi et le dimanche et quand ils ferment, le soir vers 11 heures on voit en sortir les ivrognes qui cuvent leur cuite en dormant dans les fossés de la chaussée. Les plus abjects d'entre eux, complètement démoralisés, n'ayant ni toit, ni travail régulier, surgissent à l'aube de leurs recoins dans les greniers et les écuries lorsqu'ils n'ont pas passé la nuit sur un tas de fumier ou sur les marches de l'escalier d'entrée d'une maison. Les raisons de cet état de choses sont claires. Le travail dans les fabriques y contribue tout d'abord beaucoup : travail dans des salles basses ou les ouvriers reprennent plus leu de charbon et de poussière que d'oxygène et ceci le plus souvent depuis l'âge de 6ans, est fait pour leur enlever leur force et leur joie de vivre. Les tisserands qui travaillent dans leurs maisons, sont courbés dessus du matin jusque tard dans la nuit, tandis que la chaleur du poêle leur dessèche dans le dos la moelle épinière. Ceux d'entre eux qui échappent mysticisme deviennent la proie de l'alcoolisme. Le mysticisme dans la forme insolente et répugnante où il règne là-bas engendre nécessairement son extrême contrepartie c'est ce qui explique que le peuple se partage entre les mystiques qui s'appellent les « Raffinés » et la populace...Sur cinq hommes trois meurent de la tuberculose du fait de l'alcoolisme.. »
- 23.04.39 Engels lit D. Fr. Strauss, dont l'ouvrage *Vie de Jésus* paru en 1835 est l'une des premières manifestations du mouvement hégélien vers lequel il dirige à présent tout son intérêt. Lettre à Gräber du 23.04.39: « Je m'occupe maintenant beaucoup de philosophie et de théologie critique. Quand on a 18 ans et quand on commence à connaître Strauss, les rationalistes et le journal de l'Eglise évangélique, on doit ou bien tout lire sans réfléchir ou commencer à douter de sa foi première (...) La religion telle que l'entendent les orthodoxes n'est pas la subordination de la raison au Christ, elle tue ce qu'il y a de divin dans l'homme en le remplaçant par la lettre morte. Je reste supranaturaliste mais me suis libéré de l'orthodoxie. »
- 08.10.39 La lecture de Strauss accélère l'évolution philosophique du jeune Engels. Il écrit à W. Gräber, le 08.10.39 : « Écoute un peu mon petit bonhomme ce que je veux te dire. Je suis maintenant un partisan enthousiaste de Strauss, maintenant je suis cuirassé et casqué et suis sûr de moi. Vous pouvez venir et malgré toute votre théologie je veux si bien vous rosser que vous ne saurez où vous

fourrer. Oui, Guillaume, le sort en est jeté ; je suis un Straussien convaincu et, pauvre petit poète, je me réfugie sous l'aile du génial D. Fr. Strauss. Pense donc quel gaillard c'est. Tu as devant toi les quatre Évangiles confus et obscurs comme le Chaos, avec la Mystique qui prie, agenouillée devant eux et voici qu'arrive, tel un jeune Dieu, David Strauss qui projette ce Chaos dans la lumière du jour. C'en est fait alors de la foi qui apparaît aussi percée de trous qu'une éponge. Ça et là il voit un peu trop de mythes, mais ce sont des détails qui ne l'empêchent pas d'être absolument génial. Si vous réussissez à réfuter Strauss, je consens à redevenir piétiste » (Cornu, page 216.)

21.01.40 Engels est, selon ses termes, « amené tout droit à l'hégélianisme » par la lecture de Strauss. À Fr. Gräber, le 21.01.40 : « Il me faut dès à présent m'assimiler des parties importantes de ce colossal système (...) j'étudie l'énorme ouvrage que constitue la Philosophie de l'Histoire de Hegel. Je m'astreins à en lire chaque soir une partie je suis littéralement empoigné par l'immensité des pensées (Cornu, page 217)

Fin mars 1841 Engels quitte Brême où il aura vécu deux ans et demi. Il rentre dans sa famille, voyage en Suisse et en Lombardie et prépare son entrée au service militaire.

Septembre 41 Engels arrive à Berlin pour y accomplir son service militaire et se trouve caserné, jusque septembre 42, dans un régiment d'artillerie. La proximité de la caserne lui permet de suivre les cours de l'Université comme auditeur libre (il n'était pas bachelier). Il assiste au cours de Schelling invité à Berlin par le pouvoir prussien pour y combattre l'influence des hégéliens. Il ne tarde pas à entrer en relation avec le « Doktorklub ».

Même en l'état de sa formation philosophique d'autodidacte, Engels entreprend sans tarder une critique de Schelling, d'abord dans un article du « Télégraphe » (avec lequel il va rompre bientôt) puis dans le cadre de deux brochures publiées en 1842, intitulée l'une *Schelling et la révélation* et l'autre *Schelling le philosophe en Jésus Christ ou la transfiguration de la sagesse humaine en sagesse divine*.

08.1.42 Engels rentre de Berlin à Barnem. Dès novembre, il part pour Manchester afin de poursuivre sa formation commerciale dans l'entreprise Ermen et Engels dont son père était actionnaire.

24.11.42

Se rendant en Angleterre, Engels fait un détour par Cologne où il rencontre Marx pour la première fois. Les relations entre les deux hommes sont plutôt distantes, Marx associant Engels aux activistes jeunes-hégéliens des « Affranchis » avec qui il est en conflit sur la ligne politique du journal.

1843 A Manchester, Engels rencontre une ouvrière irlandaise, Mary Burns, avec qui il découvre les conditions de travail et de vie des travailleurs anglais. Il entre en contact avec les dirigeants du mouvement chartiste et collabore à leur presse tout en assumant la correspondance avec la « Rheinische Zeitung » de Marx. Il entre en contact avec les disciples de Robert Owen et participe à leurs réunions à la Salle des Sciences à Manchester.

En mai, Engels entre en relation avec les communistes clandestins de la *Ligue des Justes* (Karl Schapper, Heinrich Bauer et Joseph Moll)

novembre Il publie dans « The new Moral World » une étude sur « Les progrès de la réforme sociale sur le continent » qui témoigne d'une connaissance précise du mouvement socialiste naissant, français en particulier (Saint-Simon, Fourier, Cabet, Leroux)